

[taches marginales
pp. 2 à 6]

L'HERBAGÈRE.

I

IMPRIMERIE A. ÉVERAT ET Cᵉ,
rue du Cadran, 16.

L'HERBAGÈRE

PAR

Le V[te] d'Arlincourt.

I

Cinquième Édition.

LIBRAIRIE D'AMBROISE DUPONT,
ÉDITEUR
De la Bibliothèque de Romans modernes,
7, RUE VIVIENNE.
—
1837.

I

La cloche du *couvre-feu* n'avait pas encore tinté dans Paris. Le soleil, bien que caché sous d'épais nuages, était encore à l'horizon. Le temps était humide et sombre; la journée touchait à sa fin.

Un cavalier de noble lignage descendait en ce moment des hauteurs de Sainte-Geneviève, et se

dirigeait vers l'hôtel Saint-Paul. D'où venait-il? de bien loin, sans doute, car la lassitude était empreinte sur ses traits; son cheval, couvert de poussière, ne marchait que péniblement; et l'écuyer qui le suivait semblait exténué de fatigue.

Une épouvantable rumeur, partie du clos Bruneau, des ruines du palais des Thermes et des alentours du Petit-Châtelet, s'est fait entendre au voyageur: c'est la grande voix de l'émeute qui rugit aux bords de la Seine. Les vociférations de la populace se répondent d'une rive à l'autre. Les antres du vice et de la misère, à l'envi et spontanément, ont vomi leurs bêtes féroces. La ville de Charles VI est replongée de nouveau dans toutes les sauvages délices de la révolte [1]. Le jeune cavalier s'arrête: il avait ouï parler, sur sa route, avant d'arriver à Paris, des soulèvements continuels du peuple; il savait les nou-

[1] *Hist. de Charles VI*, Juvénal des Ursins. — *Journal des règnes de Charles VI et Charles VII.*

velles idées d'indépendance et de liberté, qui, sorties du sein des écoles, fermentaient parmi les truands; il n'ignorait pas la haine jurée par les classes inférieures aux supériorités sociales. Peut-être serait-il imprudent à lui, guerrier de haut parage, de traverser avec armoiries et panache ces flots d'étudiants insubordonnés qui continuent, le fer à la main, les horreurs de la jacquerie; peut-être serait-ce une coupable témérité de sa part d'aller affronter, sans but et sans nécessité, les ribauds et filles de joie qui clament tout haut : *Guerre aux nobles!* et disent tout bas : *Guerre aux riches!* L'héritier des preux tourne bride; et, de la porte Saint-Marcel, il se rend, par un léger détour, en traversant le clos des Arennes, à l'abbaye de Saint-Victor.

Il frappe aux portes du couvent.

« — Votre nom? lui demande un prêtre.

« — Ripert de Savoisy.

» — Entrez.

» — Le père Ambroise est-il ici?

» — Oui, messire, depuis hier.

» — Je voudrais le voir.

» — Le voici. »

L'abbaye de Saint-Victor était, à cette époque, un des plus beaux établissements religieux de la chrétienté. Louis VI y avait établi un chapitre de chanoines réguliers, il l'avait richement dotée [1], et une école d'enseignement pour la jeunesse y avait été fondée depuis plus de deux siècles. Abeilard y avait donné des leçons; et cette école Saint-Victor était la plus célèbre de France [2].

Là, parmi les prêtres qui s'étaient voués à l'instruction publique, un des plus renommés était l'abbé de Champeaux, petit-fils du fameux Guillaume de Champeaux, contemporain et ami

[1] Charte de 1113 confirmée par une bulle du pape Pascal II.

[2] Dulaure, *Hist. de Paris*, t. I, p. 384. — *Tristan le voyageur*, Marchangy, t. III, p. 346. Cette abbaye fut supprimée en 1790, on acheva de la démolir en 1813. Un entrepôt de vins la remplace.

d'Abeilard [1]. Ambroise, aimé du jeune roi Charles VI, et vénéré d'une foule d'étudiants, était à la fois le conseiller de la cour et l'oracle de la cité. Ses mœurs austères, sa piété tolérante, sa charité continuelle et ses vertus évangéliques avaient porté si haut sa réputation de sainteté, que les croyants, parmi le bas peuple, se signaient respectueusement à son aspect, comme à l'image du Sauveur.

L'abbé Ambroise avait soigné l'enfance et l'éducation du chevalier Ripert de Savoisy, fils d'un chambellan de Charles VI, nommé intendant des finances [2]; il était parvenu à lui inculquer de bonne heure ces grands principes de morale et de religion, sans lesquels il ne peut y avoir ici-bas, dans la carrière humaine, ni route droite, ni clarté protectrice, ni guide assuré, ni douce consolation, ni véritable bonheur. Il avait doué l'âme de son élève de cette force inaltérable que

[1] Dulaure, *Hist. de Paris*, t. I, p. 384.

[2] Mézerai, in-folio, t. I, p. 921.

donnent de solides croyances; et, bien que l'héritier des comtes de Savoisy eût passé sa jeunesse dans les palais, à respirer l'atmosphère de l'orgueil, il avait conservé précieusement en lui le calme d'une conscience pure et la simplicité des temps antiques. Aussi modeste qu'instruit, il se retirait naïvement de devant sa supériorité comme un cœur droit recule alarmé devant une erreur séductrice. Éloquent avec humilité, on eût dit, même lorsqu'il imposait ses opinions, qu'il se rendait à celles d'autrui. Son extérieur était froid, son âme était ardente et vive. Se livrant malheureusement avec trop de facilité aux impressions du moment; puis, se faisant une obligation de n'en pas rejeter capricieusement l'influence, il offrait en lui un singulier mélange d'imprudence et de bonne foi, d'humeur variable et d'idées tenaces, d'irréflexion et de calcul, qui, parfois, méritait le blâme, et souvent usurpait l'éloge. Généreux, et dégagé de toute ambition, il était loin de ressembler à

ce froid égoïste des temps modernes qui méprise trop les hommes pour s'occuper d'autre chose, au milieu d'eux, que de ses propres intérêts; et, tout entier à ses devoirs de chevalier et de chrétien, lorsque Ripert, au bel âge de la vie, sentait son âme tourmentée, comme celle de Saül, par le démon des passions orageuses, sa harpe était les livres saints, et son David était Ambroise.

« — Ripert! en croirai-je mes yeux! dit l'abbé de Champeaux, surpris, en apercevant son élève. Toi!... déjà de retour!...

» — J'arrive.

» — De Naples, mon fils?

» — Oui, mon père.

» — Ta mission est donc terminée? As-tu » réussi?

» — A peu près.

» — Ainsi le duc d'Anjou, le régent?...

» — Aura la couronne de Naples.

» — Je ne puis le croire.

» — Et pourquoi?

» — Ripert, le Tout-Puissant est juste. »

Savoisy s'est gardé de demander l'explication de ces dernières paroles. Il connaît l'abbé de Champeaux. Le saint homme a souvent manifesté devant lui son opinion sur l'oncle du roi : ce prince est un monstre à ses yeux ; et Ambroise ne se décide à croire aux triomphes de la perversité que quand le doute est devenu absolument impossible. Il a Louis d'Anjou en horreur [1]; il ne peut se faire à la pensée qu'un front dégradé par le vice et souillé par les forfaits, puisse être impunément appelé à ceindre un diadème. Ne fût-il qu'un roi de hasard, qu'un

[1] « Ce prince, *chargé de l'exécration publique*, se fit cou- » ronner dans Avignon roi des Deux-Siciles, etc. » *La France sous ses rois*, Dampmartin, t. II, p. 128.

hochet de la destinée, qu'un de ces monarques improvisés, de passage et de transition, qu'on fait et qu'on a droit de défaire, œuvre où chacun peut mettre la main, le duc régent, aux yeux d'Ambroise, aurait encore un poste trop haut, une carrière trop brillante. Ambroise eût voulu sur la terre, ainsi qu'on doit le voir dans les cieux, le crime frappé d'anathème et la vertu récompensée.

Il a embrassé son élève; et l'entretien, changeant de sujet, n'est plus qu'épanchements de tendresse.

« — Mon fils! reprend l'abbé peu après, « sais-tu les événements qui se sont passés ici » pendant ton absence? ils sont de nature à te » faire saigner le cœur. Le trésor royal, déposé » secrètement par le feu roi Charles V entre les » mains de ton père, pour les besoins du royaume » en temps de calamité, a été enlevé de vive » force à Philippe de Savoisy, par le duc d'An-

» jou en personne [1]; des bourreaux entouraient » ton père : il fallut céder aux tortures [2]... Philippe en est mort de douleur. »

Ripert n'ignorait aucun de ces détails. L'étonnement ne s'est pas manifesté sur ses traits, mais la douleur s'y est empreinte. L'abbé de Champeaux continue.

« — Louis, nommé régent du royaume, jus» qu'à la majorité de Charles VI, règne en des» pote sur la France. Ce chef superbe, qui ne » veut point de bornes à son pouvoir, et qui pré» tend ne relever que de sa pensée, pose un pied » dédaigneux sur l'opinion publique ; il exploite » largement sa souveraineté comme pour n'y » plus rien laisser à son neveu, quand il en finira

[1] Mézerai, t. I, in-folio, p. 921. — *La France sous ses rois*, Dampmaatin, t. II, p. 127.

[2] « Le régent fait entrer les bourreaux avec les instruments de » torture... Savoisy effrayé indique une muraille épaisse dans la» quelle le trésor était scellé. Le duc la fait démolir, charge le tré» sor sur des voitures qu'il tenait prêtes, et les envoie chez lui. » (Anquetil, *Hist. de France*, in-12, t. III, p. 2.)

» avec elle. Gouverne-t-il?... oh! non, il spé-
» cule. Où nous mène un semblable prince!...
» Entends-tu ces clameurs? Écoute! »

Et Ambroise, en prononçant ces mots, entraînait son élève vers une des croisées ouvertes de l'abbaye; les vents y apportaient par bouffées les cris fauves de la populace; quelques clartés incendiaires s'élevaient çà et là du côté du Petit-Châtelet. La sédition faisait ses orgies.

» — Que veut ce peuple déchaîné? demande
» le comte Ripert.

» — Des franchises et plus d'impôts. Le duc
» d'Anjou, après avoir dilapidé les fonds pu-
» blics, a créé de nouvelles taxes. Son faste et
» ses déprédations, au milieu de la misère gé-
» nérale, ont exaspéré les esprits [1]. Le prévôt
» des marchands, Jean Culdoé, et le fameux
» Nicolas Flamand, l'assassin de deux maré-

[1] *Hist. anonyme de Charles VI.* — Juvénal des Ursins.

» chaux de France [1], sont à la tête des révoltes ; » et la fille du tavernier Paul Maillard, la belle » herbagère Etiennette, est l'âme des séditions [2].

» — Qu'entends-je ! interrompt Savoisy, » Etiennette ! ma sœur de lait !

» — Elle-même, répond Ambroise. Élevée » d'abord chez la comtesse de Savoisy, puis, » après la mort de ta mère, revenue au toit » paternel, l'herbagère du Châtelet est devenue » une puissance. Elle est jeune, éloquente et » belle : idole des artisans, des ouvriers, des » ribauds et même des notables du *parlouer aux* » *bourgeois*, elle irrite et apaise à son gré les » tempêtes révolutionnaires. Naïve, enthou- » siaste, capricieuse, irréfléchie, allumant en

[1] Assassinés auprès du dauphin sous le roi Jean. (Voyez tous les historiens.)

[2] Voyez les chroniques du temps. — *Journal des règnes de Charles VI et Charles VII.* — Juvenal des Ursins. — *Hist. anonyme de Charles VI.* — Mézerai, t. I, in-folio, p. 925. — — *La France sous les Valois*, Levesque, t. III, p. 6.

» riant le flambeau de l'insurrection, elle semble se jouer des désordres. Moitié lutin, moitié démon, elle conspire en folâtrant. Dangereuse vipère et charmant papillon, coupe de venin et bouquet de roses, elle offre en elle à la fois le bien et le mal, le laid et le beau, la faiblesse et la force, la difformité et la grâce, l'extravagance et l'héroïsme : c'est bien le génie de Paris. »

Ripert a laissé tomber sa tête sur sa poitrine avec un geste de douleur plus expressif que la parole.

« — Louis d'Anjou, poursuit Ambroise, a pris de nombreuses mesures contre les mutins ; mais aucune n'a réussi. Il a d'abord fait des concessions à l'émeute, et l'émeute, radieuse, n'en a porté ses vues que plus haut ; puis il a voulu, par la force, abattre la tête de l'hydre, et l'hydre a aujourd'hui mille têtes. Nicolas Flamand, haranguant les séditieux, leur offre les Gantois pour modèles :

» Que crient ces derniers? *Plus de roi!* Jac-
» ques Artevelle [1] et le peuple de Flandre,
» Guillaume Tell et le peuple suisse : voilà les
» flambeaux qu'on offre à la France. Les clercs
» et les étudiants ont le mot *république* en
» amour : ils ont lu l'histoire de Rome. Toutes
» les têtes sont tournées ; on rêve un âge d'or
» impossible. Hélas ! les révolutions qui com
» mencent ainsi toujours par des sophismes,
» des illusions et des joies, finissent aussi tou-
» jours par des déceptions, des crimes et des
» remords.

» — Mais le duc d'Anjou, dit Ripert, n'a-
» t-il pas convoqué les états ?

» — Oui, mon fils, et à Paris même. Qu'en
» est-il résulté? nouveaux troubles. Le gouver-
» nement avait besoin de lois sages, de subsides
» indispensables et de réformes prudentes : les

[1] Le brasseur-roi, l'usurpateur des états du comte Louis de Male. Philippe Artevelle à cette époque avait détrôné de nouveau son souverain, et continuait le rôle de Jacques Artevelle, son père.

» états-généraux ont voté des libertés folles, ont » frappé des taxes insuffisantes, ont fait entendre des discours incendiaires : et la lice des » bouleversements politiques, en présence des » députés, s'est plus élargie que jamais [1].

» — Pauvre France! dit Savoisy.

» — Ripert! continue Ambroise, il est des » idées jetées à la foule et des paroles prononcées devant le peuple qui marquent comme » événements. Les états-généraux ont parlé; » et la majesté souveraine en a reçu un coup » fatal. Le fer et la flamme ne tuent pas toujours, les pensées et les mots frappent souvent à mort. Le prestige de la couronne a eu » plus d'une attaque à subir : or, la moindre » atteinte peut briser un prestige. Toutes les » ambitions se sont réveillées au cri des états :

[1] « Il arriva que *ces états* statuèrent tout le contraire de ce que » le conseil s'en était promis..... Ils ouvrirent, pour ainsi dire, » la lice aux factions. » (Anquetil, *Hist. de France*, in-12, t. III, p. 7.)

» *liberté!* Le patriotisme des députés n'était cependant point un mensonge trompeur ; c'était tout bonnement une fièvre turbulente. Ils ne voulaient reconnaître de positif et de vrai que ce qu'ils pouvaient toucher, retoucher, manier, remanier, construire et renverser. Tourmentant l'ordre social du génie qui les tourmentait, ils se croyaient les matériaux d'un monument : ils n'ont été que les gravois d'une ruine. Mais laissons là ce triste sujet. Où comptes-tu te rendre ce soir?

» — A l'hôtel Saint-Paul, chez le roi.

» — Le duc d'Anjou t'attend?

» — Oui, mon père.

» — Tes vieux parents n'existant plus, l'hôtel où tu naquis est désert : comptes-tu l'habiter?

» — Sans doute.

» — Et te marier?

» — C'est mon plan.

» — Reviens-tu d'Italie le cœur libre?

» — J'ai vu bien des beautés à Naples, ré-
» pond tristement le guerrier, et mon cœur est
» resté muet. Le ciel m'aurait-il créé pour ne
» jamais connaître les délices du sentiment!
» hélas! je commence à le craindre. J'étais
» pourtant porté à aimer : car, lorsque j'en-
» trais dans la vie, le genre humain m'appa-
» raissait comme un frère; je lui tendais les
» bras avec passion; et, persuadé qu'il me di-
» sait : *viens!* je me précipitais, heureux, vers
» un monde qui m'enivrait. J'y voyais bien
» quelques abîmes; mais je me sentais des ailes
» pour me soutenir au-dessus d'eux. Oh! pour-
» quoi faut-il que de premiers mécomptes aient
» détruit ces premières illusions! J'ai vu mes
» semblables de près : mon cœur s'est refroidi,
» s'est glacé.

» — Quoi! sous le soleil du midi, les séduc-
» tions de l'amour?...

» — J'ai passé, calme, devant elles; et ce-

» pendant, je dois l'avouer, j'ai en moi une
» idée confuse de ce bien-être, de cet extase, de
» cette fête du cœur que l'on appelle *amour*.
» Mais celle qui me charmerait... où est-elle?
» où la trouverai-je? Et puis, saurais-je plaire?...
» J'en doute. »

L'abbé de Champeaux a souri. Comment, Ripert, si jeune et si beau, se méfie-t-il autant de lui-même!... Ses grands yeux pleins d'éloquence avaient de ces longs regards magnétiques qui vont à l'ame d'une femme, la saisissent et y demeurent. Il joignait l'élégance à la vigueur, et la grâce à la dignité. Sa mâle beauté rayonnait pleine d'attraction ; et ses paroles expressives, en matière de sentiment comme en toute autre, rendaient si bien ce qu'il voulait peindre, qu'on eût dit des couleurs sonores. Lorsqu'il s'essayait à convaincre, il savait insinuer sa pensée dans les consciences de manière à y prendre domicile. Et, sans sa modestie chrétienne, l'orgueil lui eût été une magni-

fique demeure, où, plein de confiance en sa force, il eût pu s'installer sans crainte.

« — Tu vas te marier! dit Ambroise : et sans » amour! c'est donc par calcul?

» — Non : c'est par devoir.

» — Par devoir!

» — Vous connaissez Jean Desmarets, l'il- » lustre avocat-général, l'honneur du barreau » de Paris, le plus fameux des orateurs? »

Champeaux a froncé le sourcil.

« — Oui, répond-il d'une voix brusque. Eh » bien!...

» — Eh bien! il a une fille.

» — Agnès!

» — Modèle de vertu...

» — Et de piété,... je le sais. Continue : tu » veux l'épouser?

» — Mon père me l'a fait promettre.

» — Est-il possible! A quelle époque?

» — A mon départ pour l'Italie, près du lit » de mort de ma mère. *Mon fils, je suis vieux*

» *et souffrant*, me dit-il d'un ton solennel, » *peut-être ne te reverrai-je plus; écoute un secret* » *important: l'avocat-général Desmarets m'a rendu* » *dans le cours de ma vie un de ces services signa-* » *lés que l'on ne saurait trop reconnaître... Je ne* » *puis te le détailler. Sache seulement qu'il est au-* » *delà de ce que ton imagination pourrait conce-* » *voir. Acquitte ma dette, mon fils. Sois le mari* » *d'Agnès Desmarets, et fais son bonheur sur la* » *terre; je t'en bénirai dans le ciel, et Dieu t'en* » *récompensera.*

» — Ripert! quelle fut ta réponse?

» — *Vos désirs sont sacrés pour moi, je n'ou-* » *blierai jamais vos paroles.*

» — Et nul serment ne fut ajouté?

» — Nul serment. Mon père reprit : *Si le* » *malheur venait à frapper Jean Desmarets, sois* » *son protecteur dévoué; sacrifie-toi pour lui, s'il* » *le faut. Moi mort, mon cher Ripert, sois son* » *fils.*

» — Et ton projet formel, ici même?...

» — Est d'épouser Agnès Desmarets.

» — En ce cas, reprend l'abbé de Saint-
» Victor, pourquoi regretter de n'avoir point
» trouvé parmi les beautés de l'Italie quelque
» jeune fille à séduire ou quelque noble dame à
» aimer? Je ne suppose pas que tu aies pu dési-
» rer une idole pour l'encenser d'abord et pour
» la briser ensuite. Honte et mépris à l'être
» lâche et sensuel qui n'appelle à lui la colombe
» que pour en devenir le vautour ! »

Ripert pâlit : le trait a porté.

« — Vous avez raison, répond-il : regardant
» l'amour étourdiment, je le voyais riant et pur.
» L'amour s'offrant à moi radieux, je regrettais
» ses douces flammes ; voilà que vous soufflez
» sur mes rêves : c'est bien, je vous en re-
» mercie.

» — Ne te crois point affranchi des piéges du
» sentiment! réplique Ambroise avec douceur.
» L'être insensible est celui qui n'a pas encore

» rencontré l'objet qu'il doit chérir. Connais-tu
» Agnès?

» — Oui, mon père.

» — Et tu ne l'aimes point?

» — Je l'admire.

» — Dieu lui a donné toutes les perfections
» de l'ame...

» — Hélas! interrompt Savoisy, pourquoi
» lui a-t-il refusé tous les charmes de la beauté!

» — Son cœur est-il à toi?

» — Je l'ignore.

» — Et Desmarets te la destine?...

» — Il connaît ma résolution, dit Savoisy
» d'une voix sombre. Mais Desmarets vous est
» odieux : j'ai lu cela dans vos regards, je l'ai
» compris dans votre accent; attaché à vous dès
» l'enfance, je vous ai tant étudié!

» — Cher enfant! je ne le cache pas, Desma-
» rets, dont j'apprécie l'immense talent, est un
» génie que je redoute. Il flatte et caresse le
» peuple; il s'imagine, en ménageant ses pas-

» sions, qu'il pourra les utiliser ; il étudie, en
» docteur politique, la fièvre révolutionnaire,
» et, calculant ses pulsations avec un intérêt
» curieux, il croit qu'un transport convulsif
» peut être un mouvement créateur. Les orages
» qu'il prophétise lui semblent des préludes à une
» régénération. Dangereuse et coupable erreur !
» Hélas ! les tempêtes viendront ; on verra pas-
» ser les désastres : mais le prophète y périra ;
» et, pas plus après lui qu'avant, la régénéra-
» tion n'aura lieu. »

Savoisy pousse un long soupir.

« — Il faut que je vous quitte, mon père.

» — Le moment n'est pas favorable, l'é-
» meute rugit... Tu t'exposes.

» — Je vais me dépouiller de mes armes : je
» passerai inconnu au milieu de la foule : c'est
» le moyen de mieux l'observer. Le peuple in-
» sulte donc la noblesse?

» — Il insulte aujourd'hui toutes les gran
» deurs qu'il peut approcher. Quelques rhé-

» teurs lui ont dit que les supériorités de la » terre étaient des arcs continuellement tendus » pour le tuer ou l'asservir, et le voilà déchaîné » contre elles : trône, autel, il bat tout en » brèche. »

Ripert a ôté son armure. Son casque à panache orgueilleux fait place à un modeste chaperon de couleur uni et sans ornement; il s'est revêtu d'un pourpoint de camelot gris; il a pris des souliers ferrés; une soutanelle à longs plis cache son épée aux regards; ce n'est plus un noble seigneur : c'est un *escholatre* [1], un truand; il laisse écuyer et chevaux à l'abbaye de Saint-Victor; il est parti seul et à pied.

Les clameurs populaires croissaient avec la chute du jour. Ripert s'est dirigé vers le Petit-

[1] Un écolier, fils d'artisan.

Châtelet, d'où partaient les vociférations les plus bruyantes. Il longe le clos Chardonnet, et les murs du cloître des Bernardines ; il traverse le clos Mauvoisin où de nombreux rassemblements s'étaient formés; et, presque porté par la foule, il arrive à la rue du Fouarre [1].

Là, quel tumulte! quel désordre ! Toutes les écoles de la ville s'étaient réunies au quartier de *l'Université*. Les étudiants, jeunesse turbulente, venue, non-seulement des provinces, mais des pays étrangers, étaient alors l'effroi de Paris ; leur élément était l'émeute. Que demandaient-ils ce jour-là? la mort du fameux Aubriot, ministre du roi Charles V [2].

Les écoliers de la capitale, perpétuellement en guerre avec les bourgeois, tantôt pour le

[1] « L'*Université* avait ses écoles des deux côtés de cette rue. Elle » prit le nom de rue du *Fouarre* (vieux mot qui signifiait paille) à » cause de la grande consommation qu'en faisaient les écoliers. Ils » n'étaient assis en classe que sur de la paille. » Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris*, t. I, p. 170.

[2] Voyez tous les historiens.

logement qu'ils leur demandaient bon gré mal gré, tantôt pour des aumônes qu'ils leur arrachaient la dague à la main, tantôt pour des jeunes filles que leur brutal amour insultait : Ces nombreux enfants du désordre osaient tout et ne craignaient rien [1]. Hugues Aubriot, prévôt de Paris, voulant mettre un frein à ces odieux excès, avait fortifié le Châtelet pour en faire un boulevart contre leurs violences [2]. Des compagnies d'archers et de sergents, placées sous ses ordres, devaient l'aider à assurer la tranquillité publique; et des prisons pratiquées dans le Châtelet étaient destinées aux coupables. Déjà le sage ministre avait commencé à mettre ses plans en exécution; mais les chefs de l'Université, se croyant seuls le droit de punir leurs

[1] *Hist. univ. Paris*, t. II, p. 687. — Alanus, *de Arte prædicat.*, cap. XXXVI. — *Tristan le voyageur*, Marchangy, t. III, p. 216.

[2] *Chron. mss.* de Dubreuil. — *La France au* 14e siècle, Marchangy, t. III, p. 219.

élèves, et les déclarant inviolables, s'étaient soulevés contre les mesures d'Aubriot. Les docteurs et théologiens avaient déchaîné contre lui les écoles; et bientôt le corps des érudits, soutenu par la populace, avait juré la mort du prévôt. Les harangues des bonnets carrés de l'instruction avaient excité l'enthousiasme des ribauds, malandrins, clopineaux, clocheteurs et prostituées. La truandaille armée s'était hâtée d'élever sa voix tonnante et meurtrière jusque sous les balcons de l'hôtel Saint-Paul; la cour avait tremblé devant elle; et le malheureux prévôt de Paris, arrêté, jugé, condamné, s'était vu lâchement abandonné par le pouvoir, à la fureur de ses bourreaux [1].

Ministre intelligent et zélé, Hugues Aubriot avait rendu d'immenses services à la grande cité. Il y avait bâti des ponts, creusé des égouts,

[1] Voyez sur tous ces faits, *Hist. anonyme de Charles VI.* — Juvenal des Ursins. — *La France sous les Valois,* Levesque, t. II, p. 475. — Anquetil, in-12, t. III, p. 13.

élevé des quais ; mais il voulait y exercer une police sévère. Ses volontés étaient la justice, il haïssait la rébellion, il avait construit la Bastille ; et, pour les ennemis du bon ordre, un pareil homme était un monstre [1].

C'était le jour même où Ripert arrivait à l'abbaye de Saint-Victor, que la vengeance populaire allait torturer Aubriot. Le duc régent avait essayé, le matin encore, de sauver l'illustre victime ; mais la révolte avait tonné ; et Louis d'Anjou, saisi d'effroi, venait de lui faire une concession nouvelle. Le malheureux prévôt de Paris avait été jeté comme une proie à l'animosité vorace des hauts docteurs de la Sorbonne, des petits clercs du clos Bruneau, et de la population déguenillée des diverses écoles. La curée allait commencer [2].

[1] « Le gouvernement abandonna aux forcenés cet homme (Hugues Aubriot), à qui la Grèce eût érigé des statues. » Levesque, *la France sous les Valois*, t. II, p. 476.

[2] Voyez les auteurs déjà cités.

Savoisy, perdu dans la foule, regardait, avec une surprise toujours croissante la troupe immense des étudiants qui s'allongeait, se tordait et se roulait çà et là, avec les convulsions du délire. Les uns, nu-tête, échevelés, la figure rouge de vin, brandissaient des dagues aiguës, et marchaient bannière en avant. D'autres, grotesquement vêtus, armés de bacinets et d'épieux, de falots et d'images saintes, masqués, poudreux, bariolés, hurlaient des jactances d'école ou des hymnes de bordelière [1]. Ces vagues tumultueuses, amoncelées, débordées des sales cloaques, insultaient les riches demeures. Et la truandaille, ravie, applaudissait avec transport ces monstrueuses bacchanales.

Le couvre-feu avait sonné. Les échevins à baguette blanche, et les archers à chapeaux de fer, venaient d'ordonner la retraite. Vains es sais d'un pouvoir sans force! Des sifflements

[1] *La France au 14e siècle*, Marchangy, t. III.

et des huées avaient accueilli leurs paroles.

« — A bas les estafiers de Saint-Paul! clamait » la multitude effrénée.

» — *Au sac! au sac!* les sires du guet! ré» pondaient les filles de joie.

» — *Une corde* au cou des notables! vocifé» rait l'écume des rues. »

Et les clercs, riant aux éclats, rugissaient ces mots en riposte.

« — Gloire aux gens de *sac* et de *corde!* »

L'obscurité commençait à descendre sur la ville; les clocheteurs des trépassés, les ménétriers de Saint-Julien et les enfants de la basoche ont allumé force falots. Savoisy, ignorant encore la cause, le sujet et le but de ces étranges saturnales, en cherchait l'explication, lorsque, tout à coup, des acclamations plus bruyantes que jamais, et un nouveau débordement de ribauds, de jongleurs, de nazaréens et de *pas-*

toureaux [1], changent en horreur sa surprise. Les masses noires, qui se précipitaient de son côté, escortaient une espèce de char funèbre sur lequel était dressée debout une figure bizarrement accoutrée, le front couronné d'une mitre, en chemise et la corde au cou, sans ceinture et sans haut-de-chausses. Cette inconcevable figure, pâle, à moitié couverte de boue, exposée aux risées publiques, et les mains liées sur le dos, c'était le grand prévôt de Paris [2].

Les archers de la prévôté, refoulés du lieu de la scène par les écoliers triomphants, laissaient le champ libre au désordre. La populace, déchaînée, marchait dans toutes les gloires de l'émeute et dans toutes les majestés de la destruction. Des paroles de haine, de menace et d'ironie retentissaient autour d'Aubriot, comme

[1] Bandits.

[2] Juvenal des Ursins. — *Hist. anonyme de Charles VI.* — Lévesque, *la France sous les Valois*, t. II, p. 474. — Anquetil, in-12, t. III, p. 14.

les bouillonnements d'une chaudière au milieu d'un vaste brasier. Une joie sauvage éclairait le visage des cannibales. Un rire presque général, qui roulait comme le tonnerre, qui sifflait comme le dragon, qui tournoyait comme la trombe, un rire saccadé, bondissant, mêlé de hoquets et de râle, éclatait partout à la fois. On eût dit un souffle de feu, tant sa contagion électrique allumait fureurs et vengeances. Ah! sans doute, du haut des cieux, la sainte patrone de Lutèce, alors, le visage voilé, détournait la tête... et pleurait.

« — Oh hé! messire prévotin! s'écrie un » élève en Sorbonne, tope ici! te voilà happé. » Appelle à ton secours la Bastille, belle enfant » de ta création. De par saint Roch, saint » Pierre et saint Cloud, tes amis en architecture, » la Bastille accourra peut-être! le procédé se» rait honnête; une fille qui sait son monde, et » qui porte estime à son père, lui tend la main » pour peu qu'il chancelle.

» — Sa fille a, je crois, le cœur dur, riposte une fripière des halles.

» — Barbe de Dieu! reprend un élève, y a-» t-il là de quoi s'ébahir! elle a des cachots » pour entrailles.

» — Qu'il rentre dans le sein de sa fille! » hurle un malandrin égrillard; après avoir été » son enfant, que la Bastille soit sa mère! »

Le feu des quolibets se croise.

« — Non, non, pas de prison : un gibet. » Hugues, le *tisserand* du diable, nous donnait » du *fil* à retordre : le *chanvre* ira bien à son » cou.

» — Regarde! il fait la moue; il a peur. Onc-» ques n'ai vu corps si fluet : quel émincé de » magistrat! on dirait une lame de couteau en-» gaînée dans une peau de juif.

» — Je suis sûr qu'il n'a plus d'idées. Sa face » est tout-à-fait animale; ce n'est plus guère » qu'une probabilité d'homme.

» — Holà! maître Daniel! toi dont le saint

» patron avait des amis qui restaient je ne sais » combien d'heures dans une fournaise ardente » sans se griller le teint ni la moustache [1], ap- » proche, *Aubriotin* est dans l'ombre ! mets-lui » ton falot sous le nez, qu'il nous voie et qu'il » nous harangue.

» — Il n'a plus la parole aujourd'hui.

» — Et pourtant, à l'hôtel Saint-Paul, sa » langue était jadis bien pendue.

» — Nous la lui pendrons mieux, et ailleurs.

» — Vous rappelez-vous son babil, lorsque » foulant aux pieds la Sorbonne, il faisait fumier » de ses droits?

» — Écrasons le vieux Balaam ! dit un *har-* » *pailleur* demi-ivre, je veux, des deux longs » cornets à bouquins qui lui servent à nous ouïr, » me faire une paire de savates, de manière à » ce que ses oreilles puissent lui casser le nez, » ou lui effondrer la mâchoire.

[1] Anamias, Azarias et Nisaël.

» — Holà! truands! crie tout à coup une » voix de Stentor, on n'y voit goutte ici : des » flambeaux! cette maison de collecteur ferait » un luminaire admirable. Vite, un feu de joie » au prévôt! »

Des acclamations ont salué ces paroles. La foule s'est rangée avec une sorte de respect devant le chef incendiaire : c'était Nicolas Flamand, le fameux bandit dont la main féroce avait jadis égorgé deux maréchaux de France aux pieds du dauphin Charles V [1]. Cet homme, horriblement noté dans les fastes de la sédition, était petit, robuste et barbu. Ses yeux roux étincelaient dans leur orbite étroit et cave. Sa tête, dégarnie de cheveux, était de couleur olivâtre. Ses lèvres molles et pendantes, ombragées de poils longs et sales, laissaient voir des dents d'une blancheur remarquable, aiguës comme celles du tigre. Il portait un surcot de serge

[1] Anquetil, in-12, t. III, p. 22.

noire, des genouillères de fer poli, une escarcelle à sa ceinture, et un poignard caché sous sa veste.

Nicolas revenait d'Angleterre. Plein des idées révolutionnaires du célèbre *John-Ball*[1], il avait appris de ce démagogue à prêcher au peuple l'égalité des conditions, les droits sacrés du citoyen et la destruction des trônes. Il l'avait accompagné à Londres; et là, amplement approvisionné du bagage dévastateur de l'apôtre des républiques, il avait aidé ses disciples à massacrer les gentilshommes, à brûler les hôtels, à renverser les prisons, à piller le palais du roi, et à mettre en fuite la reine[2]. Heureux d'avoir figuré à tous ces triomphes de la gloire popula-

[1] Cet homme, natif du comté de Kent, courait les campagnes et les villes, appelait le peuple à la révolte, prêchait l'égalité des rangs, et bouleversait l'Angleterre. — *Hist. d'Angleterre* de Hume. — Froissard. — *La France sous les Valois*, Lévesque, t. III, p. 2.

[2] Hume, *Hist. d'Angleterre*. — Froissard, *Chroniques*. — *La France sous les Valois*, Lévesque, t. III, p. 2 et 3.

cière, Nicolas Flamand, missionnaire de ce qu'il appelait *les saintes fureurs de la liberté*, était revenu à Paris. Sa dignité d'homme et d'assassin s'était rehaussée sur le sol britannique, de toutes les extravagances qu'elle avait entendues, et de toutes les atrocités qu'elle avait commises. Nicolas avait de ces paroles éloquemment sauvages, qui soulèvent les passions boueuses. Il possédait à un haut degré ce qui charme la multitude : une activité dévorante, des inspirations chaleureuses, une volonté invincible, un bras et des poumons de fer, le regard de l'oiseau de proie, et la hardiesse du lion.

Le feu a été mis par son ordre au bâtiment de la Régie : des flots de fumée s'en élèvent, et, à travers ces noires vapeurs, le char d'Aubriot suit sa route.

« — En avant ! mes braves compaings ! a » repris Nicolas Flamand, ce n'est pas le pre» mier gîte aux impôts que j'ai mis en cendres » ce soir. Regardez là-bas !... j'en arrive. Et où

» en est-on par ici? Que faites-vous du grand
» prévôt, de ce noble ami des parapets et des
» barbacanes; de cet agent des insolences à ha-
» bits brodés, à frisures, pennons et huppes;
» de ce papelard à saintes reliques, qui ne nous
» laisserait plus de têtes à mettre dans nos
» chaperons si les frocards trouvaient dans nos
» os de quoi faire de la poudre d'or; de ce
» lâche, autrefois si fier, et qui aujourd'hui,
» la queue basse, reçoit sans broncher le sar-
» casme, comme une rosse le coup de fouet?
» Allons! finissons-en de ce reître! A bas l'il-
» lustration à capote, en attendant celle à pana-
» che! Plus de ces bourgeois parvenus, hauts
» barons de *la marchandise par eau,* qui, pour
» galoper au pouvoir, suspendent le peuple à
» l'arçon de leur destrier, et le secouent comme
» un fruit mûr qu'ils vont porter aux grands à
» sucer! Notre royauté, merci *Dieu*, si toute-
» fois un *Dieu* il y a, court à sa perte ventre à
» terre. Elle choppe, sa chute est proche; qui

» la ramassera? pas moi; ni vous autres, n'est-il
» pas vrai? Monarque, chevalier et prêtre, aux
» cinq cents démons ce trio! Comptez combien
» nous sommes contre eux! *Un,* car je suis vous,
» et vous, moi : unité terrible et puissante, qui
» n'a qu'à vouloir pour régner, qui couvre les
» trois quarts de la terre. Le chiffre incalculable
» est notre *un.* »

Cette multiplicité d'images, cette incohérence d'idées, ce bruissement de menaces, et tout cela débité avec un accent sonore, accompagné de gestes fougueux, ont émerveillé les truands. Nicolas Flamand continue.

« — Amis! qu'ils sont petits nos tyrans,
» quand le peuple dresse la tête! déjà depuis
» longtemps les gens à poitrines plaquées d'ar-
» moiries ont fait intime connaissance avec le
» tranchant de ma dague. Arrachant leurs no-
» bles entrailles, comme on crève un pourpoint
» de soie, je leur en ai battu les joues[1]. La ma-

[1] *Hist. des Français au 14e siècle,* Monteil, t. I, p. 388.

» tière à renverser me manquera avant la vi-
» gueur à détruire. Compaings ! libertés et fran-
» chises!... Ne vaut-il pas mieux que nos surcots
» et capes soient troués par le glaive, que *hail-
» lonnés* par la misère. Je m'ébahis de ne m'être
» pas encore assez étonné de votre lâche sottise:
» Eh quoi ! vos sachettes sont vides, celles des
» nobles sont pleines, vous êtes les plus forts
» en nombre, et vous vous couchez sur la paille,
» quand vous pourriez dormir sur la plume !
» peuple aveugle ! ouvre donc les yeux. »

Les écoles ont applaudi.

» — Doctes clercs ! poursuit Nicolas, Aubriot
» vient d'être jugé : quel est l'arrêt?

» — Prison éternelle [1].

» — Il devait être brûlé vif : c'était la sentence
» promise.

[1] Le tribunal de l'officialité, qui d'abord voulait le condamner au feu, le condamna à une détention perpétuelle. (Anquetil, t. III, in-12, p. 11 et 12.)

» — Oui ; mais l'or, la peur, les menaces[1]...

» — Le tribunal nous l'a livré : clame un
» groupe d'étudians, faisons-nous justice nous-
» mêmes. Nous le pouvons : qu'on dresse un
» bûcher ! »

Adhésion, clameurs et délire.

On a couru chercher des fagots. Il est déjà question de chaudière ; on veut le chevalet et la roue. Déjà, pour commencer le supplice, un logeur de la rue Coupe-Gueule a passé devant la figure du prévôt de Paris une barre de fer rouge. Aubriot, l'œil levé au ciel, offrait ses souffrances à Dieu. Il n'attendait plus que la mort... lorsqu'à l'extrémité de la rue, d'étranges bruits se font entendre. Un nom a circulé dans la foule : c'est un nom d'un effet magique : il donne aux idées une direction nouvelle, aux passions un autre élan. Les artisans, les ribauds, les cagous, les malandrins et les clercs se précipi-

[1] Voyez les auteurs déjà cités.

tent à la rencontre d'une phalange inattendue, qui, folâtre, vive et riante, accourait vers le char fatal. Des chants joyeux, des voix argentines, des clochettes et des grelots, remplissent l'air de sons bizarres. Quel est cet essaim merveilleux qui, au milieu d'une vapeur opaque et menaçante que traversent des torches rougeâtres et sinistres, s'avance comme un doux rayon brisant la nuée des tempêtes?... C'est un petit corps d'amazones, un peloton de jeunes filles; et qui le commande? Étiennette, *l'herbagère du Chatelet.*

II.

L'herbagère du Châtelet, à la tête de ses compagnes, est saluée avec transport par les clercs et par les truands. Son étonnante beauté, sa grâce merveilleuse et son étrange caractère lui avaient donné sur le peuple, dont elle était l'idole, une insurmontable puissance. Nul ne pouvait subir impunément la fascination de son regard

et les enchantements de sa voix; on eût dit que les fraîches guirlandes de son printemps formaient un cercle magique autour d'elle, où toutes les imaginations venaient se prendre et tous les cœurs se captiver. L'air que respirait Étiennette avait des courants invisibles où l'amour jetait ses parfums.

Néanmoins, sous sa gaieté badine et son rire insoucieux, il se glissait de graves pensées, de mélancoliques rêveries, et quelquefois de hauts desseins. Semblable aux *Velleda* de l'île de Saine, par ses inspirations demi-sauvages et son énergie demi-prophétique, elle réunissait à l'intrépidité de la guerrière, et aux prestiges de la prêtresse, l'imprévoyance de l'enfant et le dévouement de la femme. Ses yeux étaient noirs et brillants; ses longs sourcils, fins et arqués. La vivacité de son langage, tempérée par la douceur de son sourire, avait un charme irrésistible. Son génie était d'un héros, et sa naïveté d'une vierge.

Unique enfant de Paul Maillard, riche tavernier du Châtelet, la belle Étiennette, sœur de lait de Savoisy, avait passé ses premières années près de sa mère, dans les salons dorés de Paris. La comtesse de Savoisy, l'ayant prise en affection, l'avait gardée quinze ans sous son toit; là, partageant les plaisirs des nobles filles qui l'admettaient à leurs jeux, Etiennette avait pris dès son bas âge les manières élégantes, les idées élevées et l'accent pur des hautes classes. Sa position était heureuse, son sort paraissait assuré

Mais, ô revers inattendu ! la mort frappe sa protectrice; Ripert, l'ami de son enfance, est sous les drapeaux de son roi : les jours mauvais vont luire pour elle.

Le tavernier du Châtelet venait de perdre sa compagne; il s'était jeté avec une folle ardeur parmi les enfants de la Jacquerie; il avait juré *guerre aux nobles*. Un jour, jour à jamais déplorable, il vole à l'hôtel Savoisy; et, redemandant insolemment sa fille au chambellan de

Charles V, il enleve à la fois Etiennette avenir, fortune et bonheur.

Maillard était alors riche encore; mais bientôt, compromis par les conspirations, exploité par les séditieux et poursuivi par la justice, il voit arriver sa ruine. De tous côtés, malheurs et pertes. Maillard tombe dans l'indigence.

Et que devenait Etiennette! Hélas! accablée par le sort, il lui avait fallu dire adieu à toutes les habitudes de la mollesse, et à toutes les jouissances de la terre. Contrainte à de pénibles travaux, herbagère du Châtelet, elle faisait vivre son père [1]. La foule accourait, pour la voir, à la taverne de Maillard; elle y était si gracieuse!... On la citait avec enthousiasme comme un modèle d'amour filial et un prodige de vertu. Elle avait ramené l'aisance à la demeure paternelle. Sa renommée croissait chaque jour, et

[1] Mézerai l'appelle *herbière* parce qu'elle vendait des herbes à la halle. T. I, in-fol., *Règne de Charles VI.*

un essaim d'admirateurs se multipliait sous ses pas. En effet, que de charme en elle! Mystérieux composé d'abandon plébéien et de dignité nobiliaire, Etiennette, en prenant, pour se conformer à sa position, les façons brutes de la Cité, s'était gardée, comme en réserve, les grâces polies de la cour. Souvent elle mêlait les deux genres. Dans son port et dans son accent, il y avait deux êtres tranchés, natures mêlées bien qu'à part : l'herbagère et la noble dame. Le tout ensemble, ame et visage, était d'un attrait enchanteur, d'une originalité ravissante. La délicatesse de ses formes était en disparate continuelle avec les exigences de son état. Son langage, adapté aux circonstances, tenant par un anneau bizarre aux deux extrémités de la chaîne sociale, était poétique ou vulgaire, selon l'instant ou l'auditoire ; enfin, grandie quoique abaissée, c'était une statue sans modèle, qui, déplacée mais admirable, ne représentait rien de connu, ni divinité ni mortelle, mais un peu

de l'une et de l'autre, qui n'avait point eu de sculpteur et qui s'était taillée elle-même.

Et son cœur?... Autre étonnement! Son cœur semblait fermé à l'amour. Elle marchait, entourée d'hommages, avec le calme de l'insensibilité; elle se jouait des adorations comme on se rit d'armes tronquées. Oh! il lui était facile de jeter à ses amants ces sortiléges de jeune fille, qui brisent l'ame et la relèvent: ces coquetteries agaçantes du beau sexe, tantôt joyeuses, tantôt sombres, qui enchantent et qui courroucent: ce ciel de printemps froid et chaud, qui épanouit et resserre: car nul encens ne l'enivrait: *point d'amour* était sa devise.

Mais était-elle vraiment morte à toutes les séductions du sentiment? Oh! non: son cœur avait parlé. Pour qui? c'était là son secret: secret impénétrable et profond, secret caché même avec soin à celui qui l'avait charmée. Etiennette aimait Savoisy.

L'herbagère connaissait trop bien la distance

qui la séparait du comte pour avoir pu conce· voir la pensée de devenir un jour sa compagne : elle était trop fière et trop pure pour pouvoir être sa maîtresse; hélas! et les gens de sa classe auraient-ils pu lui être un refuge, lui offrir un consolateur? Oh! non : ces hommes sans lumières, sans éducation, sans tenue, étaient si peu à sa hauteur! ils lui paraissaient si loin d'elle! ils lui étaient si repoussants! La pauvre Etiennette, en cette position fatale, sans présent et sans avenir, ne pouvant monter à un noble époux ni descendre à un mari vulgaire, n'avait pu se défendre d'embrasser avec transport les opinions démocratiques qui travaillaient à niveler les rangs et les classes. Mais ce n'était point en furie sauvage qu'elle présidait aux révoltes; elle n'y accourait, au contraire, que pour en modérer les excès. Elle eût voulu, sans l'aide du crime, augmenter le pouvoir du peuple et restreindre celui des grands, balancer les droits de chacun et donner le bonheur à tous : vœu

séduisant, mais rêve absurde. L'herbagère du Châtelet, poussant le peuple à la défense de ses intérêts, portait jusque dans les égarements de sa raison l'amour du bien, l'horreur des forfaits, l'ardente énergie du courage et le sublime élan des vertus. L'infortunée aidait au mal, elle y poussait naïvement : puis, lorsqu'il était là devant elle, quand la révolte était radieuse, Etiennette, repentante, eût voulu l'arrêter dans sa course : vains efforts ! il n'était plus temps. Alors, à la fois triste et gaie, désolée et portée aux nues, l'héroïne était triomphante, et la jeune fille pleurait.

Au bruit des acclamations qui l'accueillent, Etiennette hâte ses pas. Son costume, aussi capricieux par sa forme que remarquable par sa grâce, offrait, semblable à celle qui le portait, un singulier mélange de noblesse et de simpli-

cité, d'inattention et de recherche. Un petit chaperon vert, surmonté d'une plume de coq et placé de côté sur son front, donnait à sa physionomie mutine une étrangeté martiale ; sa jupe, d'un tissu grossier, était d'une coupe élégante; un corsage en laine pourpre, lacé de rubans noirs, dessinait ses formes divines ; un lin, d'une finesse extrême et d'une éclatante blancheur, formant une espèce d'écharpe, flottait sur ses épaules d'albâtre; un chapelet, pendu à son cou, y suspendait une image sainte ; et une chaîne de métal brillant formait ceinture autour de sa taille.

« — Étiennette! criait la foule. Vive la belle » Étiennette! »

L'herbagère du Châtelet sentait son cœur battre d'orgueil; sa poitrine était oppressée; ses regards perçants, à travers les nuits de l'émeute, étincelaient comme des étoiles. Fille obscure et beauté puissante, elle éprouvait, en ce moment, au milieu des adorations pu-

bliques, une de ces soudaines félicités de l'amour-propre qui, vagues et indéfinies, se plaçant en face d'elles-mêmes, se contemplent avec surprise et se goûtent avec ivresse.

« — A notre tête!.... Commandez!.... »

Tel était le cri général.

« — Vite! un brancard!... une civière!....

» — C'est notre souveraine... un pavois! »

Et peu d'instants ont suffi pour former une espèce de trône portatif, du haut duquel Étiennette a pu, en fille de druides, jeter ses oracles au peuple.

Qu'elle était belle à cette tribune aérienne, entourée de flambeaux scintillants et de murailles vivantes! Un inconcevable respect maintenait les transports de la populace dans des limites convenables; c'était une ovation d'autant plus merveilleuse qu'elle était offerte au charme du beau idéal par les héros du genre ignoble, au gracieux par le difforme, et à la pudeur par le vice.

« — Mes amis! a dit l'herbagère, pour-
» quoi ces torches d'incendie? pourquoi cet
» appareil de meurtre? *La liberté! la liberté!*
» mais point de crimes! point de sang! »

Étiennette avait, pour ainsi dire, le geste talismanique qui conjurait l'esprit du mal, et les paroles fées qui réveillaient le génie du bien. La foule répète autour d'elle.

« — *Point de crimes, plus d'incendie!* elle a
» raison, force et clémence! la sagesse et la
» liberté! »

Mais un élève d'école buissonnière, à voix rauque et à cœur féroce, interrompt les siens et s'écrie :

« — De la pitié pour Aubriot! non, qu'il
» meure !.... Anathème aux grands! Leur sang
» peut seul rompre nos chaînes. »

Mais la multitude a hué.

« — A bas ce loup cervier!... d'où sort-il?...

» — C'est le petit rhéteur Calmon, dit un
» des clercs de la basoche, celui qui soutenait

» hier en chaire publique que madame Ève
» avait été créée hors du paradis. Étiennette,
» répondez-lui. »

La jeune fille a souri légèrement. Elle s'est tournée vers Calmon.

« — Ève est née dans le paradis, car c'est
» elle qui l'a créé. Y en avait-il un avant elle?
» Non. Point de paradis sans femme [1]. »

Un vif enthousiasme a salué cette réponse de cour d'amour. L'herbagère s'était empressée de saisir la thèse : c'était un moyen sûr et puissant de changer le cours des idées, de leur ôter leurs teintes farouches, et de leur donner une direction riante. Elle a repris avec chaleur.

« — Que vois-je! un bûcher!.. et pour qui?
» — Pour le grand prévôt de Paris.
» — Quoi! vous aviez voulu?....
» — Sa mort.

[1] *La France au 14e siècle;* Marchangy, t. III, p. 235.

» — Point de meurtres! je m'y oppose. »

Puis, prenant le langage vulgaire, l'accent brusque, et les gestes heurtés qui convenaient à l'auditoire, Étiennette continue :

« — Le sire de la prévôté, je l'avoue, avait,
» dirigées contre nous, des idées de tyrannie
» qui, comme des poulains sauvages, couraient
» sans mors, sans selle et sans bride. La potence
» était, selon vous, l'honneur qui lui pendait à
» l'oreille : je n'en saurais disconvenir. Mais
» ajournons, croyez-moi, la haute fin de ce
» mécréant, bâté de suffisance, en chausses et
» pourpoint de servilisme. Certes, je ne l'excuse
» point ; je l'attaque, je le condamne. Qu'a-t-il
» pour diriger ses semblables? il pense peu,
» devise mal ; il n'a que la tenue du silence, le
» sans-gêne de l'attitude et l'aplomb de l'outre-
» cuidance. Mais, aussi, un peu de justice! il
» est vieux, podagre et cassé ; cela trouble l'es-
» prit, voyez-vous. Soyons meilleurs qu'il ne
» l'était. Songez que cet oiseau de proie a déjà

» compté, dans sa vie, soixante-dix couvées
» d'hirondelles. Je sais bien qu'en aigle de cour,
» il a pressuré les nids du pauvre, comme si
» dans leurs brins de paille il y avait des lingots
» d'argent : mais foin de ces méfaits! camara-
» des; vengeons-nous de lui noblement. Le
» fallacieux compère, vous le savez, a construit
» des cages souterraines pour vous y enfermer
» sans merci : ses cachots, tout neufs et tout
» vierges, n'ont vu encore aucune victime :
» eh bien! qu'il en soit la première : c'est,
» d'ailleurs, l'arrêt de ses juges. Ouvrons au
» maçon ses murailles, au maître du fort ses
» prisons! Tirons sur lui ses propres verrous,
» et qu'il étrenne la Bastille! »

La multitude bat des mains.

« — A la Bastille!... A la Bastille!.... »

Le prévôt ne périra point : l'herbagère a sauvé sa vie.

III.

Ripert de Savoisy n'avait pas vu depuis longtemps l'herbagère du Châtelet. Diverses absences de Paris, et son long voyage de Naples, avaient en partie effacé de sa mémoire la compagne de son enfance. Qu'Étiennette l'a étonné! Jamais plus piquante beauté ne s'était offerte à sa vue. La jeune fille, élevant au-dessus d'une popula-

tion farouche et meurtrière sa jolie tête de chérubin, comme un rayon du ciel sur un gouffre : quel tableau neuf et merveilleux! Sa gaieté demi-enfantine et sa douceur demi-sauvage saisissaient l'esprit et le cœur. Cette pastourelle bacchante, cette herbagère amazone, jetait, sans artifice, autour d'elle, de prestigieuses lumières. A son approche, comme à celui d'une sibylle en communication avec la divinité, les respirations étaient suspendues, les artères se gonflaient, les idées n'étaient plus distinctes; on la sentait avant de la voir; on s'écriait avec transport : *La voilà!* et elle arrivait.

Savoisy s'était pris à la regarder avec une sorte de regret mélancolique, où peut-être eût percé, sans leur position réciproque, un sentiment plus tendre et plus vif. L'émeute, Aubriot, les écoles, tout avait disparu à ses yeux; il ne voyait qu'Étiennette.

A la douce voix d'une femme, le feu des incendies venait d'être arrêté par ceux même qui

l'avaient allumé. Plus de fureurs séditieuses. Une turbulence moqueuse avait succédé parmi les truands à une effervescence féroce. Le char du prévôt de Paris se dirigeait vers la Bastille; et, comme les vents d'un orage, l'émeute, calmée peu à peu, fuyait éparpillée et mourante.

L'herbagère du Châtelet, dirigeant le cortége, avait pris le quai de la Tournelle, avait passé le pont Saint-Bernard, et, traversant l'île Notre-Dame, était arrivée au quai des Ormes, en face la rue de l'Étoile. Là se trouvait la porte Barbette. Sortie sans encombre du sale et populeux quartier des étudiants, elle approchait de l'hôtel Saint-Paul, peu éloigné de la Bastille, lorsqu'au détour d'une ruelle, une litière armoriée, que portaient des varlets à grande livrée, s'offre aux enfants de la basoche. La litière fuyait dans l'ombre, Nicolas Flamand l'aperçoit.

« — Par les lentilles d'Ésaü! dit le bandit à ses routiers, voilà un habillé de velours qui,

» pour manger mieux que chez Jacob, était au
» grand souper du régent; il en sort : fouillons
» dans ses poches; car ces gens-là vident les
» nôtres, et ce ne sera qu'une revanche. Peut-
» être a-t-il, de plus, des joyaux, affublement
» lourd qui fatigue à l'heure où besoin est de
» dormir; il faut l'en délivrer : vrai service.

» — La litière!... A la picorée!... »

Le désordre a recommencé : nouveaux cris, nouveaux quolibets.

« — Vite! à la litière! et des torches. Si le
» pourceau veut rechigner, rôtissons-lui les poils
» de la face.

» — Faut-il d'abord le saluer? ce serait cour-
» tois et poli.

» — Salue à grands coups de lanière.

» — Et si c'est un frocard, un de ces sermo-
» neurs d'église, qui donnent envie de l'enfer
» quand ils vantent le paradis?

» — Nous l'enverrons au sein de Dieu, aux

» suprêmes béatitudes, et nous aurons fait
» œuvre pie.

» — Compaings! c'est quelque haut baron.

» — A bas les grands! mort aux seigneurs!

» — Arrêtez! s'écrie l'herbagère, comme
» vous j'abhorre les nobles. Mais... »

Étiennette s'interrompt. Une pâleur mortelle a tout à coup remplacé le vif incarnat de ses joues; ses paupières levées se baissent; sa voix énergique s'éteint; le bras qu'elle étendait retombe. Plus de mouvement, pas un geste... elle avait aperçu Ripert.

Il était là, en face d'elle; un flambeau résineux éclairait son visage; elle avait reconnu ses traits; et, au moment où elle prononçait ces mots : *Comme vous j'abhorre les nobles,* elle avait vu éclater, sur la physionomie du comte, le courroux et l'indignation.

Mais un flot de bandits, qui se précipitait vers la malheureuse litière, entraîne avec lui Savoisy. On le sépare d'Étiennette. A quelques pas de là,

quel tumulte!... La proie désignée aux truands est déjà entourée, attaquée... On a mis les varlets en fuite. On frappe, on brise, on hurle, on renverse. Ripert, à travers les clameurs, croit entendre une voix de femme. La voix est suppliante... il s'élance. Hélas! que pourra-t-il entreprendre! il a un fer, mais il est seul.

Son sang bouillonnait : quel spectacle! la litière à rideaux de velours, avec armoiries et crépines, traînait renversée dans la boue. Une jeune et noble dame, éclatante de parure et de beauté, en avait été brutalement arrachée par des ribauds à moitié ivres. Elle était là, livrée sans défense à la cupidité des *tire-laines* [1], aux insultes des malandrins, et à la convoitise des clercs : c'était la vicomtesse de Meaux.

Dame d'honneur de la duchesse de Bourgogne [2], elle revenait de l'hôtel Saint-Paul où

[1] C'étaient les voleurs les plus effrontés. *Tristan le voyageur*, t. III, p. 199.

[2] Tante du roi Charles VI.

l'avaient retenue les devoirs de sa position. Ses gens, à la vue des truands, l'avaient lâchement abandonnée. Hélas ! l'infortunée vicomtesse, au pouvoir des fils de l'émeute, implorait en vain leur pitié. On raillait ses cris de détresse, on se jouait de sa terreur; et son désordre, sa beauté, jusqu'à sa parure elle-même, tout était sujet de risée.

Il est chez les hommes de cœur une toute-puissance invincible qui se révèle, à l'improviste, en face des périls extrêmes. Ripert se précipite au milieu des bandits qui entouraient la noble dame; il les écarte avec violence; et, les mesurant du regard avec cette expression hautaine qui abat ce qu'elle défie, il se fait jour le glaive à la main. La vicomtesse de Meaux, à demi privée de ses sens, était alors sans force et sans voix : ses blonds cheveux, nattés et rassemblés sous un réseau d'or et de perles, s'étant détachés de sa tête, flottaient sur ses épaules de neige; sa robe écarlate, à collet gracieuse-

ment renversé et à corsage garni d'hermine, avec broderies et paillettes, laissait à découvert sa poitrine où reposait un reliquaire entouré de grains de corail; une riche aumônière pendait à sa ceinture; elle portait un manteau fourré de menu vair; et ses bras, d'une blancheur éblouissante, étaient cerclés de pierreries.

Et là, dans la fange des rues, au sein des nuits et du désastre, tant d'éclat et tant de misère!... tant de parure et tant d'outrages!... Ce luxe des habits de cour et ces haillons de *coupe-bourses* [1] *:* cette beauté si délicate et cette cohue si grossière : quel épouvantable contraste!...

La voix irritée de Ripert a traversé la multitude, et, comme une rafale impétueuse, a tourbillonné dans ses rangs.

« — Lâches!... torturer une femme!... »

Il n'a pu dire que ces mots; mais il les a prononcés avec cette force de l'ame et cette subli-

[1] Nom des larrons de l'époque.

mité de l'accent qui ne se préparent point, qui s'improvisent; qui ne se cherchent pas, qui se trouvent. Et puis, qu'aurait-il pu ajouter? l'indignation de son visage était un livre ouvert de menaces, un torrent muet d'éloquence. Son œil avait jeté sur la foule un de ces regards brûlants et prolongés après lesquels toute parole est froide, après lesquels tout mot est de trop. Cet homme, en ce moment fatal, sans autre appui que son épée, se posant en barrière ennemie devant une masse d'individus sans raison et sans merci : cet homme, grandi par son courage démesuré, jetant aux plus forts le mot *lâches!* cet homme, hardi, fier et terrible, offrait là, lui seul à la fois, tout un drame de passions, tout un poëme de souffrances, et tout un monde d'héroïsme.

La noble dame, ranimée, étendait ses bras vers Ripert. Nicolas Flamand se présente.

« — De quelle cage sort ce faucon? s'est écrié
» l'infâme bandit; l'oiseau n'est pas de notre

» espèce : et le téméraire nous siffle!... A moi,
» compaings! il faut le plumer.

» — C'est un noble en habits de rustre!

» — Il faut lui étriller le cuir!

» — C'est un espion de la cour!

» — Un sac!... Un sac!... A la rivière! »

Et, se ruant sur Savoisy, la foule veut le mettre en pièces.

Mais rien n'intimide le brave : il lui résiste, il la repousse. Un assez grand nombre de clercs, qui n'avaient point pris part à la scène, regardaient avec admiration les efforts surnaturels de Ripert : bientôt ils se déclarent pour lui; ils s'interposent dans la lutte; on se passionne, on s'invective. Ici des combats, des menaces : là des chants grivois, des lazzis. La cohue est à la fois furibonde et gaie, meurtrière et burlesque. Le sang commençait à couler... quand soudain les glaives se baissent... de nombreux *vivat* retentissent... On se range; plus de batailles. C'était encore Étiennette.

La vue inattendue de Ripert avait quelque temps paralysé ses facultés. Restée près du char d'Aubriot, elle n'avait été retirée de sa rêverie que par la voix tonnante du comte et le cri du chef des truands. Reprenant sa vivacité piquante et ses capricieuses allures, pour séduire, à l'effet de vaincre, elle était accourue à la hâte. Elle s'est jetée de nouveau entre le malheur et le crime.

« — Que faites-vous! dit l'herbagère; pour-
» quoi tant de fureur contre un homme?...
» Un espion! lui? Vous vous trompez : je le
» connais, je le cautionne.

» — Et qui donc est-il?

» — C'est mon frère.

» — Votre frère!...

» — Oui, je le jure, le même sein nous a
» nourris. »

De nombreuses voix retentissent :

« — Lâchez cet homme!... Qu'il soit libre!

» — Et l'inconnue de la litière? demande
» Nicolas Flamand.

» — Je la prends sous ma protection, répond
» la jeune fille avec force; elle a des droits sa-
» crés : elle est femme. »

Et la belle Etiennette, levant son front gracieux, avec une hardiesse riante, sur ses adorateurs passionnés, s'ouvre un passage vers Ripert. Le plus farouche des truands, le fameux Nicolas lui-même, a courbé son fer devant elle; il lui obéissait humblement. L'amour avait dompté le tigre.

Elle a passé près de Ripert; et, se penchant à son oreille :

« — Eloignez-vous! dit-elle à voix basse.

» — Non, j'aurais l'air de fuir. Je reste. »

Et le preux s'attache à ses pas.

La bacchanale était finie. Etiennette, arrivée près de la vicomtesse, s'est empressée de lui adresser quelques paroles d'encouragement et d'espérance. Elle a voulu examiner ses traits;

mais la noble dame, au moment où les combats s'engageaient autour d'elle, avait pris machinalement le soin de recouvrir sa figure du masque de velours noir qu'elle portait, selon la coutume du temps, lorsqu'elle sortait en litière; il n'était point tombé de ses mains.

Les bracelets de la vicomtesse avaient disparu; mais la perte de ses pierreries n'entrait pour rien dans ses souffrances. Les bandits étaient encore là; l'herbagère se tourne vers eux : elle parle d'un ton de maître.

« — Rejoignez le char d'Aubriot! qu'il soit » conduit à la Bastille! Allez! je me retire; il » est nuit. La dame inconnue va me suivre. »

Puis elle s'adresse aux écoles :

« — Braves fils de l'indépendance! laissez- » moi seule et libre : à demain! Nous sommes » en bonne voie de triomphe. Étiennette vous » remercie. »

Elle a congédié du sourire et de la main cette multitude aveugle dont elle dispose à son gré.

Chacun se soumet ; on s'éloigne. Savoisy, seul et à l'écart, entièrement oublié de la tourbe inconstante et folle, est demeuré près d'Étiennette.

Un nouveau tumulte, soudain, vient changer la scène de face. De joyeux concerts d'instruments se font entendre. Que de ménestrels ! Où vont-ils? Partis du fond de la Cité, ils marchent vers l'hôtel Saint-Paul. Quel est leur but? On va l'apprendre.

Les collégiens de Saint-Jacques, enivrés du triomphe que venait de remporter l'Université sur le gouvernement, avaient résolu de venir narguer le régent et la cour sous les fenêtres même du palais, en y organisant une fête. Des feux de joie, des chants et des danses, allaient y insulter le pouvoir. Ces étudiants, qui n'avaient point assisté aux horreurs de la rue du Fouarre, accourant rejoindre leurs frères près de la résidence royale, sortaient des tavernes et clapiers du Val-d'Amour de Glatigny, où ils avaient préparé leurs

scandaleuses facéties. Quelques-uns, décharnés et blêmes, portaient des bâtons noueux en guise d'armes, pour se battre au cas de besoin. Les autres, comme à la fête des Fous, déguisés en faunes, en ours, en satyres, en bêtes fauves, exécutaient des danses grotesques; beaucoup, musiciens de l'orgie, jouaient du fretel et de la viole ; tous étaient complétement ivres [1]. Ce rassemblement tapageur tournoyait en rond çà et là, avec des torches et des rires, des brocs à vin et des ribaudes. Cette mascarade ahurie, attroupant tout sur son passage, se grossissait à chaque pas; les compagnes d'Étiennette y ont couru avec la foule. Tout cela passe pêle-mêle et roule vers l'hôtel Saint-Paul. Tout cela disparaît par degrés avec ses clartés et ses ombres, ses prostituées et ses masques; le bruit seul semblait stationnaire. Point de batailles néanmoins : rien qu'un tor-

[1] D. Felibien, *Hist. de Paris*, t. I, p. 541 et suiv. — Duboullai, *Hist. univ.*, Paris, t. IV, p. 500 et suiv. — *La France au 14e siècle*, Marchangy, t. III, ch. 47.

rent d'extravagances. Il fallait varier les spectacles ; et voilà la cohue qui danse.

La rue où gisait la litière était alors libre et déserte ; il n'y restait plus que deux femmes et le comte de Savoisy.

« — Noble dame ! dit l'herbagère à la vi-
» comtesse, il n'est plus de dangers à craindre.
» Appuyez-vous sur moi, levez-vous ; c'est une
» voix amie qui vous parle. »

Et l'accent de la jeune fille était doux comme ces brises de printemps qui, succédant aux vents de l'orage, relèvent les fleurs abattues.

La vicomtesse de Meaux, soutenue par Étiennette, s'est traînée jusqu'à un banc de pierre élevé contre un mur voisin ; elle s'y assied défaillante ; et, pressant sa tête entre ses mains avec un reste d'égarement, elle cherche à recueillir ses esprits. La nuit l'entourait de ses ombres.

Ripert, ramassant un flambeau tombé à quel

ques pas de là, et dont la poix brûlait encore, s'approche de la noble dame.

« — Comte! n'avancez pas si près, lui dit
» l'herbagère à voix basse, tout l'effraie : le
» bruit, la lumière. Elle a tant souffert. Pauvre
» femme! »

La physionomie agaçante et maligne d'Étiennette avait pris une gravité tendre et recueillie. Son regard était fixé sur Ripert avec une attention douloureuse; et, sur ses lèvres demi-closes, essayant de cacher une secrète angoisse, jamais sourire fugitif ne fut aussi près d'une larme.

« — Sire chevalier! reprend-elle avec l'accent
» de la plainte, n'avez-vous donc rien à me
» dire?... Autrefois pourtant vous m'aimiez...
» — Oh! je t'aime encore, Étiennette! re-
» prend avec chaleur Savoisy. Mais ce n'est pas
» dans les émeutes que j'aurais voulu te retrou-
» ver. J'en ai l'âme froissée... n'importe. Je te
» revois, je t'aime toujours. Allons! point de
» reproches! ta main!

» — Non, a répliqué l'herbagère, il est des » contacts qui font mal; il est des illusions qui » tuent. »

Et, lui montrant la vicomtesse, elle poursuit d'un ton plus calme :

« — Ne songeons qu'à la noble dame : son » état réclame nos soins; et celle-là, du moins, » je le pense, peut placer sa main dans la » vôtre. »

Puis, tout entière à l'inconnue, elle se détourne du comte.

Revenue lentement à elle, la vicomtesse de Meaux venait alors d'ôter le masque de velours qui l'étouffait. L'air rafraîchissait sa poitrine. Sa tête s'était relevée; et le flambeau de Savoisy, reflétant ses clartés sur elle, montrait à découvert sa beauté.

Que d'élégance et que de grâces! ce n'était plus ici la beauté vive, ardente et capricieuse de l'herbagère au teint animé, à l'œil noir et aux lèvres vermeilles : la vicomtesse de Meaux,

faible, délicate, aérienne, moitié femme et moitié nuage, avait une de ces peaux blanches et transparentes qui tiennent plus de la poésie et de la peinture que de la vie et de la vérité. Oh ! sans doute, il avait fallu toute une race de hauts barons et de gentes châtelaines, pour produire cette suave combinaison de nobles traits, de lignes pures, de grâce royale et de majesté langoureuse, qui, la plaçant si haut dans la vie, lui créait, parmi ses semblables, une sphère si radieuse, une perfection si à part !... ses formes, son regard, ses manières, tout, en elle, était harmonie. Et quand le sang, montant à ses joues, venait en animer la pâleur, on eût dit un être divin qui, prêt à fuir du val des misères, se transfigurait pour le ciel.

Ripert, étonné, ébloui, la contemplait avec ivresse. Étiennette, debout près d'elle, examinait le chevalier. Elle a vu son enthousiasme.

« — Comte ! lui dit-elle à voix basse, elle est » bien belle, n'est-ce pas ?

Attendait-elle une réponse consolatrice?... elle avait affreusement pâli. Y avait-il, dans sa parole interrogative, une question de vie ou de mort? hélas! on eût pu le penser : car, bien que son accent eût de l'ingénuité, il y avait quelque chose de funèbre dans son dernier mot : *N'est-ce pas?*

Un profond silence a suivi. Ce silence, entre les trois cœurs en présence, était le commencement d'une longue série d'inimitiés et d'amour, de tourments et de sacrifices, de malheurs et de dévouement : route pénible à commencer, vaste carrière à parcourir.

Le comte, enfin, a pris la parole :

« — Noble dame! il vous faut un guide.
» Osez vous confier à moi. Le vêtement que je
» porte est un déguisement forcé. Je suis Ripert
» de Savoisy. »

La vicomtesse a tourné vers lui son regard inquiet et languissant. Le nom du preux lui est connu. Peu avant, le courage dont Ripert avait

donné des preuves était déjà venu l'étonner. Son visage mâle et distingué accroît maintenant sa surprise. Elle s'est sentie rassurée. Sa force renaît, comme par enchantement, sous la puissante égide du comte.

« — Chevalier! lui répond-elle d'une voix
» tendre et reconnaissante, béni soit le ciel qui
» vous a envoyé à mon aide!... J'accepte vos
» soins généreux. »

Elle a quitté son banc de pierre; et, s'appuyant sur Savoisy avec un abandon plein de charme, elle a essayé de marcher; mais ses genoux tremblaient encore. Était-ce un reste de faiblesse, ou s'y joignait-il d'autres causes?.... Nul ne le savait, pas même elle.

Sa main délicate, effilée, avait pris le bras de Ripert; celui-ci, heureux, mais troublé, se sentait à l'entrée d'un nouveau monde de sensations et d'idées. Rien ne lie vite et fortement comme des dangers en commun. Quelques minutes en société de souffrances unissent plus

intimement que des années en réunion de plaisirs. Leur entretien s'est animé. Un échange secret de confiance et de sympathies s'établit invisible entre eux. On eût dit qu'ils s'étaient cherchés jusqu'à ce jour, et que seulement alors ils s'étaient trouvés.

Ripert, vivement oppressé, n'osait ni s'exprimer ni se taire. Cette femme, il l'avait défendue lui seul contre une populace effrénée; il l'avait secourue, sauvée. Elle lui semblait sa conquête. Cette femme était peut-être celle que lui destinait la Providence, celle dont le cœur l'appelait... Oh! il en était déjà à ces premiers rêves de la jeunesse, à ces premières émotions de l'amour qui suspendent l'exercice de la raison, qui ravissent et qui torturent; supplice enchanteur du bel âge qui, audacieux et poltron, rend à la fois stupide et sublime.

La vicomtesse habitait l'hôtel de Meaux, rue de Jouy. Le comte y dirigeait ses pas; un sourd gémissement l'arrête. L'herbagère du Châtelet,

debout, une torche à la main, entourée des ombres nocturnes, glacée comme une vision lugubre, immobile, oubliée, restée seule, les regardait partir en silence. Elle avait attendu de Ripert un signe, une parole, un adieu : hélas! et là, derrière lui, le cruel n'avait rien laissé.

Cependant, rappelé à lui par le son plaintif de la jeune fille, il l'appelle.... C'était trop tard : un coup terrible était porté.

Il est revenu sur ses pas.

« — Viens donc, Étiennette! Suis-nous.

« — Oui, ajoute la vicomtesse, nous vous » devons tant,... lui et moi.

« *Lui et moi!*... Déjà tant d'accord!.. » murmure tout bas l'herbagère.

Puis, d'un ton bref, elle poursuit.

« — N'importe! Où voulez-vous aller ?

» — Hôtel de Meaux.

» — Prenons par ici.

» — Peut-on y arriver sans dangers? »

Étiennette a reçu cette question de Ripert comme une pointe aiguë qui lui aurait frappé la poitrine.

» — Sans dangers ! c'est selon, messire.
» Contre lesquels désirez-vous être en garde ?...
» il en est dont je ne saurais vous préserver. »

Ces mots prononcés d'une voix sourde ont alarmé la vicomtesse. Son œil, rencontrant en ce moment le regard fatalement passionné d'Etiennette, s'en est brusquement détourné comme d'une atteinte contagieuse. Elle presse le bras de son guide :

« — L'étrange femme ! sire comte ! ses pen-
» sées et ses mots m'effraient. »

L'herbagère l'a entendue.

« — Noble dame ! soyez sans crainte, il n'est
» de mal ici que pour moi. Je vous parais
» étrange... Ah ! pardon. C'est qu'il est des
» souffrances cachées et mystérieuses qui dés-
» organisent l'esprit. Puissiez-vous ne jamais
» les connaître ces douleurs profondes et soli-

» taires que nul ne saurait consoler!... Votre
» monde, à vous, noble dame, a tous ses bras
» levés contre moi. Hélas! il aurait peut-être
» pitié de celle qu'il condamne s'il savait qu'elle
» ne s'est jetée dans le mouvement des passions
» populaires que pour s'arracher aux tempêtes
» silencieuses du cœur... Vous ne m'auriez pas
» comprise hier : vous me comprendrez peut-
» être demain. »

Sa voix était plaintive et lente; les divagations de son esprit, quoique sombres et lamentables, avaient un certain charme d'amour et de mystère qui, tout en jetant une vague inquiétude dans l'esprit de la vicomtesse, frappait vivement son imagination. Savoisy gardait le silence.

L'herbagère interrompt sa marche. Sa main secouait son flambeau pour en raviver les clartés. A son teint privé de couleurs, à son attitude souffrante, à sa beauté découragée, on eût dit une ombre fuyante, une ombre à forme

enchanteresse, mais une ombre bannie des cieux.

« — Noble dame! continue-t-elle, vous n'ou-
» blierez jamais cette nuit,... pas plus que lui,
» pas plus que moi. J'oserais le certifier : *lui* et
» *vous*, toute votre vie, vous me reverrez en
» pensée, telle que je suis en ce moment, là,
» devant vous, pâle et funèbre. Le son de ma
» voix reviendra se faire entendre à votre oreille,
» et mes incomplètes idées, que vous vous re-
» direz tout bas, retentiront à votre cœur. Je
» vous serai comme une de ces hymnes mélan-
» coliques dont, malgré soi, au fond de l'âme,
» on se répète les accords. Dieu veuille que la
» fatalité qui nous a offertes l'une à l'autre ne
» nous remette pas en présence!... »

La vicomtesse a tressailli.

« — Ce langage!... est-ce une menace?...

» — Oh! non : rassurez-vous, madame. Je
» n'ai contre vous nulle haine. Vous êtes si
» douce! si belle!... Ah! méfiez-vous des louan-

» ges !... On me l'a dit aussi, à moi, que j'é-
» tais faite pour charmer, que je soumettais
» tous les cœurs, qu'ils étaient à mes pieds :
» mensonge. Qui j'aimais... ne m'a point ai-
» mée. »

Et d'un pas rapide, à ces mots, l'herbagère poursuit sa marche.

Elle arrive à l'hôtel de Meaux. Une foule de varlets en sortaient. Prévenus des dangers de la vicomtesse, ils accouraient à son secours armés de torches et de piques. Ils l'aperçoivent ; ils l'entourent ; et des cris de joie retentissent.

« — Messire ! je vous remercie, dit la vicom-
» tesse à Ripert, en dégageant son bras du sien.
» Me voici maintenant en lieu sûr. Que serais-
» je devenue sans vous !... »

Le preux l'interrompt vivement.

« — Dites plutôt, madame, sans elle. »

Il lui montrait Étiennette.

La dame d'honneur de la duchesse de Bourgogne n'ignorait plus que sa libératrice était la

fameuse herbagère du Châtelet : Ripert la lui avait nommée. Faisant sur elle-même un effort, elle a fait quelques pas vers elle.

« — Entrez, jeune fille ! il est nuit. J'ai une » dette à acquitter :... celle de la reconnais- » sance. Ma demeure vous est ouverte. »

Mais Etiennette a reculé. Que son salut est gracieux !

« — Votre hôtel n'est pas fait pour moi, ré- » pond-elle, les yeux baissés, avec simplesse et » modestie. Permettez que je me retire. Jetée » enfant hors de ma sphère, entre deux mondes » opposés, je les redoute également : ne pou- » vant être à l'un ni à l'autre, et tenant à chaque » côté, je n'ai de place nulle part. »

Ces mots, qu'étouffait un soupir, étaient d'une franchise amère et d'une profondeur naïve : ils ont touché la grande dame.

« — Eh quoi! vous refusez mon asile? Etien- » nette, c'est m'affliger ! Mon intérêt vous est » acquis, et je veux pouvoir par des preuves...

» — Non, interrompt la jeune fille; non, je » ne saurais vous suivre. Souffrez que je n'ac- » cepte aucun de vos dons généreux : ils ne me » feraient aucun bien. Vous êtes bonne, je le » vois; vous savez plaindre l'infortune : que le » ciel vous en récompense! Permettez seule- » ment qu'en mémoire de cette nuit cruelle, » j'implore de vous une grâce : quand, joyeuse » et le cœur fixé, un vrai bonheur luira pour » vous,... si vous priez, priez pour moi. »

Et l'herbagère s'est enfuie.

« — A demain, sire chevalier! » dit la vicomtesse à Ripert.

Elle l'a salué avec une vague préoccupation; et l'espèce de rendez-vous qu'elle vient de donner est tombé négligemment de ses lèvres, comme une de ces phrases banales que la politesse distribue au hasard, sans réflexion et sans but. Ripert suivait des yeux Etiennette.

Une porte cochère se refermant avec bruit le retire de sa rêverie. Il se rappelle aussitôt, avec

un inconcevable étonnement, qu'il n'a répondu ni au salut ni à l'adieu de la vicomtesse. Elle était rentrée sous son toit, il veut s'élancer après elle; une idée soudaine l'arrête : l'herbagère du Châtelet s'éloigne seule et sans appui : c'est elle maintenant qui souffre, c'est elle que la nuit menace, c'est elle que chacun délaisse; il fend les airs et la rejoint.

« — Messire! que me voulez-vous? lui de-
» mande la jeune fille avec une surprise ingé-
» nue; je ne vous suis plus nécessaire.

» — Mais toi! réplique le guerrier, tu peux
» avoir besoin de moi. Pourquoi ne pas comp-
» ter sur mon aide! N'es-tu pas mon amie
» d'enfance !...

» — Oui : quittée au sol des grandeurs....
» et retrouvée au sein des émeutes.

« — Pardon! je t'ai blessée, j'ai eu tort.
» Oublie mon coupable reproche : oublie-le!...
» je t'aime toujours. »

» — Qui! vous, Savoisy?... Vous m'aimez!

» interrompt tristement l'herbagère. Oh! ne » profanez pas un tel mot, en le prononçant au » hasard, par courtoisie ou par pitié! Ripert! » point de langage trompeur. La bonne foi du » cœur est un trésor sacré qu'un preux ne doit » pas compromettre. »

Étiennette presse le pas. Elle avait détourné la tête; son visage aurait trop parlé.

« — Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu, » messire, » continue-t-elle après une pause; « parlons de nos anciens souvenirs : parlons » sans amertume, avec calme. Les nuages de la » vie auront sans doute passé sur votre beau » ciel sans y laisser de trace sinistre. Il n'en » est pas de même pour moi. Les femmes ne » peuvent pas comme l'homme, en posant la » main sur leur cœur, l'étouffer et lui crier : » *Paix!*.... Ce n'est point de cela, je le sens, » que je devrais vous entretenir : vous n'êtes » pas venu à moi pour écouter un pareil lan- » gage.... mais mon esprit est si troublé!....

» Que me disiez-vous? Ah! j'y suis : vous con-
» damniez ma présence au milieu des séditions.
» Je n'y étais pourtant venue cette nuit que
» pour arrêter le mal et essayer de faire le bien.
» En tous cas, libre de mon sort, n'ai-je pas le
» droit de me nuire? Avez-vous celui de m'im-
» poser une carrière au-dessus de ma position?...
» Vous vous taisez? Assez sur ce point. Vous
» souvenez-vous, mon jeune frère, que nous
» sommes partis ensemble au chemin de la
» vie, en nous tenant gaiement par la main?
» Hélas! arrivés où la route se partage, il a
» fallu se séparer... vous à droite.... j'ai pris
» à gauche.... Que Dieu vous soit en aide!
» messire. »

Les larmes qui baignaient ses joues tombaient, à la fois, avec ses paroles, aussi amères les unes que les autres, toutes également brûlantes. Sa voix pure et mélodieuse était devenue brève et saccadée.

« — Étiennette! » dit le guerrier, « toi!

» ma première amie! ma sœur! ouvre-moi ton
» âme sans crainte! explique-moi!....

» — Non : point d'aveux, » reprend vivement l'herbagère. « Épargnez-moi ces questions qui
» brûlent... et puis ces réponses qui glacent.
» Laissez mes sentiments faire halte. Ils ont eu
» trop d'élan tout à l'heure. Cela brise, cela
» dévore... et j'aurais tant besoin de calme! »

Ses beaux yeux étaient suppliants. Mais, fixés sur Ripert, ils avaient une expression si tendre, qu'Étiennette, alarmée, s'est hâtée, en les élevant vers le ciel, de leur donner une direction religieuse : doux refuge, appui tutélaire : un amour a fui sous un autre, le divin sauvait du terrestre.

« — Quel inconcevable langage! » a répliqué le chevalier. « Que j'ai peine à te reconnaître!
» toi! jadis si vive et si gaie!... Ah! tu as bien
» souffert! avoue-le.

» — Qui n'a point eu ses peines, messire?
» Frappez au premier cœur venu, et s'il veut

» franchement s'ouvrir, il en sortira sur-le-
» champ quelque misère à soulager, quelque
» maladie à guérir, quelque douleur à consoler.
» Le sage est celui qui s'isole : mais il est donné
» à si peu d'êtres de pouvoir s'élever assez au-
» dessus de la vie pour ne toucher que du pied
» à cette terre de perfidies, qui flétrit quand elle
» caresse, et qui tue si elle ne souille !..... »

Ici la jeune fille s'arrête ; et, changeant d'idées tout à coup, elle a cherché à reprendre cette physionomie malicieuse et mobile qui, peu d'instants auparavant, enthousiasmait la Cité.

« — Adieu chevalier ! reprend-elle. Je redes-
» cends parmi les miens ; remontez au milieu
» des vôtres. Oubliez l'espèce d'égarement où
» m'a jetée votre aspect inattendu. Je suis
» moins à plaindre peut-être que nous ne le pen-
» sons nous-mêmes. Il est possible que je par-
» vienne, avec les deux éducations que j'ai
» reçues, aux deux camps où je fais la guerre,

» dans les deux mondes où je passe, sous deux
» formes et deux langages, à regarder avec dé-
» dain toutes les choses de la terre, et à les
» abandonner une à une sans retourner la tête,
» à chaque perte, pour laisser un regret en ar-
» rière. Ne faites pas de même, messire : nulle
» ressemblance entre nous. Jouissez de tout
» ici-bas. La cour et ses beautés vous appellent.
» Le monde a ses trésors devant vous : tâchez
» de ne rien perdre à ses jeux, rien d'impor-
» tant, pas même le cœur, si ce monde vous
» en laisse un. »

Étiennette souriait; mais point de gaieté sur ses lèvres. Une ironie cachée, imperceptible, et cependant profonde, allait voltigeant sur ses traits; elle éclatait dans son maintien. C'était une de ces railleries insaisissables dont on ne peut parer l'atteinte, dont on sent à peine le souffle. C'était quelque chose sans nom, sans autorité, sans aspect; et cela pourtant, à la fois, frappait à la tête et au cœur.

Ripert avait le front baissé. Il était agité, rêveur. L'herbagère ne parlait plus. Étonné de ce long silence, il tressaille et lève la tête. O surprise! plus de compagne; aucun bruit, personne. Il est seul.

IV.

Tout était calme dans Paris. Aubriot, captif à la Bastille, y expiait ses hautes vertus. La population des écoles avait repris ses études accoutumées. La foule, insouciante et légère, donnait un cours moins turbulent à ses occupations. Chacun s'était remis paisiblement à ses affaires, comme si la veille était sans rapport avec le lendemain. Les marchands avaient rou-

vert leurs boutiques. Les ouvriers reprenaient leurs travaux d'habitude ; et les visages se rassénéraient aux doux rayons de l'astre du jour qui éclairait la grande cité, plage folle et ville admirable, or et boue, éden et voirie, la gloire et le crime : PARIS.

Un chevalier de haut lignage, le sire de Savoisy, entrait chez le régent de France. Il y avait affluence de preux dans les salons du duc d'Anjou. Hugues de Châtillon, seigneur de Dampierre, et maître des arbalétriers du roi [1], accourt le premier vers Ripert :

« — Te voilà !... depuis quand ?...

» — D'hier.

» — Sois le bien-venu !... Et l'émeute ?

» — Je l'ai traversée tout entière.

» — Le matin, ou le soir?

» — La nuit. »

[1] *Tristan le Voyageur*, t. IV, p. 108.

Le vicomte de Melun, le sire de Vallemonde, Geoffroi de Collon [1], Enguerrand VII, seigneur de Coucy [2], le comte d'Eu, le jeune d'Étampes et le sire de la Tremouille entourent aussitôt Ripert. Chacun l'accable de questions.

« — Quelle mine avait Aubriot?

» — Que disait Nicolas Flamand?

» — N'a-t-on pas dressé un bûcher?

» — Et les élèves en Sorbonne! et la basoche!
» et les truands! tout cela était-il armé?

» — La plupart ivres, n'est-ce pas?

» — L'incendie, le meurtre et la danse:
» quel épouvantable spectacle!

» — As-tu vu la belle herbagère? »

Savoisy ne pouvait répondre. On ne lui laissait ni la faculté de se faire entendre, ni même le moyen d'écouter. Les uns se raillaient de l'émeute; les autres fulminaient contre elle. Il

[1] Écuyer tranchant du roi. — *Tristan le Voyageur*, t. IV, p. 108.

[2] Le plus bel homme de son temps. *Tristan*, t. IV, p. 149.

partait à la fois des quatre coins de la salle un tel cliquetis de paroles, un tel débordement de colères, et un tel brouhaha de rires, que, pour dominer le tumulte, il eût fallu les sons du beffroi.

La porte s'ouvre : un cri retentit.

« — Messeigneurs! le régent de France! »

Et le duc d'Anjou se présente.

Il était de taille moyenne; il avait un noble maintien; mais quelque chose de perfide était empreint sur sa physionomie, et repoussait la confiance. Son cœur sec, avare et glacé n'avait d'élan que vers la fortune. La vie ne lui était qu'une lutte perpétuelle, où les événements étaient tout, où les principes n'étaient rien; et, entré dans l'arène du monde comme un gladiateur au cirque, il avait déposé sa conscience à la barrière pour marcher plus libre au combat. Nul ne savait mieux tromper. Le mensonge, en sortant de sa bouche, s'offrait naïf comme un aveu. Rien n'arrivait entier à son

âme, ni équité, ni injustice, ni vérité, ni imposture : tout se décomposait en route, et tout y parvenait corrompu. L'iniquité, basse chez lui, n'avait pas même, aux yeux du vulgaire, ce qui la relève, l'audace. Éteignant tout éclat, quel qu'il fût, il eût dégradé jusqu'au crime.

« — Chevaliers! dit l'oncle du roi, Au-
» briot est à la Bastille, et une garde bour-
» geoise y a été postée pour veiller sur lui. Mais,
» le croiriez-vous! la truandaille parisienne,
» qui adore la destruction, et cela avec d'autant
» plus de raison que c'est la seule chose qu'elle
» ait jamais su parfaitement créer, cette masse
» effrénée et folle, ne pense déjà plus au captif.
» La nuit d'hier : c'est vieux, ce matin. Autre
» chose! vite! et du neuf!

» — Messire duc! s'écrie Chatillon, faut-
» il se rendre à la Bastille? faut-il délivrer le
» prévôt?

» — Gardons-nous de cette sottise! a répliqué le régent : prendre parti pour Aubriot,

» ce serait compléter sa ruine ; nous ne l'avons
» que trop soutenu. Ayons l'air de le délaisser
» avec insouciance : les Parisiens le reprendront
» avec amour. Du reste, à vous parler franche-
» ment, le prévôt m'intéresse peu : petit vieil-
» lard à courtes vues, l'ancien ministre du feu
» roi est aujourd'hui un instrument usé, qui
» n'a plus de son. Il s'amusait, en pieux apôtre,
» à prêcher la morale au peuple; aussi, qu'a
» fait le peuple, messires? il s'est dit : *cloîtrons*
» *le frater.* » Ma foi! laissons le saint dans sa
» niche.

» — Mais ces danses impertinentes!... et sous
» les croisées du palais!... comment punir et
» vous venger?...

» — Par un nouvel impôt, messeigneurs;
» Paris danse, Paris paiera.

» — Et la fameuse Étiennette?

» — Oh! celle-là m'est en horreur! répond
» le duc d'un ton courroucé; j'ai pris mes me-
» sures contre elle...

» — Contre elle! » interrompt Savoisy.

» — Ah! c'est vous, Ripert! dit le prince, » on m'avait instruit de votre arrivée. Je vous » attendais; suivez-moi. »

Savoisy, seul avec le duc, au fond de ses appartements, lui présente un long rouleau de parchemin, au bout duquel pendait un sceau armorié.

« — Prince! vos vœux sont exaucés. La reine » des Deux-Siciles, *Jeanne*, vous a adopté pour » son fils, vous déclare son successeur [1]; et je » salue le roi de Naples. »

Le régent a pris le message; il lit : ses yeux rayonnent de joie.

[1] *B. R. Invent. ms. du Trés. des Chartes*, coté 9422. — *Ms. de Colbert* coté 79, p. 12. — *Ms de Fontanien*, p. f. 95. — Daniel, *Hist. de France*, an 1379. — Lévesque, *La France sous les Valois*, t. II, p. 465.

« — Roi de Naples! répète-t-il; oui, cette » couronne est à moi; je la tiens, enfin : je » triomphe!

» — Mais Jeanne, reprend Savoisy, réclame » l'appui de la France. Rome l'a frappée de ses » foudres. Charles de Duras, que la reine des » Deux-Siciles avait précédemment désigné pour » lui succéder sur le trône, a levé contre elle » une armée [1]; il veut envahir ses états.

» — Eh bien! répond le duc d'Anjou, j'irai » moi-même en Italie, suivi d'une élite de bra- » ves, et malheur à mes ennemis! Naples n'a » rien à redouter : Jeanne est placée sous mon » égide.

» — Le pape Urbain protége Duras.

» — Mais j'ai pour moi le pape Clément [2].

» — Le plus puissant des deux est à Rome : » le vrai pontife est Urbain VI.

» — Il a pu y avoir, un instant, quelques

[1] *Voyez* Mézerai, Daniel, Anquetil, Velly et tous les historiens.

[2] Fleury, *Hist. ecclésiastique*, et les auteurs déjà cités.

» doutes à cet égard; mais la France et moi
» nous avons décidé la question. Le tabernacle
» du Seigneur n'est plus à Saint-Pierre de
» Rome : il est sous les murs d'Avignon.

» — Cependant, le sacré collége...

» — Assez! Vos remarques me lassent. »

Et le prince a lancé sur Ripert un de ces regards hautains de la puissance suprême, qui, enveloppant un inférieur des pieds à la tête, ont pour but de paralyser ses facultés. Mais Ripert, fronçant le sourcil, redresse la tête sans crainte, et regarde en face le prince.

Louis d'Anjou reprend avec calme :

« — Notre saint-père, Clément VII, frappera
» d'anathème Duras; il bénira mon nouveau
» sceptre; et même il m'a promis de joindre à
» mes états de Naples, dès que je serai en Italie,
» plusieurs provinces de l'Église qu'il me re-
» mettra sous le titre de *royaume Adriatique*[1].

[1] Anquetil, in-12, t. III, p. 11 ; et les auteurs déjà cités.

» Hommes, pays, campagnes, villes : tout vien-
» dra à moi, Savoisy; car j'aurai la France à
» ma suite. Quant au débat théologique, c'est
» un crible incommode et fin, où rien de fort
» ne se fait jour, où rien ne passe hors la pous-
» sière ; mais, par le sophisme et le fer, écra-
» sez tout : tout se tamise.

» — Prince ! l'Église a ses lumières.

» — Oui, que depuis l'ère chrétienne on se
» passe de main en main; mais le flambeau va
» s'éteignant ; on crie en vain : *ouvrez les yeux ;*
» chacun regarde, et nul n'y voit goutte. »

Savoisy recule indigné.

« — J'ai achevé ma mission : souffrez que je
» sorte, mon prince.

» — Déjà ! Pourquoi si promptement ? dit le
» régent d'un ton railleur. M'est avis que tu
» serais en disposition de prendre parti dans les
» controverses du schisme : en ce cas, je ne
» vois pas pourquoi tu blâmerais l'émeute
» d'hier; car il entre quelque chose de sacré

» dans les frénésies séditieuses de l'université :
» et cela mérite examen. Ton Urbain VI est
» pour la Sorbonne. Au surplus, l'ordre renaî-
» tra, ne fût-ce que par le désordre ; car, le
» plus grand ennemi du feu révolutionnaire,
» c'est lui-même Qu'il brille et brûle! il se
» dévore.

» — Prince! une question, dit Ripert. On
» vous entretenait tout à l'heure de la célèbre
» Étiennette. Et vous comptez...

» — Punir cette fille. J'en ai ce matin donné
» l'ordre ; et l'on m'aura sans doute obéi. »

Le comte a changé de visage.

» — O monseigneur! grâce pour elle! Sa
» mère m'a nourri de son lait. La pauvre Étien-
» nette m'est chère ; elle est coupable, je l'a-
» voue ; mais sa famille l'est plus qu'elle ; et
» c'est l'influence du père...

» — Calme-toi! interrompt le duc. Je n'ai
» point eu la barbarie d'ordonner le supplice de
» ta protégée. Son sexe a droit à la pitié. Mais

» ma vengeance a frappé son père ; j'ai fait ar-
» rêter Paul Morand, le tavernier du Châtelet,
» par les archers de la connétablie : et cet incor-
» rigible rebelle, après un châtiment sévère, a
» dû être chassé de Paris.

» — Et quel était ce châtiment ? balbutie le
» comte effrayé.

» — Trois cents coups de hart sur l'échine. »

Ripert pousse un cri de douleur.

« — Trois cents coups ! on peut en mourir.
» C'est un effroyable supplice !... Et où a-t-il eu
» lieu, monseigneur ?

» — Sous les gibets de Montfaucon.

» — Pauvre Morand ! s'écrie Savoisy. Étien-
» nette !... Pauvre Étiennette !... »

On frappe... un chambellan se présente.

« — Duc d'Anjou ! le roi vous demande. »

Le régent de France s'incline.

« — Je me rends de suite à ses ordres. »

Il s'est retourné vers Ripert qui, morne,

abattu, désolé, demeurait sans force et sans voix.

« — Il y a ce soir fête à la cour : tu y es in-
» vité par le roi. Tu t'y rendras, mon jeune
» ami !

» — Est-ce un devoir?

» — Sans doute.

» — J'irai. »

Il allait sortir de la salle.

« — Un instant! continue le prince en le re-
» tenant familièrement par la manche de son
» pourpoint. Les hautes affaires du royaume
» ont détourné mon attention de tes intérêts
» personnels : il est juste que j'y revienne. Tu
» as bien rempli ta mission. Que désires-tu
» pour récompense ? »

Ripert était sans ambition. Longtemps attaché au régent, qu'il n'avait pu juger dans le principe, il l'avait servi avec affection, sans vues intéressées, sans intrigue ; il eût voulu conti-

nuer ainsi; mais la mort de son père, attribuée en partie aux violences du prince, était venue le consterner. Depuis lors, éclairé peu à peu sur le caractère de Louis, tant par le bruit public que par les paroles d'Ambroise, il s'était effrayé d'un tel maître; et le quitter était son vœu. Il sentait venir le mépris; il allait arriver à la haine.

« — Je recherche peu les grandeurs. ré-
» pond froidement le guerrier. Si Dieu
» m'exauçait, que voudrais-je? une vie sans
» éclat, mais pure : une vie simple, mais sans
» tache.

» — En ce cas, je te vois cloîtré, dit le duc
» avec ironie, car, prends-y bien garde, jeune
» homme! quand, pour se garer saintement
» des aiguillons de la chair et des déréglements
» du péché, l'on ne met entre soi et le monde
» qu'une résolution, la barrière est faible et fra-
» gile. Un monastère est chose plus sûre. Contre

» les passions, mon ami! quelque bien abrité
» qu'on soit derrière une volonté d'airain, on
» est mieux sous des murs de pierre.

» — Messire duc! répond Savoisy, je n'ai
» aucun penchant prononcé pour les austérités
» du couvent. Si je me rends au pied des autels,
» ce ne sera point comme prêtre.

» — Tu veux te marier!... je comprends. A
» la bonne heure : il faut une femme : un riche
» parti : je m'en charge.

» — Je vous remercie, monseigneur. Mais
» mon père, avant de mourir, a voulu choisir
» ma compagne; et son ordre m'a enchaîné.

» — Tu es donc fiancé, Ripert? Où est ta
» future?....

» — A Paris.

» — Tu la nommes?

» — Agnès Desmarets.

» — Qu'entends-je!... et vous l'épouseriez!
» dit le prince d'un ton sévère. Quoi! la fille du

» fameux Jean! mais le roi déteste cet homme;
» il nous est odieux à tous. Desmarets, héros
» populaire, est un phare séditieux. Il admet
» Culdoë chez lui, il soutient Nicolas Flamand,
» il a les monarchies en haine et les républiques
» en amour. Ce magistrat, rhéteur éloquent,
» est le plus dangereux des rêveurs, car c'est de
» bonne foi qu'il croit aux droits de la truan-
» daille, à la sainteté des révoltes, et aux chi-
» mères de la liberté. L'insensé joue avec des
» flammes, il périra dans le brasier. Ripert!
» point d'alliance avec lui.

» — Seigneur duc! a repris le comte, je
» n'ai encore pris sur l'union projetée aucune
» résolution formelle. Mais si, d'accord avec
» mon cœur, ma conscience me prescrit d'obéir
» aux volontés de mon père, j'épouserai Agnès
» Desmarets.

» — Votre roi, sachant cet hymen, n'a qu'à
» dire : *Je le défends.*

» — Ma réponse au roi la voici : *Mon père m'a*
» *dit :* JE L'ORDONNE.

» — Folie !

» — Sagesse !

» — Orgueil ! Sortez. »



V.

Tout se disposait, à *l'hôtel solennel des grands ébattements* [1], pour une soirée de plaisirs. Les officiers de la maison royale, en tenue de cour plénière, étalaient leurs brillants costumes. Une foule de sergents, d'huissiers et de gens d'armes affluaient aux portes du palais avec leurs

[1] Nom donné à l'hôtel Saint-Paul. Préambule de l'édit de 1364.

masses d'argent et leurs hallebardes. Les chevaliers d'honneur, en habits d'étoffe vermeille, à larges broderies en or, occupaient la salle du trône; les maîtres d'hôtel, en robe de velours inde et tanné, s'étaient rendus chacun à leur poste. Les pannetiers, échansons et valets tranchants, circulaient çà et là, en costume de satin blanc. Les valets de chambre portaient des robes bleues d'un côté et noires de l'autre; les sommeliers en avaient de moitié brunes et de moitié pourpres. Les écuyers de cuisine étaient vêtus de houppelandes en soie [1]; et, dans la demeure du roi, tout était richesse et splendeur.

Déjà des milliers de bougies [2] éclairaient les vastes galeries de l'hôtel Saint-Paul. Les salons d'*Alexandre* et de *Bourbon* [3], chargés de mer-

[1] Voyez sur ces costumes divers *la France au 14e siècle*, t. IV, ch. 59, p. 123 et suiv. — Villaret, *Hist. de France*, t. X, 377.

[2] On commença à cette époque à donner le nom de *bougies* à de petits cierges pour les appartements. — Marchangy. *Tristan le Voyageur*.

[3] On leur donnait ce nom parce que le premier était tendu d'une

veilleuses tentures, s'offraient éblouissants de luxe; mais rien ne pouvait se comparer à la magnificence inouïe de la salle de *Charlemagne;* ses murs de cent pieds de longueur, tendus en étoffe bleue, étaient parsemés de lis d'or, d'étoiles en rubis et de feuilles en émeraude [1]. Le plancher, avait un tapis à figures : on le nommait *les sept sciences* [2]. Les vitraux de cette enceinte prestigieuse représentaient une réception solennelle des chevaliers de l'ordre du nœud [3]. Et, sous un dais d'or et de pourpre, on y voyait le trône du roi.

tapisserie d'Arras, représentant *Alexandre* avec ses douze pairs, tenant cour plénière à Babylone; et le second d'une tapisserie où se voyait la reine Jeanne de Bourgogne, revoyant la duchesse, sa sœur, dans la forêt de Clermont après sa captivitié. — Marchangy. *Tristan le Voyageur*, t. IV, p. 37 et 38.

[1] Marchangy. *La France au quatorzième siècle*, t. IV, p. 39.

[2] *Inventaire général du roi Charles V.* Ext. des Mss. de la bibl. du roi, coté 8356. Il y avait un tapis nommé *les Sept Péchés mortels.*

[3] Ordre institué par Louis d'Anjou. — *Tristan le Voyageur*, t. IV, p. 39.

De chaque côté des lambris de ce salon, dont les poutres et les solives étincelaient de fleurs de lis, un double rang de banquettes et d'escabelles avait été préparé pour les princes du sang, les pairs de France, les hauts dignitaires et les nobles dames que Charles VI avait conviés à sa fête. Des fanfares se faisaient entendre, des *quadrilles* s'organisaient [1]; la joie brillait sur les visages, et l'air s'embaumait de parfums.

Savoisy, sombre et attristé, traversait la salle royale; en quittant le duc d'Anjou, il avait couru chez Étiennette. Hélas! victime du régent, l'herbagère avait disparu; et, après de vaines perquisitions, tout ce que Ripert avait pu découvrir, c'est qu'elle accompagnait son père quand les estafiers de Louis le traînaient au supplice. Oh! sans doute Étiennette, au pied des gibets de Montfaucon, avait entendu les

[1] *Quadrilles* : danses de l'époque. Voyez les auteurs cités.

cris du malheureux patient que déchirait la hart des soldats. Elle avait assisté aux tortures… Et lorsqu'on avait jeté le proscrit hors des murs de la grande ville, elle seule encore, sans doute, était demeurée près de lui.

L'image de la pauvre fille, à genoux au pied des potences, arrachée des bras de son père, et criant, de loin, grâce aux bourreaux; cette image déchirante était constamment présente à la pensée de Savoisy, et le poursuivait jusqu'au milieu des enchantements de l'hôtel Saint-Paul. Son cœur était hors de la fête ; et en lui, comme un fer ardent, les férocités du matin avaient tué les joies du soir.

Des acclamations, parties du fond de la salle de Charlemagne, ont annoncé l'entrée du jeune roi. Charles VI, arrivé à cette douteuse saison de la vie où l'on n'est ni enfant ni homme, éprouvait les ennuis des deux âges, sans en avoir

les jouissances. Il avait de beaux yeux bleus, de longs cheveux châtains, la bouche ornée de dents magnifiques, et une stature élégante. Son visage était agréable, mais son front était soucieux. Était-ce un noir pressentiment de l'avenir qui tourmentait déjà son âme? On aurait pu le présumer : car il y avait dans son regard inquiet, tantôt trop vif, tantôt trop terne, une expression vague et fatale qui effrayait l'observateur. Contraint de se livrer prématurément à des occupations au-dessus de son intelligence, il avait beaucoup trop développé ses facultés morales et pas assez ses forces physiques. Une rêverie continuelle, interrompue brusquement par de rapides éclats de gaieté, une gravité mélangée d'étourderie, et les réflexions du vieillard sur le front de l'adolescent, lui donnaient un aspect étrange. Son humeur était affable et douce, mais fantasque et mélancolique; il riait parfois sans motif, il tressail-

lait souvent sans cause. Le futur époux d'Isabeau de Bavière semblait, par avance et de loin, frappé du sceau de l'infortune [1].

De jeunes seigneurs l'entouraient. L'un d'entre eux, captivant l'attention des dames de la cour, était le *Petit-Jéhan de Saintré* [2], page du seigneur de Prueilli. Près de lui se remarquait *Boucicault* que devait immortaliser un jour une série de hauts faits d'armes. La foule, pressée autour d'eux, cherchait à s'approcher du monarque. Tous les grands noms de France étaient là.

Charles VI aperçoit Ripert. Fils d'un favori du feu roi, Savoisy avait souvent partagé les jeux du dauphin, quoique bien plus âgé que lui. Les premières affections de l'enfance ont un caractère ineffaçable. Charles VI portait un vif intérêt à ses compagnons de plaisirs; et Ripert était bien en cour.

[1] Le portrait est exact. Voyez tous les historiens.

[2] *Tristan le Voyageur*, t. IV, p. 34.

« — Approche, dit le jeune monarque, » avec une touchante bonté, nous te revoyons » avec joie. Ton absence a été bien longue. »

Ces mots étaient encourageants. L'élève d'Ambroise s'incline ; une réponse respectueuse allait sortir de sa bouche : le duc d'Anjou prend la parole :

« — Pourquoi donc, Ripert, ce matin, nous » avoir caché tes hauts faits?... pourquoi n'a- » voir pas dit un seul mot de tes nocturnes » aventures?... ces récits nous eussent charmés. » Rien de plus remarquable en effet. Une litière » armoriée, assaillie par la population des » cloaques : une noble dame livrée sans dé- » fense à la brutalité des truands : puis, soudain, » comme par miracle, un guerrier en habit de » clerc, un sauveur armé d'une épée, un héros ! » un dieu !... SAVOISY ! »

Il sortait de cette exagération de flatterie équivoque une vapeur de gaie malveillance, qui, au lieu d'appeler l'éloge, provoquait à la mo-

querie. Ripert, quoique blessé au vif, reste froid et silencieux. Sa lèvre s'est relevée de côté avec une inattention dédaigneuse; il n'a ni répondu ni souri. Le prince régent continue :

« — Et quelle chance de bonheur! sauver la » vicomtesse de Meaux, la plus célèbre de nos » belles, l'orgueil de nos palais, la divinité de » nos fêtes! celle que tous les yeux admirent, » que toutes les voix encensent, et que tous les » cœurs idolâtrent!... Heureux sire de Savoisy! »

Le comte a pâli de colère, mais aucun mouvement d'indignation n'a trahi ses secrets sentiments. Le duc, selon les bruits publics, aimait la vicomtesse de Meaux; il s'approche du chevalier, pose sa main sur son épaule, et d'un ton familier poursuit :

« — Ripert! prends-y garde, pourtant! la » vicomtesse n'est plus libre. Si elle n'a pas » donné son cœur, elle a du moins promis sa » main. »

Mais le roi fronçait le sourcil. Les malins discours de Louis, attaquant Ripert hautement, lui ont visiblement déplu.

« — Savoisy! dit le noble prince, ta con-
» duite a été d'un brave; et nous savons l'appré-
» cier. La belle vicomtesse est ici. Va lui pré-
» senter tes hommages.

» — Son futur époux est près d'elle, » a répliqué le duc d'Anjou, d'un ton méchamment sardonique, « gare à qui court sur ses brisées!
» le comte de Trie-Château est le plus adroit de
» nos braves. Le *pré aux Clercs*[1] en sait quelque
» chose. »

Savoisy relève la tête, et se tourne vers le régent.

« — Je cours de ce pas, monseigneur, m'at-
» teler au char de la vicomtesse. Le roi m'en-
» gageait à le faire, vous venez de m'y décider. »

Éloïne de Meaux, dame de la duchesse de

[1] Champ d'honneur des duels de l'époque.

Bourgogne, avait été mariée à quinze ans, par arrangements de famille, à un vieillard au bord de la tombe. Retournée au couvent en sortant de l'autel, elle n'avait plus revu son mari. Le vicomte de Meaux était mort peu de jours après la cérémonie nuptiale; et, veuve sans avoir été véritablement épouse, Éloïne, trois ans plus tard, était entrée dans le monde, avec le rang de dame d'honneur, une immense fortune, et le titre de vicomtesse.

Elle a accueilli son libérateur avec le sourire du plaisir et de la reconnaissance. Oh! la veille, pâle et mourante, elle était bien belle sans doute; mais les ténèbres et la peur couvraient ses traits d'un voile funèbre. Ici, quel changement complet! plus de souffrance, plus d'effroi : l'éclat radieux des lumières se reflétait sur son visage; il y avait autour de son front une auréole de bonheur. Les fleurs, les pierreries, les dentelles, lui composaient une parure à la fois simple et fastueuse, demi-vraie, demi-idéale, et tout cela

mêlé de parfums, de scintillements, d'harmonie. Il y avait luxe de prestiges. N'en eût-elle eu que la moitié, c'eût été beaucoup trop encore.

Éloïne, accoutumée aux adorations, se livrait trop, peut-être, à leur charme. Elle aimait le monde et ses fêtes, elle y régnait si puissamment!.... Comment Ripert eût-il pu résister à l'enchanteresse! Elle lui adressait la parole, au milieu d'un cercle de rivaux, avec une préférence marquée. Son œil, langoureux et coquet, semblait encourager ses hommages. Quel trouble agitait Savoisy! il se livrait aux enchantements de la soirée avec tout l'abandon de la jeunesse et de l'inexpérience. Étiennette, son père, le duc d'Anjou, Trie-Château, Agnès Desmarets, tout cela était oublié. Tantôt assis près d'Eloïne, tantôt, l'entraînant à la danse, il écoutait sa douce voix et y mêlait ses tendres soupirs. Son encens avait donc su plaire!..... Oh! il y avait des ravissements et

des merveilles à tout ce qui se passait en lui!... il jouissait et s'enchantait comme si, pour la première fois, apprenant à exister, il se trouvait des sens et une âme. Un univers neuf, inconnu, s'ouvrait immense devant lui : la création tout entière lui paraissait en fête. Cette tiède vapeur d'une nuit de musique et de bal, ces frôlements de fleurs et d'hermines, ces dômes rayonnant de lumières, cette atmosphère de parfums, de volupté, de splendeur et d'amour, ces demi-mots d'une âme à une âme, jetés inentendus par la foule, et saisis comme en tête-à-tête, ces contacts si électrisants, ces tressaillements si compris, ces craintes d'avoir trop parlé mêlées au regret de n'avoir pas dit assez, ces luttes expansives trahies par des manières calculées : que de magies! que de délire! c'était trop d'émotions successives! le bonheur, dépassant les bornes, risquait d'arriver aux souffrances.

La douzième heure de la nuit allait sonner. Une nouvelle galerie s'est ouverte. On y avait élevé des dressoirs chargés de vins épicés, de viandes froides, de cotignac musqué, de sangliers à la crème, de cygnes en pâtisserie portant au cou les armes de France [1], de dragées de St-Roch, de miel durci en cristal, de fruits, de liqueurs, de conserves, et de pains en sucre de Rhodes [2].

Les conviés à la fête ont quitté le salon des danses, et se précipitent avec transport vers la galerie des banquets. Ripert guidait les pas d'Éloïne. Dans le trouble occasionné par le déplacement général, que de tendres rapprochements! que de timides hardiesses !... Les paroles de Savoisy, entrecoupées, brèves, confuses, n'avaient souvent ni règle, ni suite ; il fallait en

[1] Voyez *le livre du grand et très-excellent cuisinier Taillavant*, Mss., t. , n. 3838, 5583, bibl. du roi.

[2] De Serres. *Théâtre d'Agriculture*, t. II, p. 411. — *Tristan le Voyageur*. Marchangy, t. IV, ch. 60.

chercher le sens. O délices d'une passion au berceau qui bégaie un idiome inconnu ! premiers essais d'un amour enfant, qui fait du trouble un entretien, et fait du soupir un aveu !.... Éloïne et Ripert, en dehors du spectacle qui les entourait, car elle aussi commençait à aimer, Éloïne et Ripert, au milieu du monde et des fêtes, avaient alors un monde à eux seuls, une fête, un spectacle à part : une âme à deux : ils n'étaient qu'un.

Le comte de Trie-Château, suzerain à créneaux altiers, à front mâle et à haute taille, aborde en ce moment Savoisy. Son visage basané, ses brusques mouvements et son abord farouche, ont effrayé la vicomtesse.

Il approche ; il parle à voix basse.

« — Vous ignorez peut-être, messire ! qu'il
» est de téméraires hommages? »

La réplique est du même ton.

« — Vous ignorez peut-être, messire, qu'il
» est de ridicules remarques? »

Le bruit, la foule et la musique empêchaient d'ouïr les rivaux. Le sire de Trie continue.

« — Mes conseils...

» — Qui vous les demande?

» — Mes droits...

» — On peut les contester. »

Trie-Château ne se contient plus ; sa voix est étouffée par la rage.

« — Je vous défends d'aimer cette femme.

» — Je vous défie d'y mettre obstacle. »

Eloïne n'a pu saisir au passage ces mots laconiques si rapidement échangés auprès d'elle ; mais son instinct de femme et d'amante a pressenti quelque malheur. Elle a tiré le bras de Ripert ; et, l'entraînant au milieu de la foule vers la galerie des banquets, elle a séparé les rivaux.

Mais, dans son empressement à s'éloigner du comte de Trie, un nœud de rubans mi-parti rose et vert, couleurs qu'elle avait adoptées,

s'est détaché de son corsage; il tombe, une main le ramasse : c'était celle de Savoisy.

« — Noble dame, dit le guerrier, en mé-
» moire de la nuit dernière, octroyez-moi le
» nœud que je tiens : ce me sera un titre de
» gloire et un talisman de bonheur; si n'étaient
» ceux qui nous observent, je vous le deman-
» derais à genoux. »

Eloïne agitée, tremblante, et poursuivie par l'idée qu'une provocation avait pu ou pourrait avoir lieu entre Ripert et Trie-Château, répond sans réfléchir, à la hâte : et ces mots sortent de ses lèvres :

« — Ce ruban!... oui,... conservez-le; mais
» ne restez point au banquet; et si mon repos
» vous est cher, quittez la fête : je l'exige. »

Que l'accent peut dire de choses! Ripert a compris le trouble de la vicomtesse; il a entendu plus que ses paroles, il a saisi le sentiment qui les avait dictées; son cœur en bat d'orgueil et de joie.

« — Je vais vous conduire aux dressoirs, » répond-il d'un ton pénétré; puis, je sortirai » du palais. Oh! qu'ai-je besoin maintenant des » solennités de la cour? j'ai la mienne au fond » de mon cœur : la mienne, tout entière, à moi » seul. Un instant encore, et je pars. »

Il n'était resté sur le visage du preux, après son dialogue avec Trie, aucune trace visible d'indignation ni de colère; son beau front était sans nuage, et la vicomtesse de Meaux s'était peu à peu rassurée. Un groupe de hauts barons et de grands dignitaires barraient le passage des portes; tout à coup le groupe s'entr'ouvre : il en sort le roi et ses oncles.

« — Oh! oh! dit le régent à Ripert, avec le » ton de raillerie qui lui était habituel, cheva- » lier de la vicomtesse! vous oubliez Agnès » Desmarets.

» — Agnès! interrompt le monarque.

» — Oui, sa fiancée, sa future, répond le » duc en ricanant; la belle a pourtant peu de

» charmes ; mais l'amour a les yeux bandés :
» et le sire de Savoisy, repoussant ce matin mes
» observations à cet égard, m'a adressé ces
» mots solennels : *j'épouserai Agnès Desmarets.*
» C'est singulier ; mais c'est formel.

» — Ripert,... serait-ce un badinage ! « a repris le roi mécontent.

L'oncle de Charles VI jouissait délicieusement de l'affreuse position du jeune homme. Il se vengeait en pleine liberté de l'audace avec laquelle il lui avait résisté le jour même. Il avait déjà remarqué, avec jalousie et fureur, ses succès auprès d'Eloïne ; après avoir frappé le père, sa haine menaçait le fils. Hélas ! le loyal chevalier, incapable de proférer un mensonge, et craignant aux yeux du public de compromettre Agnès Desmarets, hésitait à faire réponse ; il gardait un silence étrange,... et la vicomtesse était là.

« — Parle donc, Ripert ! dit le roi. Cette
» Agnès Desmarets !... tu l'aimes?

» — Sire ! répond Savoisy d'un ton ferme, » aucune femme ne m'a permis jusqu'à ce jour » de lui adresser ces mots : *je vous aime ;* et, » revenu hier d'Italie, hier j'avais encore le » cœur libre. »

La vicomtesse de Meaux, qui avait dégagé son bras de celui de Ripert, restait comme clouée à sa place ; l'âme oppressée... elle écoutait.

« — Libre ou non, poursuit le régent, ton » cœur prend de bizarres ébats. Que d'aven» tures il mène de front ! Quand on a de pareils » succès : aimer, *oui ;* mais épouser, *non.* » Vrai démon de bonnes fortunes ! la bour» geoise !... et la noble dame !... Ici Agnès, là » Étiennette.

» — Étiennette ! s'écrie le roi.

» — Oui, l'héroïne des émeutes, a répliqué » Louis d'Anjou, l'herbagère du Châtelet : celle» là du moins est fort belle. Savoisy l'appelle » *ma sœur ;* et cette sœur, du fond des tavernes,

» à en croire certains récits, meurt en secret » d'amour pour son frère...

» — Monseigneur! interrompt Ripert, le- » vant un front calme et tranquille, songez que » je ne puis me défendre. Monseigneur, le res- » pect m'enchaîne; si mon indignation se tait, » n'en comprenez-vous pas la raison! C'est » que, sans armes contre vous, j'ai devant » moi *l'oncle du roi.* »

Eloïne n'écoutait plus : au nom d'Étiennette, au souvenir de l'herbagère et de son inconcevable langage, un froid mortel l'avait saisie : une énigme était expliquée. Elle se tourne languissamment, et sans dépit marqué sur les traits, vers le petit Jéhan de Saintré ; sa main s'était tendue vers lui :

« — Où est madame de Bourgogne? pour- » riez-vous me conduire à elle?

» — Volontiers, dit le joyeux page. »

Et, perçant la foule, ils s'éloignent.

Le roi, d'un geste impératif, écarte brusque-

ment Savoisy. Le noble chevalier se retire. Il a déplu au prince; il le sent. Il a entassé faute sur faute. Tout lui a été hostile et fatal. Aucun ami ne vient lui adresser la moindre consolation. On l'évite; il reste isolé.

Le ruban de la vicomtesse était encore entre ses mains. Quelqu'un s'approche et le remarque: c'est un chef à rude langage. Tous deux se trouvaient à l'écart.

« — Voilà de charmantes couleurs. »

Et Ripert, en face de lui, voit le comte de Trie-Château.

« — Couleurs d'espérance et d'amour, ré-
» pond-il d'un ton sec et froid.

» — Et vous espérez?

» — Pourquoi non?

» — Et l'on vous aime?

» — Pourquoi pas?

» — Vous oseriez porter ce ruban?

» — M'interpeller de cette sorte, c'est le pla-
» cer sur ma poitrine. Tenez, messire! l'y voilà.

» — Il pourrait ne pas y vieillir.

» — Malheur à qui voudrait l'en tirer!

» — Sortons!

» — J'allais quitter cette enceinte; je l'avais
» promis.

» — Et à qui?

» — A la vicomtesse de Meaux.

» — Son but?...

» — Je ne l'ai pas demandé.

» — Imposteur!

» — Insolent!

» — Partons.

» — Quelles armes?

» — Glaive et dague.

» — Quelle place?

» — Le Pré-aux-Clercs. »

VI.

Tandis que la brise des nuits portait au loin, comme de mélodieux soupirs, les bruits de la fête royale, une barque rapide et légère, se dirigeant du côté de la tour de Nesle, remontait le cours de la Seine. Des ténèbres épaisses couvraient la ville; et la grande horloge de la cathédrale sonnait deux heures du matin [1].

[3] C'était le sonneur de Notre-Dame qui réglait l'heure à Paris. (*La France au XIVe siècle*, t. III, p. 241.)

Le bateau contenait six hommes; ils s'entretenaient à voix basse. Un d'entre eux paraissait exercer une sorte de suprématie sur les autres; sa parole était âpre et rude : c'était l'homme des séditions, le fameux Nicolas Flamand. Jean Culdoé, prévôt des marchands, était assis auprès de lui.

« — Oui, je le sais de bonne source, disait » Flamand aux bateliers, le tavernier du Châ- » telet est mort dans les bras de sa fille.

» — En quel endroit?

» — Dans un fossé. Sur le chemin qui mène » à Rouen.

» — Eh! quoi! sans secours? sans asile?

» — Abandonné du Ciel et des hommes : le » long d'un bois sauvage, la nuit : les plaies » ouvertes et sanglantes, les os à jour, le corps » mutilé : n'ayant près de lui qu'Étiennette.

» — Infamie! s'écrie Culdoé. Et l'on danse » à l'hôtel Saint-Paul!

» — Oh! reprend Nicolas Flamand, les
» ripailleurs dorés et titrés, qui là-haut se
» gaussent de nous, remporteront tant de vic-
» toires sur le peuple, que le peuple, de chute
» en chute, montera les chasser de chez eux.
» Compagnons! la vengeance approche.

» — Et qu'est devenue l'herbagère?

» — Elle est parmi les siens, à Rouen. Son
» père était de race normande.

» — Le régent a juré sa perte.

» — Nous! jurons celle du régent.

» — Oui! oui! crient tous les gens de la
» barque, à mort le traître! à mort le régent!

» — Son cœur est un pourpoint de soie : le
» nôtre est une lame d'acier. La soie brisera-
» t-elle le fer?....

» — Nicolas! dit Jean Culdoé, le vil bor-
» delier qui nous gouverne a pris récem-

» ment une nouvelle maîtresse : et devinez
» qui ?... la fille du juif Isaac. Il se rend la nuit
» auprès d'elle ; et, pour cacher ses ribaudailles,
» on dit qu'en secret, déguisé ; le duc, nouveau
» Jacob à faux poils, se rend chez elle avec une
» barbe postiche.

» — Mécréant à manteau d'hermine, ajoute
» un goguenard à rapière, il va fatrouillant aux
» clapiers ; et puis, courant de là aux autels,
» il baise, à genoux, les reliques ! Par le juif
» errant du Calvaire ! marchons sur lui ! mar-
» chons sans repos ! marchons souliers ferrés,
» jambes nues ! jusqu'à ce que nous puissions,
» sous nos pieds, écraser sa face insolente !

» — Silence ! interrompt un rameur : n'en-
» tendez-vous pas quelque bruit ?

» — Je sais ce que c'est, camarade : un
» homme s'est suicidé la semaine dernière, ici,
» tout près, au bord de l'eau ; et de temps en

» temps, nuit et jour, on vient fustiger son ca-
» davre[1]. Que n'est-ce celui du régent!

» — Pauvre Morand! dit Culdoé, quand il
» reçut à Montfaucon trois cents coups de hart
» sur les reins, ce n'était pas un cadavre qu'on
» fustigeait. Qu'il a dû souffrir!

» — Et sa fille!

» — Plus encore que lui peut-être.

» — Aussi vengera-t-elle sa mort, a repris
» Nicolas Flamand; les Rouennais, armés jus-
» qu'aux dents, sont prêts à secouer leurs chaî-
» nes; ils n'attendent plus qu'un signal: Étien-
» nette le donnera.

» — Quel roi choisira-t-on?

» — Pas de roi!

» — Que mettre à la place? *personne?*

[1] Voyez sur ce singulier usage de l'époque: Monteil, *hist. des Fr. au* 14e *siècle*, t. II, p. 243.

» — Si fait, mes amis : *tout le monde.*

» — C'est beaucoup. Pourra-t-on s'entendre?

» — Renversons d'abord ce qui est, puis » nous verrons ce qui sera. Le principal, d'a- » bord, est d'abattre.

» — Mais, a riposté un pêcheur, il y a » danger.

» — Aurais-tu peur? répond Nicolas d'un » ton brusque. Eh! misérable poissonnier! en » ce cas tu fais partie de cette lâche espèce qui » aime mieux gagner de l'or à tendre la main » que de la gloire en risquant sa tête. Esclave! » si tu penses ainsi, sors de nos rangs : j'y veux » des hommes.

» — Regardez!... s'écrie un rameur. J'aper- » çois là-bas des lanternes,... tenez,... suspen- » dues à des arbres... Un combat de nuit, je le » gage.

» — C'est que la loi punit les duels [1] : il faut » se cacher pour s'occire. Et les gens du guet!... » s'ils passaient!

» — Voit-on d'ici les champions?...

» — Presque pas : le brouillard les cache.

» — Paix!... j'entends des fers qui se croi- » sent; ce sont des chevaliers, des nobles [2] : » écoutez le cliquetis d'armes.

» — Oui, oui, plus de doute : on se bat. » Mais qu'il fait noir! Où sommes-nous ?

» — Tout en face du *Pré-aux-Clercs*.

» — Si c'était une embûche?... un meur- » tre?...

[1] *Essais historiques sur Paris*. Saint-Foix, t. I, p. 231. — Brantôme. *Mémoires sur les duels*.

[2] Les roturiers et les serfs ne pouvaient se battre qu'avec des bâtons : ils paraient les coups avec un bouclier. — Saint-Foix. *Essais hist.*, t. I, p. 243.

» — Eh ! non : c'est un combat à outrance ;
» ici, d'après l'usage, on se tue.

» — Chut !... un long cri !...

» — Quelqu'un est mort.

» — Mes amis ! si nous débarquions? on
» peut sauver un homme.

» — Et un brave.

» — Courons ! plus de retards!

» — Courons ! »

La barque a touché le rivage ; Nicolas Flamand et les siens se dirigent vers les lanternes ; des gémissements plaintifs se faisaient entendre ; ils arrivent au théâtre du combat ; leurs pieds glissent... Dieu ! que de sang !

Deux corps sont étendus sur le sol , tous deux percés de part en part ; la lutte a dû être acharnée ; car , les épées s'étant rompues , la dague a remplacé le glaive. Il fallait mort d'homme ; elle y est.

« — Celui-ci, dit Jean Culdoé, ne donne » aucun signe de vie : robuste guerrier, cepen- » dant ; vigueur inutile : il n'est plus.

» — Quant à celui-ci, dit Flamand, je pense » qu'il respire encore.

» — Tâchons de bander ses blessures.

» — Emportons-le.

» — Mais où le mettre?

» — Au fond de la barque, il y a place.

» — Qu'en ferons-nous après ?

» — Nous verrons. Sauvons-le d'abord.

» — Sauvons-le. »

Un brancard, construit à la hâte, emporte le guerrier mourant ; et, poursuivant sa course nocturne, le bateau remonte le fleuve.

VII.

Au fond d'un vaste et sombre hôtel, dans une chambre à demi éclairée et derrière d'épais rideaux, le beau comte de Savoisy gisait sur un lit de douleurs. Chez qui l'avait-on transporté? chez l'avocat-général Desmarets.

Jean Culdoé, prévôt des marchands, ayant examiné attentivement dans sa barque le blessé

du Pré-aux-Clercs, avait reconnu Savoisy. Admis de tout temps chez le premier magistrat de Paris, il y avait vu Ripert avant son voyage de Naples, et même y avait entendu parler confusément d'une alliance projetée entre Agnès et lui; la demeure de Desmarets était donc celle, aux yeux du prévôt des marchands, qui convenait le mieux au malade. Ripert, privé de toute connaissance, ne pouvait exprimer ni désirs ni volonté; les bateliers l'avaient déposé chez Desmarets; un des meilleurs docteurs de Paris y était accouru sur-le-champ; l'avocat-général n'avait négligé aucun soin pour sauver les jours du malade; et, près du lit de son élève, Ambroise priait nuit et jour.

Oh! sans doute les secours d'un esculape habile, et les sollicitudes d'une affection paternelle, avaient fortement contribué à la guérison de Ripert; mais leurs efforts eussent peut-être échoué sans l'aide d'une autre puissance... Agnès Desmarets était là.

Qu'elle avait ressenti d'angoisses pendant ces longs accès de fièvre qui ne laissaient aucun repos au malheureux blessé!... Hélas! depuis nombre d'années la pauvre Agnès aimait Savoisy.

Sans cesse entre la vie et la mort, il ignorait encore où il était. Il n'avait reconnu personne. Son délire était continuel; et, dans ce déplorable état, le peu de mots sortant de ses lèvres brisait le cœur de sa gardienne.

« — Éloïne!... viens!... je t'appelle... Et
» ton ruban!... je l'ai... Sauve-moi. »

Puis, il appelait Trie-Château.

» — Couleurs d'espérance!... Messire...
» Pourquoi pas!... Sortons!... glaive!... mort.»

La jeune fille écoutait douloureusement ces mots sans liaison et sans suite. Une autre n'y eût rien démêlé, Agnès y avait tout compris.

Elle avait vu Ripert fréquemment avant son

départ pour l'Italie. Il se plaisait chez Desmarets. Un vague espoir de mariage s'était offert à sa pensée : rêve de joie et de bonheur. Elle promettait alors d'être belle ; et celui qui remplissait son cœur l'avait souvent regardée avec un doux et tendre intérêt. O douleur ! Depuis cette époque, une maladie funeste était venue enlever à son teint la fraîcheur de la jeunesse, et à ses traits le charme de la beauté. Agnès, décolorée, souffrante, n'avait conservé de remarquable que l'expression de son regard, l'élégance de son maintien, le blond cendré de ses cheveux et la blancheur de sa peau. Ses mains étaient jolies, ses dents admirables ; mais hélas ! que d'éclat perdu !

Mélancolique et gracieuse, elle marchait, découragée, dans la vie, avec la triste persuasion que, disgraciée de la nature, et condamnée par cela même à un éternel isolement de cœur, elle ne serait jamais aimée. L'infortunée, s'exagérant son manque d'attraits, avait renoncé à

Ripert. Plus de mariage pour elle. Pauvre enfant! pieuse et résignée, à peine âgée de dix-sept ans, n'ayant ni santé ni plaisirs, elle passait, comme une ombre errante, à côté des joies de la terre, sans soupir, plainte, ni murmure. La douce fille regardait : puis, détournant la tête en silence, elle continuait sa route.. C'était une âme pure et sereine que Dieu, sur une voie d'épreuves, envoyait souffrir ici-bas avant d'en faire un ange là-haut. Ah! lorsqu'à genoux, en prières, les mains jointes, vêtue de blanc, elle élevait ses yeux vers la voûte immortelle, Agnès, en sa suave enveloppe, était si pure de taches humaines, si belle d'espérances divines, qu'on eût été tenté de lui dire : « *Esprit céleste! où sont tes ailes?* »

Ripert avait remarqué vaguement les soins tendres et attentifs de celle qui veillait sur lui. Il l'avait vue panser ses plaies; il lui avait même adressé plusieurs fois, par un sentiment machinal, quelques mots de reconnaissance. En fait

de potions et de breuvages, il ne voulait rien prendre que d'elle, et n'obéissait qu'à sa voix. Mais qui donc était sa gardienne? il ne l'avait pas demandé. Connaissait-il ses traits? pas encore.

Sa raison enfin se réveille. Un matin, assis sur son lit, il voit un prêtre à ses côtés.

» — Ambroise! s'écrie-t-il, mon père!

» — Oui, cher enfant: c'est moi, dit l'abbé.
» Grâce à Dieu, te voilà sauvé. Oh! j'ai bien
» prié.

» — *Elle* aussi.

» — *Elle!* de qui veux-tu parler?

» — De celle qui prend soin de moi.

» — Sais-tu qui elle est?

» — Non, mon père.

» — Et ce logis, le connais-tu?

» — Je n'en ai nulle souvenance.

» — Eh bien ! Ripert, plus de questions. Avant » tout, du calme. A demain. »

L'abbé de Champeaux, retenu par des devoirs religieux au couvent de Saint-Victor, n'a pu sortir le jour suivant. Desmarets s'était absenté. Ripert n'avait qu'Agnès près de lui. Il la regarde... il l'interroge.

« — Que de remerciements je vous dois!... » que de peines je vous ai causées !... Puisqu'on » permet enfin que je parle, une question : c'est » la première. Où suis-je ici?

» — Chez Jean Desmarets. »

Le cœur de la jeune fille palpitait avec violence. Il était enfin venu le moment critique et redoutable où Ripert, sortant de sa longue léthargie, allait renaître aux souvenirs. Elle a pris un visage mystérieusement recueilli et solennellement résigné ; elle tremble que son ac-

cent et son langage n'aient trop d'expression et d'élan. Le feu sacré de son amour, poésie brûlante de l'âme, doit demeurer, elle le sent, un secret entre Dieu et elle.

Agnès, les yeux baissés, et sous la dépendance des mots qu'allait prononcer Savoisy, n'espérait rien en fait de bonheur. Faisant abnégation d'elle-même, et accoutumée aux sacrifices, elle aimait comme on aime au printemps de la vie et dans la solitude, avec un cœur qui exagère tout, et des combats qui ne domptent rien. Son sourire était pâle et timide; son regard, ineffable et lent. Sa physionomie languissante offrait un composé doux et pur d'amour, de prière et de foi. C'était une rose effacée, sans couleurs, penchée sur sa tige; mais c'était encore une fleur, et il lui restait ses parfums.

Ripert recueille ses idées.

« — Et vous à qui je dois la vie! reprend-il » d'une voix altérée; vous, qui toujours, dans

» l'ombre et voilée, cachez votre visage à ma » vue! qui êtes-vous?

» — Agnès Desmarets.

» — *Agnès!* répète Savoisy avec une émotion » croissante. Ah! je l'avais déjà pressenti. » Agnès! levez donc ces courtines. Un peu de » jour... que je vous voie! »

La jeune fille a obéi. Aux premiers transports du malade, un rayon d'espérance et une douce illusion étaient venus passer rapidement devant elle. Instant terrible et décisif! elle a jeté son voile en arrière... et la chambre s'est éclairée.

Agnès, à demi défaillante, est debout auprès du blessé. Savoisy se la rappelait telle qu'il l'avait vue à quinze ans, éblouissante de fraîcheur, à l'aurore de la beauté. Il regarde... il a tressailli. Pauvre Agnès! tout est dit pour elle!

Plus d'incertitude. Elle a cru lire un pénible étonnement sur le visage de Ripert; il n'a pas retrouvé l'Agnès d'autrefois; et puis,

devant l'Agnès d'aujourd'hui, il se sera souvenu d'Éloïne. L'infortunée s'est dit à voix basse : « *Il compare... je suis perdue.* »

C'en est fait, son parti est pris. L'atteinte irréparable a eu lieu : la résignation lui est un devoir. Sa figure, l'instant d'auparavant si troublée, reprend sa sérénité calme. Le doute avait été un supplice : la décision est un repos. On eût dit qu'elle retournait, avec une sorte de satisfaction, au malheur qu'elle s'était arrangé, et auquel elle s'était, en quelque façon, acclimatée ; on eût dit qu'elle rentrait dans son abnégation d'elle-même et son complet délaissement, comme on revient à son air natal, à sa demeure primitive, et à ses premières coutumes.

« — Vous ne m'auriez pas reconnue ! » dit-elle d'un accent ému, mais sans aucun ton de reproche.

« — Je l'avoue... balbutie Ripert. Ma longue » absence... ma vue faible...

» — Et le changement de mes traits, ajoute » Agnès avec douceur. Ne croyez pas que je » m'abuse; j'ai tout perdu, jeunesse et beauté : » c'est sans remède, et je le sais. La volonté de » Dieu soit faite. »

Cette simplicité si touchante, cette modestie si naïve et cette soumission si parfaite, ont frappé Ripert d'admiration. Elle avait l'œil levé vers les cieux; il la contemplait avec une religieuse surprise; elle lui apparaissait, en ce moment, comme une élue des saintes demeures en communication avec Dieu. Elle allait sortir, il l'arrête.

« — Agnès! ne vous éloignez pas : demeurez. » Sans vous, serais-je revenu à l'existance? Hélas! » malheureux que je suis, c'est moi qui, trou- » blant votre vie et vous fatiguant de mes maux, » ai jeté ici, sur vos traits, cette empreinte de » lassitude et de souffrance qui en altère le » charme. Je vous retrouve avec transport...

» pas telle qu'autrefois... mieux peut-être. Oh !
» c'est la vérité qui vous parle. Agnès ! point de
» regrets douloureux : avec une âme comme la
» vôtre, on a toujours jeunesse et beauté. Agnès !
» vous n'avez rien perdu.

» — Ripert ! répond la jeune fille ; ne me
» parlez pas sur ce ton ; vous me tromperiez :
» et ce serait bien mal. Ma tente n'a été dressée
» sur cette terre que pour un instant, et dans
» l'ombre ; laissez-moi ne pas m'inquiéter de
» ce gîte d'un jour... ou plutôt d'une nuit. Je
» me suis toujours rapprochée de la mort
» comme d'une espérance. Ne me demandez pas
» pourquoi : il est des peines qu'on aggrave en
» les montrant ; elles ressemblent à ces plaies
» couvertes que l'air envenime et que le contact
» irrite. Heureux qui passe inaperçu dans ce
» monde !... on ne m'y aura vue que trop. »

Quelque chose d'amer eût percé dans ces derniers mots, sans la suave expression qui les ac-

compagnait. Ripert a compris qu'il y avait au fond de ce cœur tendre et généreux une douleur secrète et fixe qui n'espérait ni ne pouvait être consolée. Il s'est tu; Agnès est sortie.

VIII.

Ripert a recouvré ses forces. Il a pu témoigner sa reconnaissance à l'ancien ami de son père. L'avocat-général Desmarets, heureux de le soigner comme un fils, a pris la précaution d'écarter de ses yeux et de sa pensée tout souvenir pénible et toute image inquiétante. Aucun mot sur le mariage autrefois projeté entre les

deux familles ne s'est échappé de sa bouche. Les attentions les plus délicates ont hâté la guérison du convalescent. Une douce intimité s'était établie peu à peu entre le guerrier et le magistrat. Seule, à l'écart, Agnès pleurait.

Sa position était si triste! Insouciante d'ambition et dédaigneuse de renommée, elle n'eût aimé que la vie intime et les douces affections du foyer domestique : ces joies lui étaient refusées. Son père, occupé de hautes fonctions publiques, se livrait tout entier au monde, et Agnès n'avait plus de mère. Hélas! faute de distractions positives, elle s'en cherchait d'indécises. Les rayons du soleil sur une belle campagne la plongeaient des heures entières dans une méditation contemplative où tout lui était charme et douceur. La nuit avait pour cette âme rêveuse et mélancolique un langage de mystères et de fantômes, qu'elle se complaisait à traduire selon ses espérances ou ses craintes. Agnès était seule, toujours seule.

Tant que Savoisy avait été en danger de mort, l'abbé de Champeaux s'était gardé de lui adresser le moindre reproche sur le combat du Pré-aux-Clercs ; mais le blessé ne souffre plus ; il a quitté le lit des douleurs ; Ambroise a le droit de parler.

« — Mon fils ! il faut enfin vous l'apprendre :
» votre duel a eu des suites. On vous l'a caché
» jusqu'ici, pour ne pas aggraver vos maux.
» Trie-Château est mort.

» — Il est mort ?

» — Sous vos coups, la nuit du combat. »

Ripert, le front baissé, a pâli. L'abbé de Champeaux continue :

« — Au bout de votre glaive, mon fils, il y
» avait une âme, une âme immortelle ; et vous
» l'avez brusquement arrachée de son enveloppe
» humaine, pour la jeter nue, égarée, sans
» préparation, sans secours, et toute chaude

» encore des passions haineuses de la vie, en
» face du maître des cieux, au pied du tribunal
» suprême!... La mort a été double peut-être:
» le crime, pour vous, l'est de même. Et qui
» vous a ouvert cet abîme?... la coquetterie
» d'une femme, quelques paroles imprudentes.
» Et, devant ces vaines misères, un de vos sem-
» blables, un homme, à tout jamais par vous
» immolé, perdu pour ce monde et pour l'au-
» tre!... Y avez-vous songé, mon fils? »

Un froid mortel a parcouru les veines du chevalier. La douleur se peint sur ses traits.

« — Tu te repens, poursuit Ambroise; ta
» faute pourra s'expier; mais ce ne sera pas
» sans châtiments. Tu les a mérités, ils vien-
» dront. N'imite point la jeunesse actuelle, Ri-
» pert : elle fait deux parts de sa vie : une pour
» la sagesse et la piété, l'autre pour les désordres
» et la folie; passant ainsi tour à tour de la lu-
» mière aux ténèbres, et des prières à l'orgie,

» elle mêle le bien et le mal, traverse le ciel et
» l'enfer; puis, quand la carrière s'épuise, *on se*
» *repentira*, se dit-elle; le repentir, dernier
» refuge, le remords, fatale ressource, lui sem-
» blent un port de salut. Mais l'heure du re-
» pentir lui sera-t-elle assurée?... et quant au
» remords! qu'est-ce ici-bas? Une garantie? non,
» une chance. C'est la couronne obscure et ter-
» nie d'une souveraineté déchue; qui la porte
» a le front courbé; sous son poids, plus de tête
» haute.

» — Mon père! épargnez-moi! dit Ripert.

» — Charles VI, continue le prêtre, avait
» voulu venger Trie-Château. Mais, te sachant
» au bord de la tombe, il a suspendu ses pour-
» suites. Tu n'es point absous cependant; ton
» pardon n'est pas obtenu. Un arrêt d'exil te
» menace.

» — Je m'y soumettrai sans murmure.

» — Ce n'est pas tout, reprend l'abbé; celle

» dont le nom s'est trouvé si déplorablement mêlé
» à tes scandaleuses prouesses, la vicomtesse de
» Meaux, a quitté Paris et la cour. Son futur époux
» ayant péri de ta main, elle est partie, l'âme
» navrée, s'adressant de secrets reproches...

» — Où est-elle allée?

» — A Rouen.

» — Pour se vouer à la retraite?

» — Je ne le pense pas, Ripert : la retraite
» lui convient peu ; une foule d'adorateurs l'en-
» tourera à Rouen comme à Paris. Elle y a de
» vastes domaines ; elle y exerce un grand patro-
» nage ; et, d'ailleurs, le prince régent, qui a
» pour elle, assure-t-on, l'affection la plus pas-
» sionnée, lui a conseillé ce voyage dans un but de
» haute politique. La présence de la vicomtesse
» à Rouen peut être extrêmement utile dans les
» circonstances actuelles. La capitale normande
» est disposée à la révolte ; une révolution y
» bouillonne...

» — Ambroise! quel danger pour elle!...

» — On l'a toujours aimée à Rouen. Elle y » voit le peuple à ses pieds.

» — Et vous croyez à l'amour du peuple?

» — Non; mais au pouvoir des richesses, à » l'influence des grandeurs, au prestige de la » beauté.

» — J'ai d'autres idées, moi, mon père : je » crois à la soif du désordre, à la passion du » pillage, à l'amour des renversements.

» — Ta pensée n'exclut pas la mienne; Dieu » en décidera, attendons. Le roi rassemble » ses armées; il veut lui-même, s'il le faut, » marcher à la tête des siens contre toute ville » rebelle; et, si ta grâce est obtenue, si nul ar- » rêt d'exil ne te frappe, tu te réuniras à ses » braves.

» — Avec transport, avec bonheur.

» — Et l'hymen voulu par ton père ! y es-tu » résolu ?

» — Pas encore.

» — Et pourquoi ?

» — Vous l'avez blâmé. C'est déjà pour moi » un obstacle.

» — Ripert ! suivras-tu mes conseils ?

» — Sans hésiter. Que dois-je faire ?

» — Épouser Agnès Desmarets.

» — Qu'entends-je !... Au couvent, l'autre » jour, ce n'était pas là votre vœu. Votre opi- » nion n'est plus la même !...

» — Les circonstances ont changé.

» — Expliquez-vous !... j'ai peine à com- » prendre.

» — Interroge ta conscience : tu n'es plus » libre de ton sort.

» — Je le sais. L'ordre paternel...

» — Était autrefois un secret; il a cessé de
» l'être aujourd'hui. Qu'as-tu dit au régent de
» France? *J'épouserai Agnès Desmarets : mon
» père me l'a ordonné.* Ces paroles hautes et
» fermes, ayant eu un long retentissement,
» ont acquis force de loi; répétées par le
» duc d'Anjou, publiquement, sans démenti,
» et en présence du monarque, elles t'ont lié à
» jamais; elles ont sanctionné l'arrêt prononcé
» par l'auteur de tes jours; elles ont compro-
» mis, en outre, la fille de Jean Desmarets; et,
» je le répète, mon fils, si Ripert est homme
» de cœur, s'il tient à obéir au devoir, l'indé-
» cision ne lui est plus permise; ses engage-
» ments sont sacrés. Les passions ont plusieurs
» routes : l'honneur, Savoisy, n'en a qu'une. »

Le chevalier n'a rien répondu. Il repasse au fond de son âme ce qui vient de lui être dit. La manière dont l'abbé de Champeaux s'est exprimé sur la vicomtesse de Meaux a glacé en lui

plus d'un souvenir. Une sorte de désenchantement l'a frappé. Ce que vient de perdre Éloïne, Agnès l'a peut-être gagné... le saint vieillard observe, et poursuit:

« — Ton cœur repousse-t-il Agnès?

» — Non, mon père, il lui rend hommage.
» Ce qu'il sent pour elle, il l'exprime : recon-
» naissance, admiration...

» — Je te comprends : tout, hors l'amour.

» — Mais il pourrait venir..

» — Il viendra. »

L'entretien est interrompu. L'avocat-général Desmarets, dont la physionomie habituellement austère changeait rarement d'expression, se présente inquiet, troublé. Sa marche était brusque et rapide.

« — Sire abbé! dit le magistrat, ce que
» j'avais prévu arrive. Le feu des séditions,

» comprimé dans Paris, éclate ailleurs avec
» violence : Rouen est en pleine révolte.

» — Et quel chef commande aux rebelles?

» — Un marchand mercier, nommé Gros[1] :
» un misérable, sans moyens. Ce n'est point là
» qu'est le danger : le vrai pivot de la révolte,
» et l'âme du soulèvement, c'est une femme.

» — Est-il possible?

» — Et cette femme, jeune et belle...

» — *Jeune et belle!* interrompt l'abbé; je
» devine : c'est Étiennette.

» — Étiennette! s'écrie Ripert.

» — Elle-même. Un génie la guide, un génie
» puissant, *la Vengeance*. Armée de sa douleur
» filiale, elle fanatise le peuple. L'exemple de
» *Marie Jétrude*[2], qui bouleverse aujourd'hui la

[1] Voyez Mézerai, Velly, Anquetil, et tous les historiens.

[2] Célèbre Flamande, qui en jeune fille inspirée, révolutionnait son pays. Dampmartin, *la France sous ses rois*, t. II, p. 130.

» Flandre, est là pour enhardir ses efforts. Son
» éloquence est inouïe : la jeune fille a dit aux
» siens : *Nous vaincrons !* et elle a vaincu.

» — Joue-t-elle l'inspirée ? » dit Ambroise.

» — Nullement, répond Desmarets. Elle n'a
» qu'une seule pensée : *venger le trépas de son pè-*
» *re*. Hélas ! convenez-en, sire abbé : Paul Mo-
» rand mutilé sous un gibet, et mis à mort devant
» sa fille, par d'impitoyables archers, n'était-ce
» pas un affreux tableau ?.... Pareils faits pous-
» sent aux révoltes. Louis d'Anjou sème les
» persécutions, il recueille les soulèvements :
» partout désordre ! A qui la faute ? Le peuple
» de France aujourd'hui, comme celui d'É-
» gypte autrefois, n'attend plus la mort des
» princes pour les juger ; le seul fait d'être sou-
» verain ne dispense plus maintenant du talent
» de s'en montrer digne. Croyez-vous, en âme
» et conscience, que le gouvernement odieux du
» régent, qui menace toutes les existences, soit

» bienvenu à exiger, au nom de la saine jus-
» tice, qu'on n'attaque jamais la sienne?...
» Sous la pourpre, il faut désormais deux
» soutiens à la royauté : d'abord son droit,
» puis son exemple.

» — Dangereuse thèse! messire, a répliqué
» l'abbé de Champeaux, elle autorise le désordre
» et justifie l'insurrection. Discuter l'autorité
» suprême c'est en saper les fondements. Lais-
» sons juger les rois par les peuples : et pas un
» potentat couronné, mauvais ou bon, dur ou
» clément, ne demeurera sous la pourpre;
» ils périront tous égorgés. Le peuple, et c'est
» Platon qui l'a dit, est un dragon à mille têtes :
» s'il n'est muselé, il dévore.

» — Je le sais, reprend Desmarets, mais
» il ne faut pas non plus se le dissimuler, la
» génération actuelle, impatiente de tout frein,
» ivre d'innovations, et jetant partout l'agitation
» qui la tourmente, est née dans les convulsions

» politiques, et en a reçu une vie impétueuse.
» La museler serait difficile ; l'anéantir est im-
» possible. Ah ! gardez-vous de heurter de front
» ces imaginations généreuses, à maximes
» d'indépendance ; il faut convaincre, et non
» massacrer. Ce n'est point par la prison et les
» échafauds que vous dompterez les intelli-
» gences ; elles échappent, par leur nature sub-
» tile, à la colère du glaive. Le grand art, en
» politique, est de savoir donner une direction
» sage et habile à la pensée des temps et des
» hommes. La France, malheureusement, a
» toujours été un pays sans prévoyance et sans
» mesure. Elle abandonne à ses souverains une
» puissance sans frein, ou leur fait un sceptre
» sans force : s'ils sont objets d'adoration, elle
» n'a pas assez d'encens pour les envelopper ;
» s'ils deviennent objets de dégoût, elle n'a pas
» assez de boue pour les couvrir ! Eh ! pourquoi?
» C'est que, mal instruite, elle est encore plus
» mal dirigée. Les gouvernants se plaignent de

» la corruption générale : ah ! c'est de leur sein » qu'elle descend aux gouvernés. Que la vertu » soit au cœur de l'état, elle s'infiltrera dans ses » veines.

» — Sans doute, a répliqué l'abbé; mais il » est des natures indisciplinables; et notre » royaume en fourmille. Il ne peut supporter la » paix. Et, si les choses ne changent, aucun » pays ne pourra se permettre le repos devant » un peuple qui ne voudra jamais rester dans le » sien. Agitant toutes les questions, sans en ré- » soudre une seule, la France ne comprend bien » que la force, et la préfère à la justice. Elle » n'estime, n'admire et n'aime que ce qui est » audace, éclat et succès. Employer les ména- » gements avec elle, c'est vouloir s'attirer ses » mépris. La circonspection, à ses yeux, est à » peu près la couardise; il y a là quelque vérité. » Or, quoi de plus destructeur, ici-bas, que la » faiblesse unie à la crainte!... Exemples, l'en- » fant et le fou.

« — Ainsi, dit l'avocat-général, vous voulez
» donc que le peuple, condamné à n'avoir,
» comme la brute, ni réflexion, ni volontés,
» ni droits, en soit éternellement réduit à plier
» lâchement sous toute espèce de joug, sans oser
» gémir ni se plaindre?... La force, à votre
» avis, est donc tout? Eh bien! selon le même
» argument, si le droit est dans la victoire, le
» peuple aura raison s'il triomphe.

» — Non, car quand le peuple triomphe,
» adieu lois, repos et justice. Voyez les actes
» des *routiers*, les principes de la *jacquerie* :
» qu'en est-il surgi?... des ruines. Qu'a-t-on vu
» fleurir autour des régénérateurs populaires,
» faux enfants de la liberté?... la mort, le désor-
» dre et les crimes. Les nobles brûlés dans leurs
» manoirs, les prêtres égorgés sur l'autel, les
» enfants arrachés du ventre de leur mère et
» mangés par ces cannibales [1], partout le meur-

[1] Voyez l'*Histoire de la jacquerie*. — Voyez tous les historiens,

» tre et l'incendie, le pillage et le sacrilége!... Et
» vous criez contre les princes!... Vit-on de pa-
» reils faits sous leur joug?... Plusieurs, sans
» nul doute, ont failli; ils étaient hommes comme
» nous. Néanmoins, comparez les règnes : ce-
» lui du monarque tyran était une atteinte dé-
» plorable aux lois de la morale éternelle; celui
» du peuple souverain était l'écroulement com-
» plet de l'édifice social. Avouez-le, seigneur
» magistrat! l'autorité suprême doit descendre,
» comme un soleil vivifiant, des hauteurs sur
» les terres basses, et non remonter, comme
» les vapeurs malfaisantes, des bas-fonds sur
» les hautes terres.

» — Je ne prétends point, sire abbé! prêcher
» la destruction des rois, mais je défends la
» cause des peuples. Ne pensez-vous pas comme
» moi qu'il faut arrêter le monarque dans la
» carrière du despotisme? Eh bien! pour y
» réussir, il est bon de lui faire savoir qu'il

» n'a pas été choisi pour se modeler sur le vul-
» gaire, mais pour que le vulgaire se modèle
» sur lui : qu'en montant sur le trône où l'a
» élevé la Providence, il monte aussi sur l'autel
» où il peut être sacrifié : et qu'il participe à
» la fois, dans son auguste sanctuaire, de l'idole
» et de la victime. »

Desmarets s'exprimait avec feu : son accent avait de la verve; et, plein d'intentions généreuses, il pensait que, pour le bonheur des nations, il importait que le pouvoir royal eût constamment en face de lui, pour le contenir dans ses bornes, la souveraineté populaire. Il y avait, selon lui, en fait de gouvernement, des obstacles utiles et des ennemis nécessaires. Il pensait que, pour mettre en équilibre les intérêts généraux et les passions particulières, il fallait opposer perpétuellement la doctrine républicaine à la croyance monarchique. Vœu séduisant mais dangereux. Combattre un venin

par des poisons, et un incendie par des flammes: placer d'abord les partis en présence, puis chauffer leurs bouillonnements pour les refroidir, et attiser leur feu pour l'éteindre : c'est vouloir vivre par la mort et créer par la destruction.

Mais hélas! les révolutions, qui ouvrent un champ vaste à l'éloquence, parlent avec force aux imaginations ardentes. Le génie y cherche avec enthousiasme un monde neuf, un âge épuré, une Jérusalem céleste; il s'élance... et qu'arrive-t-il? il enflamme, il ne peut régler; il brise, il ne peut reconstruire.

Savoisy avait écouté la controverse avec une avide curiosité ; la jeunesse se laisse prendre facilement aux illusions généreuses; les théories de Desmarets, créant de tous les hommes des frères et de tous les peuples des rois, avaient un éclat remarquable et de ravissantes promesses; elles l'ont ému, ébloui. L'avocat-géné-

ral, à ses yeux, n'est plus un chef de faction. C'est un magistrat magnanime, un noble ami du genre humain.

Des pas précipités retentissent. Agnès est accourue vers son père; elle est pâle et tremblante. Elle tient un parchemin roulé qu'un officier des gardes du roi vient de lui remettre à l'instant : le sceau de l'état y est apposé. Agnès pressent un coup funeste.

Desmarets a lu la dépêche; et, sur ses traits, point de surprise.

« — Ripert! une sentence royale! un arrêt » de condamnation!... et l'on me juge sans » m'entendre!

» — Ah! Charles VI est trompé. Courez chez » lui!... courez vous défendre!

» — Il m'interdit l'entrée du palais; il me » chasse de sa présence; et, ce soir même,

» l'ordre est formel, il faut que je quitte Paris.

» — De quoi donc êtes-vous accusé?

» — De fomenter les troubles civils, de sou-
» tenir les séditieux, d'être le point de mire de
» la révolte, d'entretenir une correspondance
» secrète avec tous les pays révolutionnés, d'être
» l'appui des novateurs, et de rêver la répu-
» blique. »

Ambroise a secoué la tête.

« — Ce sont des calomnies : je le crois, ré-
» pond-il d'une voix sévère, mais elles n'ont
» rien qui m'étonne ; vos discours y ont donné
» lieu.

» — Vous aussi!... d'odieux soupçons! » dit
le magistrat indigné. »

Puis, reprenant un front serein :

» — L'avenir me justifiera, poursuit-il d'un ton

» solennel; fidèle serviteur du roi, je vais lui » obéir sans murmure. Néanmoins, tout à mon » pays, je ne trahirai point la cause du peuple; » et, quelque chose qu'il arrive, je suis prêt à » périr pour elle.

» — Ah! s'il en est ainsi, Desmarets! s'écrie » Ambroise avec douleur, vous périrez, je le » prédis.

» — Soit : que mon destin s'accomplisse.

» — Eh quoi! reprend l'abbé de Cham- » peaux, il n'est donc ni expérience, ni leçons » en matière de foi politique! vous ne guérirez » pas de vos rêves! Allons! continuez, avancez » dans la fatale carrière où vous vous êtes en- » gagé; partez!... mais, qu'on le veuille ou non, » sur ce sol, on ne marche point : Desmarets, » on se précipite! »

L'avocat-général s'est tourné froidement vers le comte de Savoisy

« — Jeune homme! il est un sujet important
» sur lequel j'avais à vous entretenir depuis
» longtemps; l'heure est venue de le traiter.
» Lorsque, placé en tête de la magistrature
» française, j'occupais un rang élevé dans Paris,
» je désirais, je l'avoue, que vous pussiez de-
» venir mon fils : c'était le vœu de votre père;
» et l'alliance m'eût flatté. Mais de ce jour tout
» est rompu; j'aurai perdu peut-être, avant peu,
» pouvoir, dignités et richesses; je ne serai
» plus en position de vous offrir un sort for-
» tuné : ceci doit changer nos rapports. Plus
» de mariage, Ripert. Loin de moi la pensée
» de vous associer à ma disgrâce, à mon exil,
» aux adversités qui m'attendent, adversités
» terribles peut-être... car, dans mon avenir,
» ici même, Ambroise a déjà vu l'échafaud.

» Savoisy! nos liens sont brisés, achève
» Desmarets, avec calme; je vous rends votre
» liberté.

» — *Ma liberté!* je ne l'ai plus, s'écrie le
» chevalier avec feu ; les paroles que vous venez
» de prononcer m'enchaînent à vous pour ja-
» mais : je vous demande ici solennellement la
» main de votre fille. Hier, quand votre situa-
» tion était heureuse et votre existence brillante,
» je pouvais craindre, à l'âge où les passions
» égarent, de n'être pas digne d'Agnès, et l'ir-
» résolution m'était permise ; mais aujourd'hui
» que la prospérité vous abandonne, l'hésitation
» n'est plus possible ; ma vie est à vous, Des-
» marets : je vous l'offre, disposez d'elle.

» — Non, répond le magistrat avec émotion ;
» non, je n'accepte point ce qu'un premier
» mouvement de générosité vient de dicter à
» votre noble cœur ; j'attendrai auparavant que
» la réflexion ait remplacé l'enthousiasme, et
» que les calculs de la raison aient succédé chez
» vous aux inspirations du sentiment. Je me
» manquerais à moi-même si je profitais d'un

» moment d'exaltation pour vous lier à moi sans
» retour. Songez que sur ma tête aujourd'hui
» pèse une sentence d'exil...

» — Eh! c'est là, interrompt Ripert, c'est
» là ce qui nous joint l'un à l'autre. Ne suis-je
» pas menacé aussi d'un arrêt de bannissement!
» nos destins mêmes nous rapprochent; et puis
» j'entends la voix de mon père, au lit de ma
» mère mourante : *Si le malheur frappe Desma-*
» *rets, sois son protecteur, sois son fils!* O mon
» père! du haut des cieux!... bénis-moi!... je
» t'obéirai. »

Son attitude était sublime. Aucun élan fougueux, nul désordre; sa physionomie, calme et belle, rayonnait de dévouement courageux et de piété filiale; sa voix n'avait rien d'exalté; il n'y avait point d'exagération dans son langage; son regard était réfléchi; son geste était tranquille et froid : Ambroise en a paru frappé.

» — Bien, mon fils! bien! dit le saint prêtre;

» marche toujours ainsi dans la vie!... conti-
» nue! Dieu te bénira.

» — Eh quoi ! interrompt Savoisy, vous! qui
» condamnez Desmarets, vous, Ambroise, vous
» m'approuvez!

» — Je condamne partout l'erreur; j'applau-
» dis partout la vertu. Desmarets prend de
» fausses routes, et Ripert suit le droit che-
» min. »

L'abbé de Champeaux s'éloignait.

« — Un instant, ministre du ciel! dit le
» magistrat l'arrêtant; j'ai besoin de vous :
» demeurez. N'encouragez pas votre élève à se
» sacrifier pour moi. De grâce! aidez-moi, au
» contraire, à lui montrer ses vrais intérêts. Il
» débute dans la carrière; s'il suit mes pas, il
» peut se perdre.

» — Au contraire, répond l'abbé : Ripert

» peut arrêter les vôtres ; suivez les siens, et il » vous sauve.

» — Homme inspiré de Dieu, que vos pa- » roles sont belles ! s'écrie le preux avec trans- » port, vous m'élargissez l'existence : vous » m'ouvrez un monde de gloire. Servir mon » pays et mon prince, en leur conservant un » génie, quel rôle admirable à remplir ! Oh ! » laissez-vous fléchir, Desmarets ! je vous de- » mande Agnès pour épouse : tendez la main » à votre fils. »

Le magistrat regarde sa fille ; il est indécis, ébranlé. Son cœur est à moitié vaincu.

« — Agnès ! décide la question. C'est de ton » destin qu'il s'agit. Viens ! Quelle est ta pen- » sée ? prononce !

» — Agnès ! ajoute Savoisy, joignez vos in- » stances aux miennes ! Notre sort est entre vos » mains. »

Mais la jeune fille est tremblante ; elle a peine à supporter le bonheur inattendu qui se présente à elle : ce bonheur l'accable et l'effraie ; un peu plus, et frappant trop fort, il devenait un coup mortel.

Puis, que de pensées successives!... Ripert obéit au devoir, à l'enthousiasme, à l'honneur... Mais, au milieu de ces élans, l'amour a-t-il eu une place? Sa voix n'est pas venue jusqu'à elle.

» — Vous balancez! reprend Ripert. Hélas!
» me serais-je abusé?... m'auriez-vous fermé
» votre cœur?...

» — Non, réplique la douce fille avec une fran-
» chise naïve. Non, le mien n'est pas un
» obstacle ; mais c'est le vôtre qui m'alarme.
» Vous regardez la vie de si haut!... Serai-je
» aperçue, moi, si petite! Oh! ce n'est pas que
» j'aie le désir présomptueux d'inspirer une

» passion et de vous suffire ici-bas : être aimée
» beaucoup, j'y renonce : ne pas l'être un peu,
» j'en mourrais.

» — Et pourquoi pas *beaucoup*? dit Ripert.
» Que vous manque-t-il pour charmer?....

» — Hélas! ne m'interrogez point. Mon
» trouble ne me permettrait pas le choix des
» mots; et quelque nom viendrait sur mes
» lèvres... qui, peut-être, ici, devant moi...
» retentirait trop vite à votre âme. »

Agnès a dit ces mots à voix basse. Elle les a articulés lentement, comme s'ils causaient douleur et fatigue. Oh! c'est qu'il y avait tant de tristesse dans son amour! et tant d'amour dans sa tristesse!...

Ripert a compris son langage. Et, bien qu'Agnès se fût gardée de le prononcer, il a ouï le nom d'*Éloïne*. Mais, en se rapprochant d'Agnès, en pénétrant cette âme angélique, il

fallait prendre de sa nature : il y avait attraction divine : la nécessité des vertus se faisait sentir auprès d'elle. Le chevalier lève la main.

« — Agnès ! j'en prends le ciel à témoin !
» Si vous m'accordez votre main, je ne serai
» qu'à vous sur la terre... à vous tout entier....
» à vous seule.

» — O mon Dieu ! dit la douce Agnès : ce se-
» rait là trop de bonheur. Puis-je l'espérer?..
» dois-je y croire?...

» — Vous m'aimez donc ! s'écrie Ripert.

» — Mon père ! à votre tour ! à mon aide !
» répond Agnès fondant en larmes. Pour lutter
» je n'ai plus de forces. »

Desmarets, trop habitué à lire dans les cœurs pour se méprendre en les étudiant, a découvert l'amour de sa fille ; son indécision a cessé.

« — Ripert ! mon Agnès est à vous : mais à

» une condition expresse : c'est qu'avant de la
» conduire à l'autel, vous en préveniez votre
» roi. Songez que la mort de Trie-Château peut
» vous faire exiler de France. Allez implorer
» votre pardon : Charles VI vous l'accordera.
» Vous avez en outre, comme officier du prince
» régent, une autorisation de mariage à obtenir
» du pouvoir suprême. Il vous faudrait, en cas
» de refus, renoncer aux places de cour : vous
» en sentez-vous le courage?

» — C'était mon plan.

» — J'embrasse mon fils. »

IX.

Ripert a sollicité de Charles VI un entretien particulier ; cette faveur ne lui a pas été refusée, et le futur époux d'Agnès s'est rendu à l'hôtel Saint-Paul.

Pierre Bourneseau, clerc et maître des requêtes *poursuivant le roi* [1], l'a fait attendre quel-

[1] *La France au 14e siècle*, Marchangy, t. IV, p. 46 et 47.

ques instants dans la grande galerie à chapelle de la demeure souveraine. Là s'élevait une énorme cheminée dont les chenets pesaient deux cents livres, et où cent personnes, assises sur des escabeaux, pouvaient se chauffer à leur aise [1].

Charles VI était en ce moment dans l'enceinte retirée qu'on appelait *la chambre ou gît le roi* [2]. Malade et souffrant, il venait de sortir d'un lit de drap d'or où le sommeil lui avait refusé ses pavots. Vêtu d'une robe de velours vert à manches fendues et à ceinture de rubis, dont la plus belle pierre lui venait du roi de Chypre [3], il portait au doigt le diamant qu'avait le roi Jean à la dolente journée de Poitiers [4]. Sur une table, auprès de son fauteuil à franges d'argent, res-

[1] Sauval, t. II, p. 182. — *Tristan le voyageur*, t. IV, p. 45 et 46.

[2] Voyez les auteurs déjà cités.

[3] Mêmes auteurs.

[4] Mêmes auteurs.

plendissait un bassin d'or à laver dont les bords étaient ornés des écussons de France. Une coupe de même métal, où buvaient en leur temps *Dagobert*, *Charlemagne et saint Louis*, était à côté du bassin [1]; et deux miroirs d'acier poli se dressaient en face du prince.

Ripert est introduit près de Charles. Il espérait le trouver seul ; mais le duc d'Anjou était là.

« — Approche ! dit le souverain. Viens-tu, » soumis et repentant, solliciter ton pardon de » notre clémence royale? Nous ne saurions ou» blier que tu as été le témoin et le compagnon » de nos premiers jeux. Néanmoins tu fus bien » coupable. Ton fer nous a privé d'un de nos » plus fidèles sujets, d'un de nos plus braves » guerriers. Le malheur est irréparable ; com» ment te justifier à nos yeux? Parle, Ripert! » nous t'écoutons. »

[1] Inventaire rapporté par l'abbé de Choisy à la suite de son *Histoire de Charles V*, pag. 19, 20 et 21.

Savoisy, humblement courbé, réplique d'une voix émue :

« — Sire! prononcez mon arrêt : qu'essaie-
» rais-je pour me défendre ! Un preux est tombé
» sous mes coups, il m'avait publiquement in-
» sulté ; je devais tuer ou mourir ; j'ai tué.
» L'honneur me prescrivait le combat : ce fut
» une lutte acharnée, un duel à mort. J'eus
» pour moi le jugement de Dieu : j'attends en
» paix celui du roi.

» — Ripert ! Dieu et le roi te font grâce. »

Savoisy s'est agenouillé.

« — Reconnaissance et gloire à tous deux !

» — Lève-toi, reprend la monarque. Oubli
» pour les fautes passées ; mais désormais pru-
» dence et sagesse. L'union de nos braves guer-
» riers nous est plus nécessaire que jamais : car
» une génération de rhéteurs s'avance la hache
» à la main pour renverser le trône et l'état. A

» l'entendre, il est temps enfin que la large main
» de la liberté façonne le limon d'un nouveau
» genre humain. Ripert! puis-je compter sur
» toi?

» — Sire, à la vie et à la mort. Le repentir
» et le dévouement m'ont amené à vos pieds;
» j'offre l'un, je prouverai l'autre.

» — Eh bien! une mission pressée te sera
» confiée demain. Elle est importante; es-tu
» prêt?

» — Quoi! dès demain?...

» — Tu sembles troublé. Quelque obstacle
» t'arrête-t-il? Point de détours; explique-toi.

» — Votre majesté le permet; je voudrais,
» avant de partir, obtenir d'elle une autre
» grâce. Je me suis choisi une épouse; et, près
» de la conduire à l'autel...

» — Tu te maries! interrompt Charles : c'est

» donc notre consentement que tu désires? Te
» l'accorder n'est pas impossible; mais, d'a-
» bord, qui as-tu choisi?

» — Un modèle de vertus. La fille de Jean
» Desmarets. »

Le front du roi s'est rembruni.

« — Ripert, nous connaissons Agnès; en-
» fant, nous jouâmes ensemble; et, rendant
» justice à ses admirables qualités, nous pre-
» nons intérêt à elle. Mais Desmarets trahit
» notre cause. »

Le duc d'Anjou, qui jusqu'à ce moment avait paru ne prêter que peu d'attention à l'entretien, s'est rapproché de Savoisy.

« — Courage! lui dit le régent avec son ton
» de sarcasme habituel : tu choisis Desmarets
» pour guide et pour père? A merveille! je te
» vois, déjà à sa suite, parmi les régénérateurs de
» la Sorbonne, ces hautains censeurs de la no-

» blesse, et ces bas flatteurs de la populace. Tu » les imites même déjà, en protestant ici de » ton dévouement à la royauté; car ces gens à » révolutions sont aussi caressants en paroles » que féroces en actions; tout en se trempant » dans le meurtre, ils professent l'horreur du » sang; et quand, Judas d'espèce nouvelle, ils » se préparent à trahir la monarchie, la justice et » l'humanité, ils les baisent d'abord au front. »

Le roi s'est levé brusquement.

« — Trève à de funestes querelles! assez de » sinistres présages! Notre auguste père, au » début de son règne, a vu comme nous aussi » des légions de novateurs et des armées de re- » belles fondre sur lui de toutes parts; il les a » vaincus et soumis. Ne pourrions-nous mar- » cher sur ses traces [1]!... »

[1] Les plus grands souverains de l'Europe vinrent eux-mêmes à Paris rendre hommage à la sagesse et aux triomphes de Charles V. — Voyez tous les historiens.

Il appuie sa main sur son front, puis il reprend d'un ton douloureux :

« — Hélas!...c'est que ma tête est si faible...
» Les prophéties et les sortiléges... le Navarrais
» et les poisons [1]... les conspirations et l'é-
» meute... tout cela trouble mes esprits. Autour
» de moi, que de dangers! Là, Ripert, sur ce
» même lit, mon père est mort empoisonné [2]. »

Les couleurs pourprées de la fièvre ont monté aux joues du monarque. Il courbe la tête et soupire.

« — Sire! dit l'élève d'Ambroise, la France
» est protégée par le ciel. Bannissez vos som-
» bres pensées; tous les nobles cœurs sont a
» vous; tous les bras puissants vous défendent.

[1] Charles de Navarre, qui avait empoisonné le père, menaçait aussi la vie du fils. (Voyez tous les historiens.)

[2] Tous les historiens s'accordent sur ce point, que Charles VI mourut des suites du breuvage empoisonné quo Charles de Navarre lui avait fait prendre.

» N'en doutez pas, les héritiers de Philippe-Au-
» guste et de saint Louis, vivantes transmis-
» sions des gloires passées du pays, traverse-
» ront en vainqueurs l'époque actuelle et les
» âges futurs. Ne croyez pas aux calomnies ré-
» pandues contre la jeunesse; elle est brave,
» l'honneur l'enflamme; le beau et le bien l'en-
» thousiasment. Le faux peut l'éblouir un in-
» stant, le vrai l'éclaire tôt ou tard. Sire, fiez-
» vous à la France.

» — Que Dieu t'entende! dit le roi. »

Et son sourire était pénible.

Mais le duc d'Anjou, insinuant sa piquante ironie entre la souffrance découragée de l'un et l'indignation hautaine de l'autre, reprend la parole en ces termes :

« — Ripert, ton langage a de l'élan; factice
» ou naturel, peu importe. Oui, tu as raison
» de le croire, nous triompherons, j'en suis

» certain. Qu'est-ce que régner? c'est vouloir ;
» eh bien! nous voudrons, nous voulons. La
» douceur sied mal; on sera ferme. Vois le trou-
» peau qui part pour les champs : sont-ce les
» agneaux qui conduisent?... Mais revenons à
» toi, mon beau sire: tu espères le bonheur
» dans le mariage que tu projettes; rien de
» moins étonnant, car l'espérance et la vie fon-
» dues en nous, comme la chaleur et la lumière
» dans un flambeau, ne s'éteignent jamais
» qu'ensemble; mais peut-être ignores-tu que,
» par ordre du roi, Desmarets, chassé de Paris...

» — Part ce soir; je le sais, messire. Sévérité
» parfois est justice; néanmoins se défendre de la
» clémence comme d'une erreur, et de la bonté
» comme d'un crime, est-ce le vrai devoir d'un
» prince? j'en appelle à tout noble cœur. Pardon,
» monseigneur le régent! c'est au roi seul ici
» que je parle.

» — Jean Desmarets, a repris Charles, est

» accusé d'être le brandon des discordes civiles, » et d'appeler le peuple à l'indépendance par » les voies de la rébellion. Hélas! le pays était » pourtant heureux avant de s'imaginer qu'il » n'était pas libre!...

» — On calomnie Jean Desmarets, a répliqué » Ripert avec feu. J'ai lu au fond de ses pensées, » et je n'y ai vu qu'amour de ses semblables, » abnégation de lui-même, dévouement à la mo- » narchie. Sire! ne le jugez pas sans l'entendre.

» — On connaît son éloquence, interrompt » Louis d'Anjou. Il ne manquera pas d'argu- » ments spécieux pour nous prouver la hauteur, » la droiture et la pureté de ses intentions. Sa- » tan, révolté contre Dieu, avait aussi des vues » élevées; il voulait affranchir les anges. Du » reste, parmi les truands, Desmarets aura » moins d'obstacles; il n'a pas, là, un ciel à » corrompre. »

Charles VI a peu goûté le sarcasme; et, tour-

nant le dos au régent, il n'a répondu qu'à Ripert :

« — Nous ne haïssons pas l'avocat-général » de Paris; nous nous rappelons qu'il servit » avec loyauté Philippe de Valois, le roi Jean et » notre père Charles V [1]. Nous ne te défendrons » donc pas d'épouser sa fille : mais nous t'or- » donnerons de ne la conduire à l'autel qu'à » ton retour de ta mission. Si d'ici à cette » époque, abjurant ses fausses doctrines, Des- » marets répare ses fautes, s'il se soumet, sans » arrière-pensée, à nos volontés souveraines, » nous l'admettrons en notre présence, et, » lui accordant son pardon, nous ratifierons » ton hymen ; mais qu'il s'absente de Paris et » s'isole de toute intrigue. Transmets-lui ce » soir nos paroles.

» — Permettez !... interrompt le duc.

[1] Anquetil, *Histoire de France*, t. III, in-12, p. 25, et les auteurs déjà cités.

» — Nous le voulons ainsi, dit le roi.

» — Mais sire! moi, prince régent...

» — Duc! reprend Charles courroucé, si » vous êtes, *vous,* le régent, nous sommes, » *nous,* le monarque. Notre majorité est venue, » et sous peu vos pouvoirs finissent. L'Italie » d'ailleurs vous appelle; et Naples réclame son » roi. »

Tout le prestige de la majesté souveraine, et tout l'éclat de la grandeur suprême éclataient dans ce noble élan. Charles VI avait le front levé; son geste était impératif. Louis salue et se retire.

Fugitif éclair de sagesse! passager mouvement de force! Le rejeton de Charles-le-Sage, retombé, peu après, dans sa langueur apathique, n'était plus le vigoureux héritier de Philippe-Auguste, mais le faible enfant des Valois.

« — Commandez! où faut-il que j'aille? a dit

» Ripert avec transport; mon bras, ma for-
» tune, ma vie, ma carrière, ma volonté, ce
» qu'un cœur d'homme a de plus cher, tout
» est à vous, sire, prenez!... »

Charles VI a laissé tomber sur lui un de ces regards inexpressifs qui dénotent l'affaiblissement des organes et l'extinction du feu vital. Ainsi, presque toujours en lui succédait à une chaleureuse expansion de sentiments une complète absence d'idées. Cette interruption de toute faculté morale était, il est vrai, courte et momentanée, à cette époque de son règne; mais elle n'en était pas moins un continuel sujet d'effroi pour ses fidèles serviteurs. La superstition l'attribuait à des maléfices. Hélas! le fils de Charles V, frémissant devant l'avenir, entrevoyait lui-même, de loin, la démence de Charles VI.

« — Sire! continue Savoisy, après un long
» silence, quelle mission ai-je à remplir? je

» suis prêt à l'exécuter. J'attends les ordres de
» mon roi. »

Mais Charles, la tête penchée, était péniblement tranquille; sa mémoire, égarée, flottante, avait peine à lui revenir; son attitude était recueillie; et chez lui, pour pouvoir répondre, la voix attendait la pensée.

Peu à peu ses sens se raniment.

« — *Nos ordres!* les voici, Ripert : tu partiras
» demain pour Rouen.

» — Mais, sire! ignorez-vous que la ville?...

» — Est soulevée : nous le savons. Ce n'est
» pas la seule, Ripert; l'esprit de sédition a
» soufflé sur nos provinces. Les principales
» cités du Poitou, de l'Auvergne et du Langue-
» doc, en relations avec Paris, se déclarent
» indépendantes [1]. Les docteurs de l'affranchis-

[1] Anquetil, t. III, p. 25, in-12. — Mézerai, in-fol. — Daniel, Velly. etc.

» sement exploitent le nord et le sud. La Suisse, » l'Angleterre et la Flandre ont crié : *guerre aux » monarchies*[1] ! Ces cris ont trouvé de l'écho. » Malheur ! malheur au monde entier, si le » trône s'écroule en France !

» — Non, sire ! il ne croulera pas; il a trop » d'étais qui l'appuient.

» — Et j'ai quelque puissance encore, ajoute » vivement le prince; ma main sait tenir une » épée. Aucun travail forcé ne me coûte. Je n'i» gnore pas que, pour le repos général, la nuit » des gouvernés n'est longue que quand celle » des rois est courte. Nous partirons aussi pour » Rouen.

» — Vous guiderez l'armée aux combats ?

» — Oh ! mieux encore : à la victoire. Toi,

[1] Froissard. — Hume, *Hist. d'Angleterre*. — Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*. — Lévesque, *la France sous les Valois*, t. III, p. 1 et suiv.

» Ripert, devance nos pas. Prends quelque » adroit déguisement; et, parvenu à t'introduire en secret dans la capitale normande, » pour y rallier nos défenseurs, agis au dedans » de la ville pendant que nous l'attaquerons au » dehors. Cherchons, par le secours de la ruse, » à éviter l'horreur des batailles. Ouvre quelque » issue à nos troupes. Il est en ce moment, sous » les murs de Rouen, une dame de haut parage » qui, par sa richesse et son rang, y a du pouvoir » sur le peuple; elle est entièrement dévouée à » notre cause : il faut la voir, s'entendre avec » elle, et joindre à ses efforts ton courage. Va; » l'entreprise est périlleuse; elle en est plus » digne de toi.

» — Sire, le nom de cette dame?

» — La vicomtesse Éloïne de Meaux. »

Ripert a changé de visage. Il s'est troublé; il a pâli. Le noble chevalier a senti soudain, et dans toute son étendue, la redoutable portée de

ses rapports secrets avec l'enchanteresse Éloïne, et les dangers d'amour dont il allait se voir environné.

« — Agnès! Agnès! murmure-t-il. »

Et son accent, poussé, à voix basse, vers la fille de Desmarets, comme une plainte sur son sort, était un soupir de détresse. Instinct du cœur, l'éclairais-tu!

Sa secrète agitation n'a point été remarquée. Le roi continue en ces mots :

« — Ce n'est pas tout, Ripert. Il est une au-
» tre femme, à Rouen, plus puissante encore
» qu'Éloïne. Celle-là, d'un parti contraire, est
» à la tête des rebelles. Ses charmes et son élo-
» quence ont un empire irrésistible. Elle fascine
» la populace : c'est la fameuse Étiennette. J'ai
» eu de grands détails sur sa vie; elle est ta sœur
» de lait; elle t'aime. Ce fut l'amie de ton en-
» fance; va la trouver aussi; parle-lui. L'amour

» de l'herbagère pour toi peut servir le roi et la » France. Ramène-nous Étiennette! tu peux » tout sur elle... elle t'aime. »

Ripert a froncé le sourcil.

« — *Elle m'aime!* répète-t-il. Le régent seul » l'a affirmé: rien ne m'a prouvé cet amour. » Supposons-le, pourtant, véritable. Que j'aille, » moi! par de feintes protestations, me servir » d'un sentiment comme d'une arme, pour me » jouer ensuite de la victime que j'aurai trom- » pée! Non, sire! j'en suis incapable.

» — Mais la perfide Étiennette...

» — Est coupable, oui, je l'avoue. Mais » aussi, devant ses yeux, et presque dans ses » bras, on a massacré son vieux père, en lui » disant: *c'est l'ordre du roi.* Sire, elle avait » une âme de feu: *vengeance!* fut le cri du sang... » On l'a poussée au crime, mon prince... Il est » de perfides pilotes qui, par d'imprudentes

» manœuvres, font naufrager la nef de l'état.
» Sire! excusez ma hardiesse... Mon langage a
» de l'amertume, et ma pensée a du désordre...
» Mais elle m'est chère, Étiennette!... Pitié
» pour moi ; clémence pour elle.

» — Ripert! va lui offrir sa grâce.

» — En votre nom?

» — Au nom de son roi.

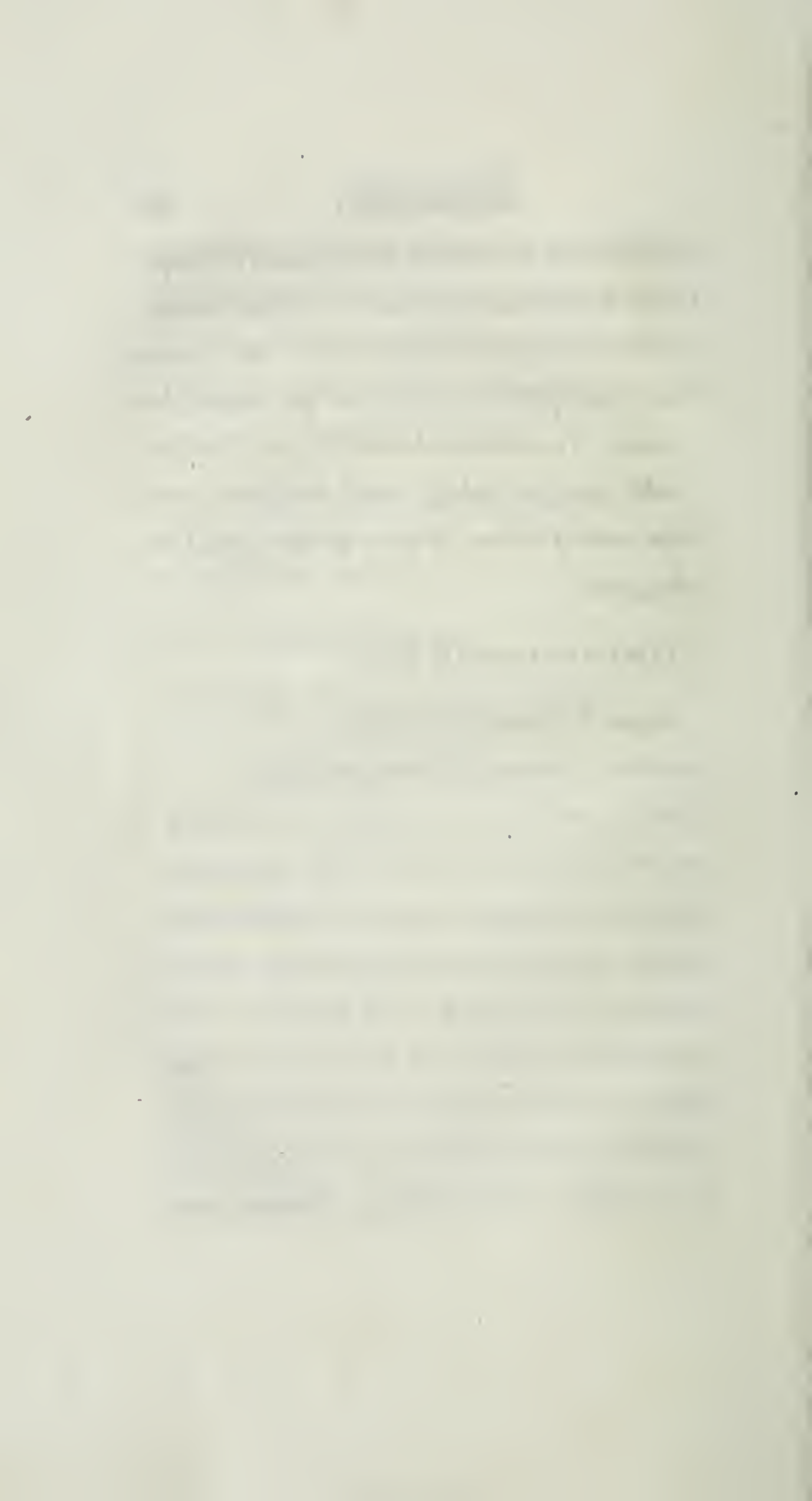
» — Béni soit votre règne à jamais!

» — Quant au père d'Étiennette, nous ne
» pouvons lui rendre la vie. Pars, Ripert!
» courage et vertu. Nous ne te demandons pas
» d'aller feindre l'amour auprès de la belle her-
» bagère, pour la séduire et la tromper : loin de
» nous un pareil désir. Non; ce que nous exi-
» geons de toi, c'est que tu uses noblement de
» ton ascendant sur elle pour la retirer du gouf-
» fre où elle s'est précipitée. Qu'elle abandonne
» son drapeau, j'assurerai son existence, et

» veillerai sur ses destins. Puis, quand le temps, » cette lime sourde qui use à la longue les sen- » timents les plus indestructibles, aura calmé » son désespoir filial, nous ne lui serons plus » odieux. Ta mission est belle, Ripert. *Pardon,* » *oubli, paix* et *bonheur :* voilà nos vœux, voilà » tes mots d'ordre. Le roi t'envoie, que Dieu » te guide! »

Et le roi lui tendait la main.

Ripert l'a portée à ses lèvres.



X.

Savoisy est chez Desmarets. Il lui a transmis, en entier, son entretien avec le roi.

» — Cette nuit même, achève-t-il, je m'a-
» chemine vers Rouen ; et, ma mission termi-
» née, je reviens épouser Agnès.

» — Mon jeune ami, je le désire, répond
» gravement Desmarets.

» — Ces mots semblent émettre un doute?

» — La vie entière, Savoisy, n'est qu'une
» longue incertitude.

» — Votre intention, reprend Ripert alarmé,
» serait-elle de résister aux ordres du roi? de
» conserver des relations avec le parti rebelle?...
» Votre froideur m'étonne et me glace. J'ai
» presque garanti votre obéissance et votre fi-
» délité; j'ai presque répondu de votre âme.

» — Ne répondez jamais d'autrui, a répliqué
» le vieux magistrat. A peine est-on sûr de soi-
» même : comment l'être de son semblable!

» — Mais vous désirez le bonheur de votre
» fille et le mien? vous aimez la France et le
» roi? vous voudriez la paix générale?

» — Autant que vous, mon fils : plus, peut-
» être.

» — Eh bien! pourquoi de vaines alarmes?

» — Les événements de la vie, mon cher Ri-
» pert, sont plus puissants que les volontés de
» l'homme; ils renversent les plus solides es-
» pérances; ils déjouent les plans les plus sûrs;
» ils dérangent les meilleurs calculs. Or, nous
» ne pouvons nous le dissimuler, de grands
» orages se préparent. Le grain de sable et le
» bloc de pierre y peuvent également périr :
» la tourmente enlève à la fois le colosse et
» l'atome. Qui sait où nous marchons, vous et
» moi !...

» Savoisy! la nouvelle imprévue de votre
» mission à Rouen et de votre départ d'ici, m'a
» frappé, comme un dard, au cœur. Je l'avoue,
» l'avenir m'inquiète, non pour moi en particu-
» lier, mais pour le pays, pour nous tous. L'âme
» a une logique mystérieuse, une conscience
» clairvoyante qui, presque à notre insu, nous
» instruit. J'écoute cette voix secrète : elle tinte
» comme une cloche. J'entends son mot funè-
» bre : *malheur !*

» — Moi, je ne crois point aux pressenti-
» ments, a repris l'envoyé du roi. Vous quit-
» terez Paris, n'est-ce pas?

» — N'en doutez point; dès ce soir même.

» — Vous vivrez dans la solitude?

» — Si c'est mon devoir, comptez-y.

» — Et, à mon retour de Rouen, Agnès me
» suivra à l'autel?

» — A moins d'obstacles invincibles.

» — S'il s'en élève, on peut les abattre. Je
» cours auprès de votre fille.

» — Allez lui adresser vos adieux.

» — Notre union ne se trouvera retardée que
» de peu de jours. Mon retour sera prompt.

» — Peut-être. »

Et ce mot finit l'entretien.

Savoisy, élevé par l'abbé de Champeaux, dans les principes les plus sévères de la religion et de la vertu, s'était accoutumé dès l'enfance à combattre ses passions. Les impétuosités du sentiment triomphaient difficilement en lui du langage de la raison. Il s'était souvent dit à lui-même : « Les forces de ma volonté ne plieront » jamais devant les exigences de ma jeunesse ; » et, s'il le faut, dussé-je en mourir, j'éteindrai » en moi toutes les ardeurs des sens, plutôt que » de manquer aux lois du devoir. »

Hélas ! vaines décisions. Quand Ripert se parlait ainsi, la belle vicomtesse de Meaux ne s'était point encore offerte à sa vue. Maintenant, sorti du cabinet de Charles VI, quel autre langage il s'adresse !

« — Je vais donc revoir Éloïne. Pourquoi le » roi m'a-t-il choisi pour cette mission dange- » reuse ! N'ai-je pas tué le comte de Trie ! Char- » les, m'envoyant vers deux femmes, me croit-

» il donc aimé de chacune?... Moi, aimé de la » vicomtesse!... Elle oubliera peut-être le meur- » tre... Oui; mais moi!... que dire? que faire? » J'admets mon pardon obtenu : si constamment » chez elle, auprès d'elle, pour servir la cause » royale, il me faut respirer et vivre, et cela » peut-être longtemps, dans l'air où retentit sa » voix, dans les parfums de son haleine, dans » les rayons de son regard : jouer avec cette » beauté qui me brûle, avec ces sons qui me » pénètrent, avec ces magies qui l'entourent... » oh! ma raison!... ma tête!... mon cœur!... » pourrai-je en répondre et me vaincre. Ah! je » le sens, j'ai peur par avance, pour ma mis- » sion, pour Éloïne; j'ai peur pour moi, j'ai » peur pour Agnès. »

Mais, habitué à se combattre, et persuadé que le devoir lui prescrivait, non-seulement d'oublier Éloïne, mais d'épouser Agnès, il s'est fortement pénétré de l'idée que celle dont le haut

rang et les prestiges avaient besoin d'une vie d'adorations et d'encens, celle qui, sans le vouloir, il est vrai, l'avait jeté dans les voies du meurtre, n'était nullement celle qu'il lui fallait pour compagne, celle que Dieu lui destinait. Une femme à ses yeux, telle qu'il la fallait pour le bonheur de l'homme, devait vivre cachée au monde, sans bruit, sans pompes, sans orgueil, et tout entière à son époux : était-ce là la vicomtesse !

Ripert avait jugé Agnès. Il avait découvert la sublimité de son âme à travers les imperfections de sa personne. Il s'était secrètement convaincu que Dieu et son père lui avaient choisi cette femme. Et, se cramponnant pour ainsi dire aux résolutions de l'honneur, comme le naufragé aux planches d'un navire, il se hâtait de s'enchaîner à Agnès par des engagements solennels, pour mettre entre Éloïne et lui l'irrévocable et l'impossible.

Agnès, seule en son oratoire, aperçoit tout à coup Ripert. Il venait, avec empressement, lui communiquer les décisions prises à l'hôtel Saint-Paul; et la joie brillait sur ses traits.

« — Agnès! ma mission terminée, dit Sa-
» voisy d'un ton ému, je reviendrai, joyeux et
» fier, mettre à vos pieds ma destinée. Je re-
» nonce aux places de cour, aux illusions de la
» grandeur et aux vanités de la terre. Nous vi-
» vrons seuls, en paix, loin du monde, et n'en-
» vierons le sort de personne. Le vrai bonheur
» tient peu de place: il fuit l'éclat et craint le
» bruit. Vous ne répondez pas?...

» — Je pleure. »

La jeune fille, en ce moment, voyait s'ouvrir devant elle un avenir inouï de félicités. Elle étouffait, elle se sentait défaillir, elle demandait des larmes à sa joie: les larmes étaient arrivées.

Rien ne sort plus vite du souvenir d'un cœur

aimant qu'un passé douloureux, quand le présent commence à sourire. Agnès avait les yeux baissés. On eût dit, à leur contemplation douce et fixe, qu'elle regardait dans son bonheur pour en bien saisir l'étendue, pour le goûter, pour le comprendre.

« — Pourquoi pleurer? demande Ripert.

» — N'allez-vous pas partir? dit Agnès.

» — Oui, mais l'absence sera courte; et bientôt, puisque vous m'aimez... »

Agnès, étonnée, l'interrompt.

« — *Puisque je vous aime,* répète-t-elle avec » une frayeur ingénue, vous le saviez donc!... » quoi déjà!... et moi qui croyais ce secret si » bien en sûreté au fond de mon âme!... O Ripert! n'en abusez pas. »

Son regard, si pur et si vrai, était ravissant d'expression; regard, pour ainsi dire limpide, il reflétait celui des anges. Agnès, en ce mo-

ment était belle , oui , belle de tout ce que l'innocence a de plus attrayant, de tout ce que la mélancolie à de plus gracieux; et puis, pour lutter de prestiges , Éloïne n'était pas là.

« — Qui, moi! reprend le chevalier, abuser » d'un si touchant aveu!... devenir indigne de » vous! Ah! vous ne sauriez le penser. Laissez » parler votre âme sans crainte!... elles ont » tant de charme ces douces causeries par les- » quelles, à chaque minute, on pénètre plus » avant dans le cœur l'un de l'autre!... le sen- » timent finit par s'enfuir, quand son essor lan- » guit comprimé ; l'amour s'éteint s'il se rai- » sonne.

» — Ah! vous m'effrayez! dit Agnès, un » langage si dangereux!... c'est trop tôt; j'ai » parlé trop vite. Laissez-moi rester pure et » calme. Je voudrais... il le faut, Ripert!... » oui, je voudrais , au pied de l'autel, venir de » Dieu à vous sans souillure.

» — Agnès! l'amour ne souille pas, quand
» l'amour est où il doit être. La femme qui n'a
» pas aimé a manqué à sa destinée. Fiancés, en
» quelque façon, nous nous appartenons déjà.
» Agnès! Agnès! aimez sans contrainte.

» — Et vous!... répond la douce fille, et
» vous!... Dois-je aimer toute seule? »

Puis, se reprenant, elle ajoute :

« — Mais non, j'ai tort de questionner : vous
» ne me diriez pas la vérité tout entière, et je
» vous rendrais coupable d'une faute : ce serait
» mal; je ne le veux pas. La confiance d'ail-
» leurs est une chose si belle. Comment aimer
» et ne pas croire!... L'amour, c'est déjà de la
» foi, la moitié de la foi religieuse : c'est la foi
» d'une âme à une âme.

» — Oui, Agnès, vous avez raison, liez-
» vous à moi sans réserve, et rien ne troublera
» notre vie. »

Mais la jeune fille tressaille... sa main, posée sur sa poitrine, venait d'y rencontrer un nœud de ruban qu'elle y avait caché le matin même; elle a rougi et pâli tour à tour. Le ruban lui échappe... il tombe... et Savoisy l'a reconnu : c'était le présent d'Éloïne.

Mille sentiments vagues et confus se croisent dans le cœur de Ripert. Il s'est tu, sombre et interdit, devant l'accusateur muet. Agnès s'est tournée tristement vers un miroir dressé auprès d'elle; ses traits s'offrent à son regard.

« — Oh! soupire-t-elle tout bas, *elle* et *moi* :
» quelle différence! »

Ces mots, si ingénus et si simples, prononcés sans haine et sans fiel, ont été puissants sur Ripert; il s'apprêtait à y répondre; mais, redoutant la justification plus encore que le silence, Agnès continue à la hâte.

« — Oh! que je regrette souvent, non pas cette

» première jeunesse où l'on voyait en moi quel-
» ques charmes, mais ces jours d'insouciance et
» de paix, où, sans attente ni souci, je m'en-
» dormais, comme les oiseaux du ciel, dans une
» angélique imprévoyance du lendemain! alors
» le refrain d'une vieille légende, les fleurs
» commencées d'une tapisserie, une promenade
» au bord des eaux, suffisaient à mon existence.
» Hélas! je ne voudrais cependant pas revenir
» à cette époque : plus la vie de ce monde fuira
» derrière moi, plus j'irai, satisfaite, en avant.
» Pourquoi ce geste de reproche?... il n'y a ni
» plainte ni amertume dans mes paroles. Oh,
» Savoisy! je serais ingrate envers la Provi-
» dence, ingrate envers la terre et le ciel, si je
» murmurais aujourd'hui; car enfin je vais être
» heureuse! »

Mais quels mélancoliques accents! la fiancée de Savoisy, tout en disant : *je vais être heureuse*, versait une abondance de larmes.

Que va répondre le guerrier? son cœur est plein, sa voix est émue :

« — Agnès, d'où tenez-vous ce ruban?

» — Ah! j'étais sûre, s'écrie-t-elle, que vous » alliez encore en parler. Eh bien! quand on » vous transporta ici, presque mourant, ce » nœud, placé sur votre cœur, se trouva sous » vos vêtements. Aux jours de fièvre et de dé- » lire, vous me le demandiez sans cesse, et moi » je n'osais vous le rendre. Toute émotion était » à craindre. Vous me disiez aussi : *je l'aime...* » oh! ce n'était pas le ruban.

» — Et vous croyez aux mots du délire?

» — Non, Ripert : qu'importe d'ailleurs? La » femme n'aime qu'une fois, et pour la vie en- » tière... mais l'homme!... Adieu! le devoir » vous appelle, allez vaincre! je vais prier.

» — Pour moi, Agnès, pour moi, n'est-ce » pas?

» — Pour nous tous, et même pour *elle*.

» — La vicomtesse!...

» — Elle est à Rouen, et plus en danger que » personne, de toute manière!...

» — Et comment?...

» — Pour ennemis contre elle, les Jacques[1]; » et près d'elle, pour appui, vous. »

La jeune fille s'est levée; son geste était un doux adieu.

Ripert, incapable du plus léger mensonge, ne s'était pas senti la force de rassurer le cœur de sa fiancée, en reniant sa flamme première; mais son admiration pour Agnès avait pris, en l'écoutant, un caractère de tendresse et d'enthousiasme qui se rapprochait de l'amour.

« — N'emportez-vous pas ce ruban? » dit-elle d'un accent timide.

[1] Les féroces enfants de la *Jacquerie*, les exterminateurs de la noblesse.

« — Non, répond le loyal guerrier ; je ne » veux emporter d'ici d'autre souvenir que celui » d'Agnès; vous avez fait prendre à mon âme » un magnanime essor vers la vôtre. J'ai peu de » mots à vous répondre; mais ils sont vrais, du » moins je l'espère : *je pars sans vous avoir mé-* » *ritée; je reviendrai digne de vous.* »

XI.

L'armée française a marché sur Rouen. Déjà ses avant-postes sont à peu de distance de la cité rebelle; et le roi, suivi de ses oncles, est parti pour la Normandie.

Ripert devançait les troupes de Charles VI. Arrivé aux portes de la capitale normande, il

s'est revêtu d'un habit de moine : c'est le seul vêtement que respectent encore, à un certain point, les truands en rébellion. Le capuchon des ordres mendiants se glisse obscurément dans la foule. Et le prêtre seul, laissé à ses fonctions, n'est point forcé par les enfants de l'émeute à marcher l'épée à la main.

Ripert a pénétré dans la ville. La populace y est souveraine ; et ses chefs, tremblants devant elle, s'effraient de ne pas lui paraître assez féroces ; car elle veut, sous peine de mort, le triomphe des forfaitures, autrement dit, selon les rhéteurs : *le règne de la liberté.*

Nicolas Flamand, le génie des insurrections, était accouru de Paris en toute hâte, pour se mettre à la tête du mouvement révolutionnaire de Rouen. Plus d'un aimant l'y attirait ; car, éperdûment épris d'Étiennette, il ne pouvait vivre loin d'elle. Deux passions effrénées dévo-

raient à la fois son âme : le feu jaloux de son amour, et la soif des renversements.

A bas les nobles! guerre aux riches! telle était la traduction littérale et la véritable signification de ces clameurs de la révolte : *indépendance*, *liberté!* La tourbe, inconséquente et barbare, avait organisé le pillage et proclamé l'ordre public : allait baigner ses mains dans le sang, et décrétait *l'humanité :* avait ses cachots pleins de victimes, et criait : *affranchissement!*

Savoisy, sous son pieux costume, espérait arriver promptement chez la vicomtesse de Meaux. Mais un obstacle inattendu était venu tout à coup renverser ses plans. La haute et puissante dame, en butte aux violences des continuateurs de la Jacquerie, s'était vue contrainte à fuir de sa brillante demeure. Les rebelles, armés de flambeaux et de piques, avaient assailli son hôtel pour l'incendier et l'abattre. Éloïne avait à peine eu le temps de se soustraire à leur furie ;

et, bien qu'elle eût de nombreux partisans dans la cité, même parmi les basses classes, elle n'y était plus en sûreté. Éloïne avait disparu.

Quel contre-temps pour Savoisy! En vain essayait-il, par tous les moyens possibles, de découvrir la retraite où elle s'était cachée, nul effort ne réussissait.

Un brillant soleil éclairait la capitale normande. Une multitude innombrable d'artisans, d'ouvriers, de campagnards, de routiers et de ribauds affluait sur la place du marché. Un grand spectacle s'y préparait. Ripert y a porté ses pas.

Quelle étrange solennité! La révolution rouennaise a voulu, par une sorte de consécration publique, entrer en possession d'elle-même, et s'installer dans ses fonctions. Des fanfares se font entendre : c'est l'ouverture de la scène.

Deux cents misérables routiers, rangés en phalange carrée, s'avancent à travers la foule. Ils portaient, sur un immense et large pavois, l'élu de la rébellion ; et le souverain impromptu d'une république improvisée : c'était *Gros*, le marchand drapier [1].

Un manteau de pourpre était jeté grotesquement sur ses épaules, à la manière des monarques; il tenait une sorte de sceptre à la main ; un laurier civique était tressé dans ses cheveux ; sa chaussure était le cothurne, mais la pointe en était recourbée comme aux souliers à la poulaine ; et l'ensemble de cet accoutrement à hautes prétentions, surchargé de soie et de velours, était du plus complet ridicule.

Debout, sur le pavois, près de lui, une jeune fille d'une éclatante beauté, tenait un bouclier

[1] Froissard. — Juvénal des Ursins. — *Journal de Charles VI.* — Anquetil. — Mézerai. — Daniel. — Velly. — Dampmartin, et tous les historiens.

levé, comme une égide tutélaire. Cette figure, à taille élégante, représentait *la liberté*. C'était ... Ripert l'a reconnue.... l'herbagère du Châtelet.

Le cortége, en traversant la place du marché, allait à pas lents et comptés. Des chants homicides retentissaient autour de lui. Des ribaudes, vêtues de blanc, entrelacées de guirlandes et couronnées de pampres, jetaient des fleurs sur son passage. Un burlesque attirail de drapeaux, un pompeux étalage d'armes, un grand déploiement de costumes, une jonchée de palmes verdoyantes, et tout cela au milieu de glorifications à l'émeute, de harangues à la vertu et d'appellations au désordre, donnaient à cette inconcevable parade un aspect risible et funèbre. Il y avait là du sang et des farces. Le crime s'étalait riant, en parure de mascarades : le meurtre y était en goguettes.

Savoisy, tantôt poussé d'un côté, tantôt repoussé de l'autre par les flots de la bacchanale,

n'avait pu approcher du pavois où juchait l'auguste drapier. L'indignation se peignait sur son visage ; et sa main pressait, avec une fureur concentrée, le glaive caché sous sa robe.

Un trône de verdure, surmonté d'un pavillon rouge et or avec affluence d'oripeaux, était dressé au milieu de la place. On y arrivait par des degrés couverts de tapis. La phalange à fortes épaules qui trimballait, en se donnant des airs majestueux, la souveraineté citoyenne, s'arrête au pied de cet échafaudage et s'y délivre de sa charge. *Gros*, descendu de son pavois, monte à la royale tribune, et y salue la truandaille. Aussitôt, en guise d'enthousiasme national, les applaudissements, les hymnes, les trépignements, les trompettes, les cliquetis de ferrailles, les tambours, les clairons, les cloches, tout ce que le tumulte a de plus étourdissant et la folie de plus discord, éclate au loin dans les airs. Gros se carrait sur son estrade.

« — Amis! crie le chef populaire du haut de » sa chaire à pompons garnie de clinquants et » bariolée de peintures : braves amis! plus de » royauté. Soyons, dorénavant, tous égaux, » comme l'a voulu Guillaume Tell : tous citoyens, » comme le décida Brutus : tous affranchis, » comme le prêche John Bull[1] : et tous frères, » comme l'a décrété Philippe Artevelle. L'Alle- » magne, l'Italie, la Flandre et l'Angleterre, veu- » lent la république : ils l'auront. Mais c'est à » nous, c'est à la France à donner l'exemple aux » nations. Ouvrons la marche!... plus de scep- » tres! Abattons, brisons, sans pitié, vieux régi- » mes et vieilles lois! Du choc des renversements » jaillit l'étincelle qui éclaire l'intelligence et qui » chauffe les opinions. A bas les palais et les » cours, inabordables sanctuaires! Plus rien à

[1] Il parcourait alors l'Angleterre, prêchant l'égalité au peuple, et soufflant l'esprit de révolte. — Froissard. — Hume, *Hist. d'Angleterre*. — *La France sous les Valois*, Lévesque, t. III, p. 2.

» part, plus rien de caché. Une autorité en plein » air avec des consciences à jour, et un gouver- » nement bon marché avec des souverains en » jacquette, voilà ce qu'il faut, désormais, » pour la prospérité générale. Débarrassons l'an- » cienne noblesse du fardeau de ses priviléges » et des superfluités de sa grandeur : que ceux » qui ont trop d'or nous le rendent : il faut éga- » liser les fortunes. Gare aux riches récalci- » trants : pillage deviendrait justice. S'il faut » un peu de sang, qu'il en coule : l'humanité, » parfois, veut qu'on tue. Rouennais ! vos fers » sont tombés. Citoyens d'une ville libre, qui » m'avez librement élu pour n'avoir ni maîtres » ni joug, vous n'obéirez plus.... qu'à moi ! »

La conclusion était plus qu'originale ; elle n'a pourtant choqué personne. Le discours du marchand drapier, préparé de longue main, et débité avec toute l'emphase voulue par la circonstance, a paru, généralement, d'une lucidité merveilleuse

et d'une éloquence à l'avenant. La figure rubiconde et le ventre rebondi du sublime citoyen *Gros* manquait peut-être de ce caractère énergique que la poésie demande à l'héroïsme ; mais sa majesté, en revanche, avait une ampleur prodigieuse, une santé à toute épreuve, une voix formidable, une grossièreté candide, une stupidité à l'aise, et je ne sais quoi de massif, de sans façon, de brutal et d'affaissé qui, imposant à la multitude, avait de l'ascendant sur elle : *Gros* lui semblait un homme de poids.

La harangue a eu du succès. Mais cependant, du milieu même des applaudissements, il s'élève des moqueries. La France, en tout temps, fut railleuse. Ces mots circulent dans la foule :

« — Hola ! hé ! compaigns ! quelle langue ! un » moulin à outrecuidances.

» — Et quelle bouche ! un four à pâtés.

» — Comment trouves-tu qu'il devise?

» — Comme l'âne de Balaam, quand il jasait » avec son maître.

» — M'est avis qu'il y a différence : le maître » était alors sur l'âne.

» — Eh bien! Gros bavarde sous nous. Sarpe- » dieu! c'est la même chose.

» — Compère! pas de ribaudailles. Respect » au maître!

« — Au *maître?* fi! c'est un mot gratté du » nouvel alphabet. Puisqu'on a tumultué pour » ne plus obéir aux têtes à couronne, ce serait » vergogne que d'aller maintenant *s'anieler* [1] de- » vant une altesse à capote.

» — Pas *si capote,* mon gaillard. Regarde! » il a sur lui de l'hermine. Il est affistolé genti- » ment.

[1] Se réduire à rien.

» — C'est selon : les soies sont frippées. J'ai » reluqué de près ses manches : on a liardé sur » l'étoffe. Son justaucorps lui étrangle la be- » daine ; il en a les joues empourprées.

» — Tant mieux : la pourpre est bien sur un » trône.

» — Au diable les trônes ! chaffouin ! Sont-ils » bêtes, les camarades !... ce qu'ils démanti- » bulent d'un côté, ils le rafistolent d'un autre.

» — En effet, il raisonne dru. Est-ce que » nous aurions tiré notre rapière de l'étui pour » en venir au bout du compte à trauler notre » servitude de celui-là à celui-ci, et d'un vieux » maître à un nouveau ! Belle échaufourée, par » ma foi ! Belle besogne et belle engagne !

» — Paix, goujat ! tu nous esclandis. Notre » *Gros* est homme de tête.

» — Oh ! quant à cela ! tête forte : et, qui » plus est, large encolure.

» — Reins d'éléphant, voix de taureau.

» — Cuisses de vache et pieds de bœuf.

» — Vous tairez-vous, méchants ripailleurs ! »

Les quolibets auraient continué, et des batailles s'en seraient peut-être suivies, lorsque Nicolas Flamand, tenant à la main le drapeau de Rouen, sur lequel était brodé en relief un mouton percé d'une épée, vient attirer sur lui l'attention. Il s'avance, à la tête d'une cohorte armée de piques, vers l'estrade où s'étalait *Gros*.

« — Grand citoyen ! s'écrie Nicolas, au nom
» du peuple de Rouen, je viens te demander un
» acte solennel, une déclaration nationale, un
» décret de haute justice : *l'abolition de tous les*
» *impôts.* »

La voix féroce du chef, son attitude impérieuse, les sauvages figures qui l'escortaient et son épée sanglante levée, effraient le nouveau

souverain. *Gros* a tremblé de tous ses membres; mais l'irrésolution ne lui est pas permise; il se lève et clame à tue-tête :

« — *Tous les impôts sont abolis*[1]. »

Acclamations parmi le peuple.

« — Ce n'est pas tout, reprend Nicolas; ne » te rasseois sur le haut siége où t'a élevé le » suffrage universel qu'après avoir déchargé le » pays de tous ses fardeaux et de toutes ses hon- » tes. Écoute le vœu de la France : *abolition de* » *la noblesse.* »

Gros s'est pesamment relevé.

« — *Nous abolissons la noblesse.* »

Nouveaux transports, fanfares et cloches.

« — Illustre citoyen, continue! poursuit le » héros populaire. *Confiscation des riches do-* » *maines.* »

[1] *La France sous ses rois*, Dampmartin, t. II, p. 130.

Gros s'écrie d'une voix tonnante :

« — *Nous confisquons les riches domaines.* »

Enthousiasme, bonnets en l'air, battements de mains et sons de trompe.

« — Achève! reprend Nicolas. *A mort les en-*
» *nemis du peuple.* »

Et *Gros*, terrifié, répète :

» — *A mort les ennemis du peuple* [1]*!* »

Un rugissement général, mêlé d'un rire sardonique et accompagné d'un charivari infernal d'instruments de cuivre, a répondu au décret de sang jeté par la peur à la rage. L'herbagère du Châtelet a porté la main à son front; un sombre nuage a passé sur ses traits; elle pâlit, ses genoux chancellent. Était-ce d'épouvante et

[1] Juvenal des Ursins. — Froissard. — Anquetil. — Dampmartin, et les auteurs déjà cités.

d'horreur? ou bien son œil, errant sur la foule, avait-il aperçu Ripert?

Aux dernières paroles de la machine révolutionnaire promue à la souveraineté nationale, un essaim de bêtes féroces s'était élancé de toutes parts vers les demeures des employés, des receveurs et des magistrats de Charles VI. Les maisons riches sont connues, et, en exécution des décrets de la liberté, un massacre général va avoir lieu.

Nicolas Flamand, monté sur les premières marches de l'estrade républicaine, s'adresse en ce moment au peuple.

« — Aux armes, braves Rouennais! il ne » suffit pas de vous être levés haut comme une » nuée d'aigles, il vous faut savoir vous soute- » nir dans les espaces comme un firmament » d'étoiles; de grands dangers nous environ- » nent; les ennemis sont sous nos remparts; » et Charles VI est à leur tête.

» — A bas le tyran ! crie la foule.

» — Aux armes, citoyens !

» — Aux armes ! »

Les clairons sonnent la victoire, et Nicolas Flamand continue.

« — Amis ! les trahisons sont à craindre ; il » s'est introduit parmi nous, et j'en ai des preu- » ves certaines, une quantité d'espions et d'é- » missaires du camp royal. Ces vils agents de » corruption travaillent ici secrètement à livrer » au duc d'Anjou les portes de Rouen, et à éta- » blir de perfides intelligences entre la ville et » l'ennemi. Compagnons ! point de négligence, » ayez l'œil ouvert nuit et jour ; que tout étran- » ger soit suspect, et que tout suspect soit mis » à mort ! Ainsi le veut la liberté. »

Le regard d'Étiennette étincelait d'indignation et de courroux ; elle eût voulu interrompre

les harangues de Nicolas ; mais la voix puissante du chef eût étouffé ses faibles accents.

« — Rouennais ! poursuit le bandit, il vient
» d'être par moi défendu de laisser entrer do-
» rénavant qui que ce soit dans nos murailles
» assiégées ; j'ai ordonné, en outre, une per-
» quisition générale dans tous les logis particu-
» liers et dans toutes les hôtelleries publiques,
» pour y saisir les gens inconnus. Respect aux
» domiciles... plus tard. Nous ne saurions dé-
» ployer aujourd'hui une surveillance trop active.
» Point de pitié hors de propos : il faut détruire
» ou être détruit ; la vertu, c'est de réussir ; le
» crime, c'est d'être vaincu. En temps de révolte
» et de guerre, il faut toujours marcher en
» avant : on est perdu si l'on recule. Or, voulez-
» vous vivre ?... tuez ! »

Mais l'herbagère du Châtelet, pour détruire l'impression produite par cet affreux langage, a essayé de changer le cours des idées ; elle sai-

sit le drapeau de la ville ; et, le soulevant dans les airs, elle parle à son tour au peuple.

« — Normands ! voici votre bannière : dé- » fendez-la, mais en héros ! n'assassinez pas, » combattez ! gloire au glaive, à bas le poi- » gnard ! Dieu, quoi qu'en disent les impies, » Dieu existe, et Dieu nous regarde; il a sa ba- » lance levée : il pèse les rois et les peuples ; ne » nous attirons pas sa colère. Marchons noble- » ment dans les saintes voies de l'indépendance » et de la justice. Le Ciel n'est pas pour les ty- » rans : nous sommes tous frères à ses yeux. » Secouer les chaînes de l'esclavage est entrer » dans les vues de la Providence. Braves Nor- » mands! point d'infamies : et Dieu bénira no- » tre cause. »

Jamais Étiennette n'avait paru si belle. Son front portait un casque doré que surmontaient des plumes d'autruche, et qui, scintillant au soleil, semblait la couronner de lumière. La blan-

cheur de son bras nu resplendissait sous le bouclier d'airain qu'elle tenait à demi levé. Les vents qui agitaient sa bannière en avaient tourné les plis autour de sa taille élégante ; et de cette draperie martiale elle ressortait radieuse.

« — Oui, Dieu bénira notre cause! » répète une foule de voix.

L'auguste drapier, qui, depuis l'apparition de Nicolas Flamand, s'indignait de ne plus jouer qu'un rôle passif, s'empare avec empressement de la circonstance pour rentrer dignement en scène.

« — Que l'on bénisse l'étendard ! » s'écrie-t-il d'un ton théâtral. »

Personne, assurément, ne s'attendait de sa part à une pareille motion ; *Gros* n'avait ni foi ni piété ; son idée religieuse, venue brusquement à la suite de son décret sanguinaire, était au moins chose bizarre ; elle n'en a que mieux réussi : l'imprévu charme le vulgaire.

« — Oui, qu'on bénisse l'étendard!...

» — Qu'on le bénisse! Un prêtre!... un
» prêtre!... »

Tel était le cri général. Étrange mobilité de la populace! inconcevable légèreté de ses opinions! Les mêmes hommes qui, l'instant d'auparavant, répondaient par des rugissements de triomphe à des provocations au meurtre, applaudissaient maintenant par des manifestations de joie à des appels de piété.

La multitude cherche un prêtre; elle allait courir aux églises; Savoisy, en habit de moine, était à l'écart sur la place: on l'aperçoit, on le saisit; et, malgré sa vive résistance, on l'entraîne vers Étiennette.

Comment résister au torrent!... Le faux ecclésiastique est violemment poussé jusqu'au pied de l'échafaudage où se pavanait l'élu national. Ripert a monté quelques marches: il est devant Étiennette.

« — Ministre saint! lui dit le privilégié du » désordre, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre » solennel et qui n'était que boursouflé, bé- » nissez ce puissant drapeau, drapeau citoyen, » drapeau libre! »

Le moment n'était pas risible, et cependant le chevalier déguisé n'a pu garder son sérieux devant la large et lourde figure qui là se prélassait sur un trône en façon de chef souverain. Le présidentissime *Gros*, debout, suréminent dans son attitude, lui montrait du poing, avec un geste de halle et une majesté de boutique, le drapeau *libre* et *citoyen*. Savoisy éclate de rire.

« — Qui? moi! bénir cela!... Non pardieu, » répond-il d'un ton goguenard. Bénissez-le » vous-même, messire! »

Les gestes, l'accent, les paroles et le maintien de Ripert n'avaient rien d'apostolique. C'étaient des tournures de camp et non des manières d'église. La truandaille s'en indigne.

« — Allons, frater! à l'œuvre!... entends-tu?

» — A l'œuvre! ou gare à toi, frocard!

» — On te l'a dit : *nous le voulons.*

» — Moi, je dis : *je ne le veux pas*, » répond l'intrépide jeune homme.

Et son œil défiait la foule.

« — Est-il hardi, ce calotin! » clame une ribande étonnée.

Que d'angoisses pour Étiennette!... Et c'est elle, avec son drapeau, qui avait soulevé cet orage!... En vain cherchait-elle à cacher son trouble, il se trahissait par l'agitation de ses mouvements et par l'effroi peint sur ses traits. Elle n'avait pas un instant perdu de vue Ripert, depuis qu'il avait mis le pied sur la place publique. Il l'avait, lui seul, occupée.

Elle descend de son estrade : elle s'est approchée de lui ; et, tandis que des huées menaçantes

assaillent le prétendu moine, elle se penche à son oreille et lui glisse ces mots rapides :

« — Un signe de croix!... du latin!... une » feinte bénédiction! »

Savoisy répond à voix basse :

« — Un mensonge!... et par peur!... jamais.

» — Vous allez les pousser au crime.

» — Vous poussez, vous, au sacrilége. »

Il avait détourné la tête; et, de près comme de loin, chacun des spectateurs avait pu voir à l'expression de sa figure et à l'énergie de son geste, qu'il venait d'opposer un refus dédaigneux aux instances de l'herbagère. La multitude entre en fureur, et de nouveaux cris retentissent.

« — La bénédiction ou la mort!

» — De l'eau sainte sur le drapeau, ou une » cellule de plomb au prêtre!

» — *Oremus*, ou *de profundis!*

» — Trois doigts en l'air, ou une tête en » bas!

» — Le goupillon, ou la potence! »

Et d'insultantes bouffonneries se mêlent à de sanglantes menaces. Le rire préludait au meurtre. Un millier de bras levés dirigeait du côté de Savoisy des pointes d'épées et de piques. Le danger devenait imminent; des masses furibondes se précipitaient au pied de l'estrade, pour y mettre en pièces le moine : un glas funèbre allait tinter.

Mais l'herbagère du Châtelet, conservant toute sa présence d'esprit, étend son bouclier sur Ripert.

« — N'approchez pas! il est sous ma garde. »

Et le peuple, à sa voix, recule.

Néanmoins, tout en s'opposant à l'assassinat, Étiennette, l'œil courroucé, paraissait menacer

le prêtre. On eût dit, à ses sourcils froncés contre lui, que son irritation particulière était en harmonie avec l'indignation générale. D'un signe elle a prescrit le silence. Les fers homicides se baissent ; le meurtre est suspendu ; l'on écoute.

« — Rouennais ! livrez-moi cet homme :
» gardez-vous de le tuer. Il y a un plan dans sa
» conduite : il y a plus, il y a un mystère ; et
» ce serait une imprudence impardonnable que
» de s'ôter les moyens d'en percer le voile. Il se
» dit moine?... d'où vient-il ? quel est son cou-
» vent ?... Où va-t-il ? voilà ce qu'il me faut dé-
» couvrir. Je veux interroger ce prêtre, l'inter-
» roger seule... à l'église. L'audacieux se tairait
» devant témoins : Qui sait si, n'ayant que moi
» devant lui, il ne se décidera pas à d'importan-
» tes révélations?... Qui sait si le salut de tous
» n'est pas entre les mains de ce traître ?... La
» cathédrale est près d'ici... lieu favorable aux

» confessions. J'y vais de ce pas : qu'on l'y » mène ! »

Mais, quoique idolâtrée par le peuple, Étiennette, cette fois, a vu sa volonté combattue. Personne ne bouge, on hésite, on s'interroge, se consulte, et point de décision adoptée.

Tout à coup, *Gros* prend la parole : Le volumineux potentat, dépité d'avoir encore été mis de côté, comme nullité, dans les nouveaux débats survenus, a voulu faire acte de prince ; et, se posant en juge suprême, il prononce au nom de l'état :

« — La nation ouïe et entendue, nous y con» sentons, jeune fille. Interrogez ce citoyen ! » qu'il vous suive à la cathédrale ! »

Et le représentant du pays, ne pouvant être évidemment que l'expression du vœu national, a été obéi sans murmure. Ses mots ont eu force de loi. Le peuple s'est cru consulté :

c'est lui censément qui commande. Et, malgré Nicolas Flamand, qui seul menace encore Savoisy, la belle herbagère triomphe.

En ce moment, au bout du marché, un tumulte horrible éclatait. C'étaient les tigres de la rébellion, une des hordes de Nicolas qui, après avoir fouillé les demeures des magistrats, des collecteurs, des nobles et des riches de la cité, revenaient fiers et triomphants, traînant après eux leurs victimes. Ils vont les égorger sur la place.

Étiennette a profité du désordre que ce nouvel incident a jeté sur le théâtre révolutionnaire, pour hâter sa marche vers la cathédrale. On se range sur son passage, on la salue avec respect. Nicolas, dont l'attention venait d'être nécessairement forcée de se porter vers ses bandits qui l'appelaient, ne retient plus Étiennette. Le front haut et l'œil assuré elle franchit un long espace. Elle écarte avec son bouclier tout ce qui arrête

sa course. Une grande partie de la population courait vers le lieu où il était question de tuer les captifs. Savoisy suivait l'herbagère ; il n'est insulté par personne ; et tous deux atteignent l'église.

Étiennette a franchi le portail de la maison du Seigneur ; et son cœur, serré jusque-là, s'est comme rouvert à la vie. Elle a traversé rapidement la vaste nef ; et son regard se promène avec une religieuse reconnaissance sur les voûtes hardies de l'asile sacré. Là il y a un autel, un Dieu ; là il y a secours et salut ; le bruit du monde y vient expirer ; et, là, sous de saintes ténèbres, loin du funeste éclat des passions humaines, la piété, seule, humble et modeste, a son trône silencieux.

La basilique était déserte ; les prêtres, épouvantés du triomphe populaire, s'étaient dispersés de côté et d'autre. Étiennette s'est arrêtée sous la grande lampe d'argent qui brûlait dans le

sanctuaire ; elle s'est jetée à genoux. L'amour, le dévouement, le courage, ont eu besoin d'un aide de plus : cet aide, c'était la prière.

L'herbagère s'est relevée. Ripert est auprès d'elle ; ils sont seuls.

Il est des moments où les paroles du sentiment sont aussi impossibles que le recueillement des idées. La poitrine oppressée d'Étiennette ne respirait qu'avec effort ; son regard, vague et lumineux, jetait de fantasques lueurs ; mais aucun accent, aucun mot ne pouvait s'échapper de ses lèvres.

Ripert la regardait avec une admiration croissante. Il y avait autour d'elle une atmosphère à part, un monde, une existence, un ciel qui n'étaient que là, pas ailleurs. Aucune femme, sur la terre, ne ressemblait à Étiennette. Son vêtement extraordinaire, son casque d'or à plumes blanches, ses cheveux noirs et bouclés

qu'agitait le souffle des vents, ses beaux yeux, l'éclat de son teint, son agitation, son désordre, tout l'ensemble de sa personne était, en quelque sorte, féerie. Le chevalier, aussi ému que fâché de l'être, la mesurait du regard avec une expression sans nom, un trouble lent, rêveur et triste; il eût voulu paraître glacé: mais sa froideur était ardente.

Il ne doutait plus maintenant des assertions du duc d'Anjou. Savoisy se sentait aimé. La conduite et le dévouement d'Étiennette lui étaient clairement expliqués. Il lisait sur sa physionomie expressive le brûlant secret de sa vie. Là se déployait près de lui, dans son irrésistible force, ce sentiment contagieux, ce feu insinuant, cette rapide électricité de cœur à cœur dont si peu d'êtres se défendent : et lui! l'ingrat! il se taisait. Oh! néanmoins, quelle émotion violente et concentrée lui donnait le contact de cet amour immense et solennel qui brâ-

vait tout pour lui sur la terre !... et à qui, les lèvres fermées, il n'accordait pas même un sourire!....

« — Eh bien! Ripert! » dit Étiennette.

Et la pauvre jeune fille n'ayant pu trouver que ces paroles les a laissées tomber au hasard, d'une voix plaintive et brisée.

Qu'était devenu son courage? il avait fléchi tout à coup. L'apparente insensibilité du comte était venue paralyser jusqu'à sa pensée. Son front a de sombres nuages. Le corps a pris la souffrance du cœur; et, ne pouvant atteindre Savoisy dans le silence où il se renfermait, l'herbagère répète machinalement, car toute autre expression lui eût manqué, ces tristes mots :

« — Eh bien! Ripert. »

La tendre mélancolie de son accent a réveillé le preux de l'espèce d'engourdissement où il était plongé.

« — Etiennette! lui répondit-il, ma présence » à Rouen et mon habit de prêtre ont dû, avec » raison, t'étonner. N'as-tu pas à m'interroger » dans l'intérêt de la révolte?... Parle, je suis » en ton pouvoir.

» — *En mon pouvoir*! toi, Savoisy! reprend » la fille des rebelles avec une tristesse amère » et un désespoir découragé; hélas! ici comme » partout, et aujourd'hui comme toujours, c'est » moi qui suis en ta puissance. Ignores-tu donc » ton empire, ton souverain empire sur moi!... » Permets, oui, permets qu'un instant je re- » vienne ici, près de toi, à notre intimité d'en- » fance, à nos habitudes de langage, à nos » confidences de sentiment. Il me semble qu'il » est temps que j'en finisse avec la mystérieuse » douleur qui me dévore. Nous sommes ici de- » vant Dieu : ici les distances s'effacent; je ne » sais si c'est égarement de la raison ou châti- » ment du juge suprême, mais mon cœur veut

» s'ouvrir à toi, fût-ce au prix même de la
» honte ! Le dois-je, Ripert? le veux-tu?

» — Ton cœur! interrompt Savoisy, n'est-il
» pas tout à la vengeance?

» — Ah! c'est vrai, vous m'y ramenez, ré-
» pond l'herbagère en se redressant de toute la
» hauteur d'un orgueil blessé au vif; c'est vrai :
» je m'écartais de ma route. Vous aussi, vous
» en avez une! et sans doute, sous ces remparts,
» la vôtre vient croiser la mienne. Il y a piége,
» il y a complot; niez-le!

» — Je ne mens jamais.

» — Eh bien! qui vous attire?

» — Une femme.

» — Que vous nommez?

» — Étiennette.

» — Venu ici pour moi! vous, Ripert! »

Et le torrent de sa colère, prêt à déborder violemment, n'avait plus ni flots ni menaces; et sa poitrine oppressée avait repris de l'élasticité pour soulever de nouveau le fardeau du sentiment, s'y épuiser, s'y briser peut-être.

« — *Venu pour moi!* répète-t-elle. Oh! ne me » trompe pas, Ripert; je sais que je ne puis » être rien dans ta destinée. Ne me parlerais-tu » ainsi que pour m'endormir dans les illusions, » afin que je ne puisse rentrer dans les vengean- » ces? Oh! ce serait indigne de toi, ce serait » une lâche cruauté. Mon âme se fait peu à peu » à son fatal isolement; oh! par pitié! n'y viens » pas jeter l'espérance, ce lambeau de joie que » le vent du malheur déchire si vite; cette étin- » celle incendiaire qui ne réchauffe pas, qui » consume. De grâce! point de déceptions. La » vérité seule, Ripert!

» — La voici, répond le guerrier : envoyé du » roi Charles VI, je viens te parler en son nom.

» — *Au nom de Charles VI! à moi!* interrompt
» l'herbagère avec ironie. Un ambassadeur!
» quelle gloire! Oh! j'avais donc bien raison
» de penser que ce n'était aucun sentiment de
» cœur qui vous attirait où je suis. Eh bien!
» soit. Que m'offre le roi... pour trahir la ville
» rebelle? car c'est là sans doute la haute mis-
» sion dont il vous a chargé. Il m'offre de l'or,
» n'est-ce pas? un marché : de l'or pour du
» du sang? Et vous vous chargez du trafic!...
» Ah! il est donc décidé que ma vie sera une
» flamme continuellement excitée par le souffle
» des tempêtes! Arrière, messager perfide! il
» y a entre vos princes et moi une barrière
» infranchissable... le corps sanglant de mon
» vieux père! »

Un sourire de sarcasme et d'indignation sillonnait ses lèvres pâlies. Sa pensée, comme un poignard retiré d'une plaie, sortait tranchante, froide et nue. Ripert a frémi devant la dignité

sombre et dédaigneuse de son langage. Il n'ose heurter de front cette âme si forte et si tendre; et, tournant autour de l'obstacle, il répond d'une voix émue :

« — Ma sœur! j'ai pleuré ton vieux père. » N'accuse pas le roi de sa mort : il n'ordonna » point son supplice : au contraire, il en a gémi. » Tu sais, Étiennette, que ma bouche a horreur » du mensonge : eh bien! je t'affirme sur » l'honneur que Charles VI a plaint ton infor- » tune, et qu'il voudrait te rendre au bonheur. » Lui-même, il m'a parlé en ces termes : *Use* » *de ton empire sur elle pour la retirer du gouffre* » *où elle s'est précipitée : ramène-nous Étiennette !*

» — Assez! interrompt l'herbagère. *Use de* » *ton empire sur elle!* le roi sait donc aussi?... » Mais qu'importe! on peut le dire à toute la » terre... nous nous aimâmes dès l'enfance ; ou » plutôt, Ripert, je t'aimai. Cette affection, si

» calme d'abord, c'était un doux sommeil sur
» des fleurs. Aujourd'hui, le réveil venu, cette
» tendresse, accrue avec l'âge, et frappée d'une
» de ces longues impressions de regrets et de
» douleurs qui s'identifient avec la vie, n'est
» plus qu'un éternel orage. C'est un supplice...
» et cependant ce supplice m'est nécessaire.
» Qu'on me l'enlève, j'en mourrais. Je sais que
» le sort nous sépare : mais je suis résignée à
» ce sort; je me suis tracé une route. Il y a
» dans la vie, je l'espère, autre chose que de
» l'amour; et quoique, placée bas dans ce monde,
» je sois hors la loi des grandeurs, je ne suis pas
» hors la loi des vertus. L'esprit peut errer,
» l'âme est droite. Ripert! je voudrais t'être
» utile; faut-il mourir pour toi? je suis prête.
» Car, vois-tu, Ripert, je le sens, je ne pourrai
» ni me reposer ni me guérir de t'avoir aimé.
» Je ne comprends pas comment j'ose te dire
» de pareilles choses, et comment tu peux y
» prêter l'oreille; mais c'est que la mort nous

» entoure, que l'enceinte pieuse où nous som-
» mes sanctifie les aveux de l'âme, que Dieu
» écoute ici chaque jour les confessions de la
» souffrance, ajouterai-je du repentir?.... Oh!
» non! je ne me repentirai jamais de t'avoir
» préféré à toute la terre : car tu m'as sauvée de
» ces hommes à voix brutale, à rang obscur, à
» grossières étreintes qui m'étaient destinés
» par ma position, mais dont l'haleine me
» glace et dont le langage me blesse, que je re-
» garde avec dédain, et dont je me détourne
» avec dégoût; tu m'as élevée, non jusqu'à toi,
» mais jusqu'à ta noblesse de cœur. Mon
» amour qui, parmi les hommes, m'a mise à l'é-
» cart pour toujours, m'y place du moins
» grande et pure. Ah! mon langage est plein
» de désordre!... tant de pensées... si peu de
» raison!... interromps-moi donc, Savoisy! ta
» patience, prends-y bien garde! est presque
» ici de la tendresse : empêche-moi de m'a-
» buser! »

Oh! qu'il est difficile, à l'âge des passions, de résister au doux regard de la beauté, aux touchants accents de l'amour!... Ripert, sous la froideur dont il s'enveloppait avec fierté, cachait une nature ardente. Bien, qu'il n'eût pas l'âme expansive, il était impressionnable au plus haut degré : plus il comprimait ses sensations, plus elles prenaient de force chez lui : il n'aimait point comme les autres, mais il aimait autant, plus, et mieux.

Ripert s'était senti saisi, en écoutant Étiennette, d'une émotion tendre et reconnaissante, qui n'allait pas jusqu'à l'amour, mais qui dépassait l'amitié. L'herbagère avait tant de charmes!... Elevée d'abord sous des lambris dorés où ses premières habitudes s'étaient imprégnées de noblesse, puis retournée sous le toit paternel où l'adversité l'avait réduite à la plus humble des conditions, elle avait pris, en passant, à chacune des classes de la société ce qu'elle offrait de plus

poétique : de là sa grâce de langage, et sa franchise de pensée; son dégoût pour les artisans qui lui adressaient leurs hommages, et sa fureur contre les nobles qui la repoussaient de leurs rangs ; son élégance de manières et son énergie d'actions.

« — Moi, t'interrompre! dit Ripert. Eh!
» peux-tu croire que je sois assez insensible
» pour ne trouver nul charme à t'entendre?
» O douce amie de mon enfance! ta vie ne sera
» jamais entre mes mains comme un hochet
» dont on peut se jouer, comme un instrument
» qu'on peut rompre. Non : je ne saurais oublier
» nos premières années ; tu es ma sœur, ma
» sœur chérie; tu resteras ma sœur d'adoption.
» Je placerai ton sort près du mien : tu seras
» heureuse, Etiennette. Mais aussi, ne repousse
» pas les prières de ton frère, de ton ami, de
» celui qui voudrait pouvoir te rendre en bien-
» faits ce que tu lui donnes en tendresse. Oh!
» que l'opinion politique et l'esprit de parti ne

» viennent pas entre nos destins dresser des » barrières de plus! il n'y en a déjà que trop. » Abandonne un chemin funeste; et, l'un près » de l'autre, si tu m'aimes; marchons unis, » marchons ensemble.

» — Arrête!... s'écrie l'herbagère : arrête! » mes forces s'en vont. Tu viens de m'adresser » là de bien touchantes paroles, des paroles » inappréciables; mais quelque tendres qu'elles » m'aient paru, elle m'accablent : ce ne sont » pas celles que j'aurais choisies. N'importe! je » les accepte telles qu'elles sont, avec reconnais- » sance, avec effusion : tu ne peux offrir davan- » tage. De quel droit dirais-je : *ce n'est pas assez*. » Nous! Savoisy, *marcher ensemble!* tu sais bien » que c'est impossible : toi, tu as besoin de gran- » deur, de fortune, d'avenir, de gloire : est-ce » que je puis marcher près de toi, moi, si loin » de ta position, moi si peu de chose ici-bas! » Et pourtant, lorsque le cœur a un amour im-

» mense, il se croirait de force à tout entreprendre,
» à créer et refaire un monde, à dire : *que la lu-*
» *mière soit !* et à croire qu'*elle sera*. Déception !
» moi ! pauvre fille, hélas ! vivre et mourir de
» t'aimer, ce sera là toute ma carrière : elle ne
» sera pas de longue durée. Tant mieux ; tu ne
» m'auras connue que dans la fleur de la jeunesse,
» avec la beauté du printemps, et le langage de
» l'amour ; je te laisserai des regrets... sans aucun
» désenchantement. »

Son énergie d'héroïne était tombée devant ses rêveries d'amante. Une langueur mélancolique se fondait sur ses traits comme une vapeur insaisissable ; et son tendre regard attaché sur Ripert semblait le baigner de lumière et d'amour. Le noble chevalier, tout à elle, était troublé, séduit, fasciné ; et, l'écoutant avec ivresse, il oubliait mission et danger, le roi et la ville rebelle, Agnès, Éloïne et lui-même.

Un long silence avait suivi.

« — Savoisy! reprend l'herbagère. Toi, la » franchise et l'honneur même! n'abuse pas de » ma crédulité: est-ce vraiment pour moi, pour » moi seule, que tu as exposé ta vie en t'intro- » duisant dans Rouen? réponds! »

Ripert hésite et se tait.

« — Tu gardes le silence, poursuit la fille des » rebelles; ne crains-tu pas que je l'explique! » j'y lis la vérité... que voici : Il est sous les » murs de cette ville une dame de haut parage... » pour laquelle on tire le glaive... et pour la- » quelle on tue son semblable. Heureuse et puis- » sante à Rouen, elle y tenait jadis une cour : » aujourd'hui, proscrite et cachée, elle y fo- » mente des complots. Il lui fallait un aide sans » doute. Ose le nier! on t'attend.

» — Nier la vérité! jamais, dit Ripert d'un » ton glacial; deux femmes m'attiraient ici : » pourquoi voudrais-je le cacher! l'une et la » première, c'est toi.

» — Mais l'autre! s'écrie Étiennette avec l'ac-
» cent d'une jalouse irritation : l'autre est la vi-
» comtesse de Meaux, la belle et séduisante
» Éloïne, celle qui vous a fait croiser le fer avec
» le malheureux comte de Trie, celle pour qui
» deux fois vous avez compromis votre existence,
» celle dont les attraits, le rang et la fortune
» éblouissent tous les regards, celle auprès de
» qui, devant moi, votre cœur commençait à
» battre, celle enfin qui, sans empêchement,
» peut devenir votre compagne, et peut-être
» aussi qui vous aime!... Adieu, Ripert. »

Elle a prononcé ces derniers mots d'une voix rude et saccadée. Les cris lointains de la populace arrivaient en ce moment jusqu'au fond de la cathédrale : Étiennette a tressailli.

« — J'entends la voix des miens qui m'ap-
» pellent; chacun son devoir, Savoisy. Et moi
» aussi je suis attendue... Je sais où diriger
» mes pas!...

» — Moi, au contraire, Étiennette! je ne
» sais où porter les miens. Personne, hors de
» ces murs, dans Rouen, ne m'appelle, ni ne
» m'attend. Le poignard seul me guette et me
» cherche.

» — *Personne ne t'attend!* mensonge! Et la vi-
» comtesse de Meaux?...

» — Je ne lui ai annoncé ni mon départ,
» ni mes plans, ni mon arrivée. Je ne sais pas
» même où elle est.

» — Eh quoi! Ripert! épouse future...

» — *Épouse future!* autre erreur; je te l'af-
» firme, Étiennette : jamais Éloïne, à l'autel,
» ne recevra ma main ni ma foi. »

Un inconcevable changement s'est opéré soudain sur les traits et dans toute la personne de l'herbagère. Sa pâleur s'est dissipée; sa tristesse solennelle d'amante et d'héroïne a fait place à une naïve joie de vierge et d'enfant. Le cèdre est

devenu roseau. Une ravissante surprise, un espoir indéterminé, le bouleversement complet de tout l'édifice de malheur dressé par la jalousie, un rayon, délicieux mais voilé, jeté au hasard sur l'avenir, mille sensations enivrantes, un choc d'images imprévues, ont ravivé le cœur d'Étiennette.

« — Oh, Savoisy! répète encore : tu ne seras » jamais son époux?

» — Jamais.

» — Je crois à tes paroles.

» — Eh bien ! prouve-le-moi, ma sœur!

» — *Ta sœur!*... n'importe : continue. Que » veux-tu de moi ?

» — Sois mon guide : donne-moi les moyens » d'arriver jusqu'à la vicomtesse de Meaux ; dis- » moi ce qu'elle est devenue; apprends-moi » quelle est sa demeure.

» — Sa demeure!... elle est inconnue : in-
» connue de toute la ville; je l'ai cependant dé-
» couverte.

» — Où est-elle?

» — Rue du Grand-Pont, maison du tisse-
» rand Garnier, au fond d'une cour sombre et
» déserte.

» — J'y cours de ce pas, Etiennette ; il faut
» soustraire Éloïne aux dangers qui la menacent;
» on doit visiter, tu le sais, toutes les maisons
» de la cité : la vicomtesse est perdue si Nico-
» las Flamand la découvre; sauvons-la!

» — Ripert, je m'en charge.

» — Me répondrais-tu de sa vie?

» — Je ne tremble ici que pour toi. Tu quit-
» teras Rouen cette nuit.

» — Et que dirai-je au roi de ta part?

» — Que je ne puis trahir mes frères : mais
» qu'ici, appui du malheur, j'empêcherai le
» sang de couler. J'y ferai du moins tous mes
» efforts. Dis-lui qu'ayant horreur du crime,
» j'ai voulu rester sous les murs de la ville af-
» franchie, pour y opposer une digue au tor-
» rent furieux des vengeances populaires, et
» pour servir ainsi non sa cause, mais celle de
» l'humanité. Je ne puis faire davantage; on
» n'obtiendra de moi rien de plus. »

De féroces clameurs l'interrompent. Un frisson mortel a parcouru les veines du chevalier. Le peuple est dans les joies du meurtre : il égorge en ce moment, à quelques pas de la cathédrale, les partisans de Charles VI. On entend le cri des victimes auquel se joignent les acclamations des bourreaux et les fanfares des bandits. Les cheveux de Savoisy se dressent sur sa tête; il ne peut voler au secours de ses malheureux frères, dont les accents de désespoir et de

détresse arrivent à son oreille : et pourtant il a une épée!...

Le tumulte augmente,... il approche,... on massacre de tous côtés ; chaque place a son holocauste, et chaque rue sa boucherie ; les trompettes et les clairons saluent les trophées de la mort. Les champs de l'air suffisent à peine à tout ce que l'atrocité révolutionnaire leur jette à la fois de tonnant et d'impie, de rauque et de perçant, de monstrueux et de sauvage [1].

« — Dieu tout-puissant! s'écrie Ripert, l'œil
» étincelant de fureur; lève-toi donc!... foudroie
» les bourreaux! »

Ces mots, presque lancés contre Étiennette, et qui semblaient l'assimiler aux bandits de la rébellion, ont indigné la jeune fille ; ils la ramènent aux vengeances ; ils lui rappellent son vieux père.

[1] Froissard. — Juvénal des Ursins. — *Journal de Charles VI.* — Anquetil, in-12, t. III, p. 14.

« — *Le Tout-Puissant!* répète-t-elle, ah! il ne
» foudroie pas les bourreaux!... Vois ton ré-
» gent, il vit et il règne! »

Mais le comte est exaspéré.

« — Ote-toi de ma vue!... tais-toi. Tu par-
» lais tout à l'heure de ton horreur du crime
» et de l'appui que tu prêterais au malheur :
» va donc, va, fille des révoltes! arrêter le tor-
» rent furieux des vengeances populaires!... Et
» tu parlais ici de vertu, d'humanité, d'a-
» mour!... ÉCOUTE! »

Étiennette n'est plus à elle.

« — Eh bien! s'écrie-t-elle à son tour, quand,
» sous les verges sanglantes des soldats de ton
» roi, mon père expirait mutilé,... j'étais là
» aussi : *j'écoutais!* et ton régent, peut-être non
» loin, parlait aussi amour et vertu! Est-ce que
» les égarements de la haine et de la férocité ne
» sont pas de tous les partis, dans tous les

» rangs, chez tous les hommes?... Est-ce que
» les crimes d'un peuple soulevé par l'injustice
» n'offrent pas aussi leur excuse?... Les grands
» ont-ils seuls le droit des vengeances et le pri-
» vilége des forfaits?... Lorsque dans un fossé,
» sur la route, la nuit, par un temps glacial,
» mon pauvre père, entre mes bras, exhalant
» son dernier soupir, me criait : *vengeance!*
» *vengeance!* ici, comme toi, *j'écoutais*. Oh! que
» n'étais-tu près de moi à ce moment d'horreur
» et d'angoisses, je t'aurais dit aussi : *tais-toi!*
» je t'aurais dit aussi : *écoute!* »

L'herbagère, le front levé, sublime d'amour filial, se grandissait alors de tout ce qu'il y avait d'amer dans ses souvenirs, d'énergique dans ses reproches et de juste dans son courroux : c'était une imposante figure.

Ripert, hors de lui, la repousse.

« — Pas un mot de plus, Étiennette! ou ma

» voix criera : *je te hais !* et cela, quand rugit le » meurtre, au pied des autels, devant Dieu. »

Les vociférations du dehors se rapprochaient toujours plus terribles. La foule homicide est autour de l'église... Le portail sacré s'ouvre avec fracas, et Nicolas Flamand se présente.[1]

« — Viens!... suis-moi!... s'écrie l'herba» gère. »

Et, saisissant la main de Savoisy, elle l'entraîne avec la rapidité d'une flèche hors du chœur de la cathédrale; elle gagne une petite porte latérale donnant sur une rue solitaire; puis, indiquant du geste un passage étroit et obscur, à peu de distance, elle ajoute d'une voix brève :

« — Là,... à droite,... reste caché! Moi, » j'arrêterai ceux qui te cherchent. Ce soir, » j'irai te joindre chez *elle*,... au bout de la rue » du Grand-Pont; ensuite,... au milieu de la

» nuit, je vous ferai sortir tous deux de Rouen
» par une poterne isolée; puis, pour récom-
» pense et adieu, jetez-moi tous deux : *je vous*
» *hais!*

» — O Étiennette!

» — Paix! Savoisy.

» — Un seul mot!

» — Je n'*écoute* plus.

Le repoussant loin d'elle avec force, elle referme précipitamment sur lui la porte latérale de l'église, rentre sous l'enceinte sacrée, et s'avance, d'un pas tranquille, vers les enfants de la révolte. Nicolas Flamand l'aperçoit; il court à elle, et sa voix tonne :

» — Où est-il, ce prêtre?

» — Hors d'ici.

» — De quel droit sauvez-vous cet homme?

» — Et de quel droit le tueriez-vous?

» — Qui vous dit que je veux son sang?

» — Votre dague rouge de meurtres. »

Étonné de l'accent ferme et décidé de l'herbagère, le brigand demeure un instant indécis sur la résolution qu'il doit prendre. Violemment épris d'Étiennette, il s'effrayait de l'irriter. Les passions haineuses n'éteignaient pas en lui les voluptueuses ardeurs. Ce n'étaient point des armes diverses dont l'une pouvait dompter l'autre : c'étaient des flammes opposées qui le brûlaient toutes ensemble.

Il n'avait pas reconnu Ripert; mais l'intérêt subit qu'avait pris l'herbagère au moine avait éveillé ses soupçons et sa jalousie. La mort de l'inconnu est jurée.

« — Cet individu, reprend-il, c'est un espion » du camp royal, un noble déguisé, un faux » prêtre.

» — Je sais mieux que vous qui il est, répond
» froidement l'herbagère. Je l'ai interrogé ici
» même; et, ne lui trouvant rien de coupable, je
» l'ai remis en liberté.

» — Cela vous était-il permis?

» — Cela ne m'était pas défendu.

» — Pourquoi cet ecclésiastique équivoque
» a-t-il refusé de bénir notre drapeau?

» — Parce qu'il n'y était pas autorisé par ses
» chefs. Les moines ont leurs règlements
» comme les soldats leur discipline. L'homme
» que j'ai interrogé remplit sa tâche et suit sa
» route.

» — Mais pourquoi l'avoir relâché de votre
» propre autorité? sans consulter qui que ce
» soit?

» — J'ai consulté ma conscience.

» — Et pas d'autre juge?

» — Si : Dieu.

» — Celui-là n'a ni œil ni langue.

» — Pour vous, Nicolas : c'est possible. Il me
» regarde, moi, il me parle.

» — Depuis quand tant de piété?... inter-
» rompt le chef sardonique : est-ce le moment?

» — C'est le lieu.

» — Par où cet homme est-il sorti? reprend
» Nicolas, furieux.

» — Par une des portes de l'église.

» — Laquelle?

» — Vous ne le saurez pas. »

Nicolas ne se contient plus. Ses lèvres écumaient de rage, et il murmurait sourdement :

« — Il me faudra la vie de cet homme !

» — Suivez-moi ! lui dit l'herbagère d'un » ton d'autorité suprême ; sortons de cette en» ceinte de paix : il n'y faut point des hommes » de sang. Nicolas Flamand ! suivez-moi.

» — Je ne le veux pas.

» — Je vous l'ordonne. »

Et le regard profond d'Étiennette lui imposait l'obéissance sous peine d'inimitié. Les dents du chef grinçaient de fureur ; il sentait s'échapper sa proie ; n'importe, il a fallu se soumettre ; et, par force, pour un instant, le tigre a resserré ses griffes.

XII.

Au fond d'une cour solitaire, dans une maison de mince apparence, à l'extrémité de la rue du Grand-Pont, un moine et une femme du peuple s'entretenaient, seuls, à demi-voix. A peine une faible clarté se glissait-elle sous la chambre humide et basse où ils se trouvaient. Le soleil avait disparu de l'horizon ; et, les deux

inconnus, tout entiers l'un à l'autre, ne songeaient pas à se quitter. Le lieu cependant n'avait rien d'attrayant : c'était une espèce de cave, à murailles sales et nues, sans air, sans cheminée, sans lumière. On y avait placé un lit, mais à courtines déchirées; une table, un bahut, trois chaises, composaient tout l'ameublement. Qui donc habitait ce réduit de pauvre? cette demeure de truand? la belle vicomtesse Éloïne.

La noble dame, en habit de serge, et recouvrant ses formes délicates du vêtement grossier des lavandières de Rouen, s'était trouvé là un refuge. Jean Garnier, maître du logis, tisserand, dévoué au roi, avait juré de la sauver, au péril de sa vie. Il veillait nuit et jour à sa garde; et Ripert, en robe de moine, avait eu une peine extrême à parvenir jusqu'à la vicomtesse, bien que, s'ouvrant avec franchise, il se fût nommé au cerbère.

Le chevalier, en entrant chez Éloïne, s'était

promis d'étouffer en lui toute manifestation de tendresse, et de ne s'occuper auprès d'elle que des moyens de servir son prince : mais la vicomtesse de Meaux était une de ces femmes enivrantes auprès desquelles on ne peut rester paisible. Ripert avait commencé par lui communiquer la mission dont le roi l'avait chargé : le début de leur entretien avait été cérémonieux, compassé, diffus, embarrassé, solennel; puis, par degrés, il s'était glissé dans leurs discours quelques-unes de ces expressions, de ces riens qui disent si peu et qui néanmoins parlent tant! puis encore il s'était établi entre eux et malgré eux, à travers leurs délibérations de guerre, une causerie allant à l'amour; puis enfin les ondulations de leurs voix, indépendantes de leurs paroles, avaient formé en outre, et à part, et toujours malgré eux, une sorte de conversation invisible, intime et notée, où se comprenait ce qui n'était pas articulé, et où retentissait ce qui voulait se taire. Oh! souvent rien

ne trahit mieux les sentiments vastes et ardents que les phrases courtes et froides!

La vicomtesse de Meaux, toujours habituée aux grandeurs et jamais fatiguée de ses pompes, ne se sentait nullement le besoin de sacrifier les vanités de la terre, pour venir reposer son existence dans la simplicité du sentiment : les choses de l'orgueil et celles de l'amour lui semblaient pouvoir s'allier. Elle était incapable d'exaltation sublime et d'abnégation enthousiaste : néanmoins elle aimait Ripert. A son aspect elle avait voulu retrancher sa passion naissante dans la dignité de son infortune et dans l'exposé de ses périls ; mais on ne fait pas halte en amour ; et si l'on ne recule, on avance.

La vicomtesse, appelée à des actions d'héroïsme, s'associait avec joie au dévouement de Savoisy. Jouer un rôle était une gloire, et toute gloire l'enivrait : l'éclat, pour elle, était le bon-

heur. Elle avait des intelligences secrètes avec tout ce qu'il y avait d'honorable et d'élevé dans Rouen. Celui chez qui elle logeait, lui servant de messager et d'intermédiaire, la tenait au courant des événements de chaque jour ; elle avait de nombreux affidés, même parmi la truandaille. Bien des serviteurs dévoués, réunis secrètement, çà et là, se préparaient à prendre les armes, et n'attendaient que son signal. La vicomtesse de Meaux, du fond de sa retraite obscure, répandant l'or à pleines mains, pouvait donc être une puissance? Oui, sans doute : elle se trouvait en position d'arriver à une haute célébrité; mais il eût fallu à la noble dame l'énergie du courage, la ténacité du vouloir, les élans de l'enthousiasme : et ces vertus-là lui manquaient; sa nature était l'inconstance, et ses goûts la frivolité. Hélas! l'enchanteresse Éloïne, au milieu des révoltes, des intrigues et des meurtres, n'apportait, pour armes de guerre et pour arsenal de salut, que les grâces de la coquetterie,

les prestiges de la grandeur et les caprices de la beauté.

Le duel du pré aux Clers n'avait pu être passé sous silence, pendant la longue entrevue d'Éloïne et de Ripert : il y avait de cruels souvenirs dans ce fatal événement. Mais quelle est la femme qui ne pardonne pas à un amant d'avoir tiré le glaive pour elle, d'avoir même frappé à mort! La vicomtesse avait d'abord parlé avec indignation et courroux de la querelle et du combat; puis, se rappelant la grave blessure et la longue maladie du vainqueur, elle s'était adoucie peu à peu; l'indignation et le courroux s'étaient fondus dans les reproches, et avaient disparu dans les larmes.

Il était deux noms qui, bien des fois, parmi beaucoup d'autres, étaient venus se placer sur les lèvres d'Éloïne : sa fierté n'avait pu se résoudre encore à les prononcer : c'étaient les noms d'*Agnès* et d'*Étiennette*. La noble dame

avait gardé un souvenir ineffaçable de la terrible nuit de l'émeute, alors que la célebre herbagère la défiait de l'oublier. Elle se rappelait aussi les sarcasmes du duc d'Anjou, frappant Ripert publiquement, à la fête de l'hôtel Saint-Paul : « *Que d'aventures il mène de front! Ici Agnès, là Étiennette.* » Ces mots du régent retentissaient à son oreille. Elle rassemble son courage; et, tout à coup, d'un air négligent, elle hasarde ces paroles :

« — J'ai vu défiler, sous ces murs, les co-
» hortes de la révolte. J'ai vu leur bannière et
» leur chef. J'ai vu même leur héroïne, *l'her-*
» *bagère du Châtelet.* Ripert! cette femme est
» bien belle. »

La vicomtesse était entrée trop avant dans le vif de la question, pour que Savoisy pût y échapper par quelque détour évasif. Il répond d'une voix tranquille :

« — Oh, oui! bien belle et bien dangereuse!

» — Je n'en doutais pas, sire comte ; mais » vous pouviez ne pas l'avouer. »

L'accent d'Éloïne était celui du dépit ; Ripert ne s'en est point alarmé.

« — Pourquoi, répond-il froidement, ne » pas convenir de l'évidence ! Étiennette, aidée » du pouvoir de ses charmes, et poussée par la » soif des vengeances, est une ennemie redou- » table.

» — Une *ennemie!* Sire chevalier... ce mot, » dans votre bouche, m'étonne.

» — Il n'a rien d'étrange, pourtant. J'ai vu » ce matin cette femme.

» — Vous l'avez vue!... déjà!... ce matin!...

» — Le roi me l'avait ordonné.

» — Je comprends, répond la vicomtesse » avec un sourire bizarre. Elle passe pour re-

» doutable... on essaiera tout pour la vaincre.
» Il faut lui parler, la séduire... il est plus d'un
» moyen de succès : c'était une importante mis-
» sion, et elle vous convenait à merveille.

» — J'y ai cependant échoué. »

Les paroles et l'accent du comte avaient un tel cachet de sincérité que les soupçons jaloux de la vicomtesse se sont dissipés en partie. On frappe... Garnier se présente.

« — Grande nouvelle! noble dame. Le roi
» Charles VI est arrivé sous les murs de Rouen.
» Une correspondance secrète est déjà établie
» entre lui et nos chefs. Cette nuit même on li-
» vre la ville.

» — Se peut-il! s'écrie Savoisy.

» — Plus bas, parlez plus bas, dit Garnier.
» Tant d'oreilles sont aux écoutes!

» — Comment livrer Rouen?

» — Par la ruse.

» — Instruisez-nous des plans concertés.

» — Nos chefs, répond le tisserand, m'en-
» voient vers vous à cet effet. Écoutez avec at-
» tention. Il existe, dans une des murailles cré-
» nelées qui entourent la ville, du côté de la
» montagne Sainte-Catherine, une poterne assez
» mal gardée...

» — Eh bien!

» — Nous l'ouvrirons au roi.

» — Ne craignez-vous aucun obstacle?

» — Il s'en élèvera, c'est possible; mais, du
» courage, et nous vaincrons.

» — Dieu le veuille! dit Savoisy. Mais, com-
» ment, sans être aperçus, pourrez-vous forcer
» la poterne?

» — Elle est située à merveille. Elle est pra-

» tiquée, dans une vieille fortification, au bout
» d'un long jardin isolé, où nul poste n'est
» établi : à l'entour, pas de sentinelles.

» — A qui appartient ce jardin?

» — A une vieille femme du peuple, qui a, là,
» une maison à elle; cette maison est sans voi-
» sinage et sans défense.

» — Le nom de cette vieille femme?

» — Est Madeleine Bernabo. C'était la sœur
» de Paul Morand...

» — Quoi! la tante d'Étiennette? interrompt
Ripert.

» — Oui, messire.

» — Et c'est chez elle, cette nuit?...

» — Que les royalistes, armés, s'empareront
» de la poterne. Toutes les mesures sont prises

» pour nous garantir un succès. Le roi est pré-
» venu ; le rendez-vous est pour minuit. »

Étrange complication d'événements!... Les uns viennent croiser les autres!... Comment sortir de ce dédale?... Suivre maintenant Étiennette, lorsqu'elle va venir pour exécuter son projet d'évasion, ce serait sottise et lâcheté. Repousser son aide et ses soins, en restant malgré elle à Rouen, ce serait imprudence et folie; les soupçons seraient éveillés ; tous les plans seraient compromis. Ici, là, partout, quels dangers!... Savoisy est tombé dans une profonde rêverie.

« — Et l'herbagère!... reprend-il, l'herba-
» gère qui voulait me faire évader de Rouen,
» cette nuit même, pour me dérober à la fureur
» des rebelles!... Oh! c'est moi, au contraire,
» qui aurai peut-être à la soustraire aux vio-
» lences du régent!...

» — Vous avez échoué près d'elle, dit la vi-

» comtesse de Meaux, et vous voudriez la dé-
» fendre?

» — Je lui dois déjà l'existence, a répondu
» le chevalier, j'étais perdu sans son appui : son-
» gez qu'elle voudrait nous sauver... nous sau-
» ver, tous deux, vous et moi!

» — Erreur! elle a juré de me perdre.

» — Non : car votre retraite lui est connue :
» c'est elle qui me l'a indiquée. Il ne tenait qu'à
» elle, madame, de vous livrer aux assassins :
» elle ne l'a pas voulu. C'est elle encore qui, ce
» soir, doit venir en secret ici pour écarter de
» nous tout péril, et travailler à notre fuite.

— Elle!... ici!... dit la vicomtesse : Mais
» son projet dérange les nôtres... son aide est
» une chose fatale. Nous ne pouvons partir, ni
» la suivre.

» — Chut! interrompt le tisserand ; j'entends
» quelqu'un frapper au dehors.

» — C'est Étiennette, sans doute, murmure
» tout bas Savoisy. Elle m'avait fixé cette heure...
» au commencement de la nuit. Elle a promis ;
» elle est exacte. Il faut ouvrir et l'écouter. Puis...
» le parti à prendre.... on verra.

» — Ripert! dit Éloïne, je tremble. »

Le guerrier, peu d'instants après, tendait la main à Étiennette. Le tisserand se tient à l'écart.

L'herbagère était enveloppée d'une mante brune à longs plis. Son front n'avait ni casque ni plumes, et ses vêtements étaient de la plus extrême simplicité. Éloïne, à la lueur d'une lampe que venait d'allumer le patron du logis, l'examinait avec une attention douloureuse. Étiennette avait des mouvements brusques et heurtés. Son cœur battait, sec et inégal, comme dévoré par la fièvre. Son œil avait de vagues rayons; et pourtant, du milieu de ce désordre moral, la beauté de sa personne ressortait plus éclatante que jamais.

« — Sire de Savoisy ! dit-elle, j'ai tout réglé
» pour votre fuite ; et, avant l'aurore nouvelle,
» vous pourrez être hors de péril.

» — Ainsi donc, répond Éloïne, vous serez
» venue, aux jours du danger… m'offrir deux
» fois votre assistance !

» — Oui, a répliqué l'herbagère en s'appro-
» chant de sa rivale avec une sorte d'intérêt pé-
» nible et curieux, oui, je serai venue deux fois
» à votre aide. Vous n'avez pas oublié, n'est-ce
» pas, la première nuit où nous nous rencon-
» trâmes? Vous rappelez-vous mes paroles ?
» *Dieu veuille que la fatalité, qui nous a offertes*
» *l'une à l'autre, ne nous remette pas en pré-*
» *sence !* »

Sa voix était sombre ; et il y avait dans son attitude comme dans son regard la triste révélation d'une âme déchirée sans espérance et sans ressources.. Éloïne a paru troublée.

» — N'en doutez pas, a-t-elle repris ; ma re-
» connaissance profonde...

» — Je n'en veux pas : je la repousse, répond
» vivement Étiennette ; je ne saurais la mériter.
» C'est Ripert qui m'amène à vous ; c'est pour
» lui seul que je vous sauve : à lui seul vos ac-
» tions de grâces !

» — Oh ! dit la vicomtesse, emportée par un
» mouvement involontaire de surprise et presque
» d'admiration, quel langage ! comme vous
» l'aimez ! »

Ripert se hâte d'interrompre.

» — Étiennette ! le moment presse... quel
» est votre plan d'évasion ?

» — Le voici : rien de plus facile. Madeleine
» Bernabo, sœur de mon père, habite à l'ex-
» trémité de la ville une maison isolée dont le
» jardin touche à nos remparts. Vous vous y

» rendrez tout à l'heure; et là, vers le milieu
» de la nuit, dans le déguisement où vous êtes,
» je vous ferai sortir de Rouen, par une issue
» secrète et cachée...

» — Serait-ce par une poterne?

» — Oui, messire : j'en ai la clef. »

Le loyal preux est consterné. Quel entassement d'embarras!... quelle singulière connexité de machinations, au même moment et au même lieu! Ah! le doigt de la Providence est visiblement marqué dans cette concentration imprévue d'intrigues opposées. Mais où trouver un fil sauveur à ce périlleux labyrinthe? le résultat, que sera-t-il?... Comment débrouiller ce chaos?... Les diverses passions, qui vont, face à face et soudain, se rencontrer au même terrain, travaillant à une œuvre contraire, ne vont-elles pas se combattre, et peut-être à la fois se perdre?...

« — Non : dit brusquement Savoisy. Ce se-
» rait trop vous compromettre. Votre vieille
» tante... d'ailleurs... pourrait blâmer votre
» conduite ; et, s'opposant à vos desseins...

» — Madeleine m'est dévouée. Il n'est rien à
» redouter d'elle. Je suis sa fille d'adoption :
» c'est une amie, c'est plus : une mère. »

Savoisy a réfléchi quelques instants. Il a déjà remarqué sur le visage d'Étiennette une surprise soupçonneuse lorsqu'il a paru hésiter à la suivre. Il n'ose résister plus longtemps, et reprend d'un air décidé :

« — Ainsi, chez votre vieille tante, il faut
» se rendre cette nuit?... bien : c'est convenu ;
» nous irons.

» — Je vous y attendrai vers dix heures :
» venez m'y rejoindre tous deux quand les té-
» nèbres couvriront la ville. Pour vous glisser
» rapidement et sans bruit jusqu'au logis de

» Madeleine, voici le chemin qu'il faut prendre. »

Et l'herbagère indique, avec les détails les plus minutieux, les rues à suivre et les voies à éviter, pour arriver, sans obstacles et sans dangers, à l'habitation du rempart.

« — Fiez-vous à moi, poursuit-elle, et de-
» main vous serez sauvés. J'expose peut-être
» ma vie, car si vous alliez me trahir!... si
» j'allais compromettre les miens!... Rouen ne
» me pardonnerait jamais... O Ripert! songez
» que j'ai toute confiance en votre loyauté; vous
» n'abuserez point, n'est-il pas vrai, de mon
» dévouement à vous servir? vous n'ourdirez
» aucune trame?...

» — Contre vous?... ah! soyez sans crainte.

» — *Contre moi* ni *contre la ville,* a repris
» Étiennette avec force.

» — Ceci, je ne puis le promettre, répond

» le loyal chevalier. Au contraire, je ne le cache » pas, s'il s'offrait à moi, ce soir même, une » occasion favorable, une chance heureuse, un » moyen sûr pour hâter le triomphe du roi, je » les saisirais avec transport : ce serait un de» voir pour moi. »

Ces mots ont glacé l'herbagère.

« — Pourquoi me tenir ce discours? c'est » vouloir me pousser à vous perdre.

« — Pourquoi me demander l'impossible? » c'est vouloir me pousser à périr.

» — Un mot rassurant m'eût suffi.

» — Il ne sortira pas de mes lèvres.

» — Autant vaut avouer un complot. Autant » dire : *nous conspirons.*

» — Si vous en avez peur, livrez-nous.

» — Mais vous péririez sur-le-champ. Nicolas

» Flamand, qui vous cherche, a sur vous la
» hache levée ; il vous conduirait aux supplices.

» — Si vous en avez peur, sauvez-nous.

» — Quel homme! s'écrie Étiennette. O mon
» Dieu!... de toutes manières, comme il se
» plaît à me torturer! Quel cœur de rocher est
» le sien! »

Elle a fait quelques pas, çà et là, dans l'irrésolution de la terreur et du désespoir. Elle eût voulu cacher ses angoisses, mais ses traits en portaient l'empreinte. Elle revient vers Savoisy.

« — Conspirateur ou non, partez. Vous
» abandonner! .. impossible. Elle et vous, traî-
» tres ou non, vous serez soustraits à la mort,
» dussiez-vous m'ouvrir un abîme. Vos conju-
» rés ont-ils des poignards?... dites qu'on me
» tue la première. Il est peut-être écrit là-
» haut que tout sauveur doit être victime.
» Allons, que mon destin s'accomplisse ; mais

» prenez-y garde, messire! quand je ne serai
» plus, il pourra se dresser debout devant
» vous une figure vengeresse, un spectre éter-
» nel... le remords. »

Et l'herbagère se retire.

Du fond de la chambre voisine, Garnier avait tout entendu; il accourt d'un air radieux.

« — Tout va bien! le ciel nous seconde.

» — Non, dit la vicomtesse alarmée. Les
» embarras se multiplient. Les plans adoptés se
» jettent à la traverse les uns des autres : c'est
» une affreuse confusion. Que faire?

» — Il faut partir, noble dame. Étiennette,
» sans s'en douter, aide à nos succès elle-même.
» Vous et le sire de Savoisy, vous allez vous
» trouver introduits sans peine et sans obstacle
» dans la maison de Madeleine, où la sœur de
» Morand vous remettra la clef de la fameuse

» poterne. Là, grâce à l'ennemi lui-même, vous » serez maîtres de la place; peut-on être servi » plus à souhait! Vous vaincrez, et sans coup » férir. Je vais en faire prévenir l'armée royale. » Charles VI se trouvera derrière les murs de la » ville à l'endroit où un passage vous y sera ou- » vert; et, au moment où vous y arriverez, il y » sera lui et ses cohortes. Faites que ce soit vers » minuit.

» — Et vous, Garnier? dit Éloïne.

» — Moi et les miens, pendant ce temps, » nous cernerons le logis de la veuve Bernabo; » nous veillerons sur vous alentour. Au moin- » dre appel, nous accourrons; et, quand s'ou- » vrira la poterne, quand le roi franchira le » mur, nous nous précipiterons à sa rencontre » pour le guider et le défendre. Le triomphe » me paraît sûr.

» — Comte! reprend la vicomtesse : vous ne

» donnez pas votre avis? un pareil silence est
» étrange. »

Ripert, soucieux et pensif, saisit le bras du tisserand.

« — Si l'on s'empare des deux femmes, qu'on
» respecte leur existence! point de cruauté,
» point de crime. Le roi protégera l'herbagère:
» elle a des droits à sa clémence; et puis, elle
» est ma sœur d'adoption.

» — *Votre sœur!*... il suffit, messire.

» — Hâtez-vous! il est déjà tard. »

Jean Garnier, serviteur actif, a couru joindre ses conjurés. Un messager sûr et fidèle est parti pour le camp royal. On s'assemble; on a pris les armes; on touche au moment décicif. Que de cœurs appellent *minuit!*

FIN DU TOME PREMIER.